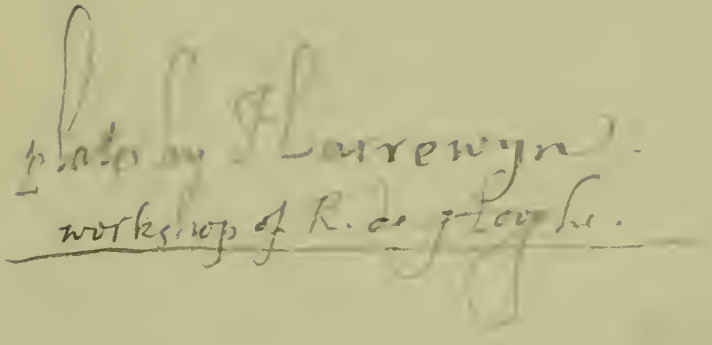
LURLEY
MANOR

FORT
HILL



CONFORMITE'
DES
COUTUMES
DES
INDIENS
ORIENTAUX,

Avec celles des Juifs & des autres Peuples de l'Antiquité,

Par MR. de la C. ****.

A BRUSSELLES,

Chez GEORGE DE BACKER, Imprimeur & Marchand Libraire, aux trois Mores, à la Berg-straet 1704.

Avec Privilege de Roy.

IDE'E GENERALE DE L'OUVRAGE.

S'Il eſt dangereux d'écrire ſur les Païs étrangers à cauſe de la prevention, que quantité de perſonnes ont contre tout ce qui vient de loin, & tout ce qui paroît ſurprennant; il ne l'eſt pas moins, de garder le ſilence ſur les endroits que l'on a vûs, parce que pluſieurs autres s'imaginent, que c'eſt aſſez de s'éloigner de ſon païs, pour trouver à tout moment des merveilles, que chez les étrangers, tout eſt extraordinaire, & qu'il ſuffit à un Voyageur, d'ouvrir les yeux pour s'inſtruire. Ainſi, quelque parti que l'on prenne, l'on court toûjours riſque, d'être accuſé de peu de ſincerité, ou de negligence.

Pour contenter les uns, il ne faudroit rapporter rien que de fort commun, parce que tout ce qui eſt extraordinaire leur devient ſuſpect, & pour ſatisfaire les autres, il faudroit toûjours parler de prodiges, & de choſes étonnantes, parce qu'il ſuffit qu'une choſe ſoit dans les regles ordinaires, pour leur paroître inſipide, & pour les rebuter;

Mon ouvrage ne sera assurement du goût ny des uns, ny des autres, car j'ai resté trop long temps dans les Indes, pour ne pas parler pertinamment sur certains articles, qui pouront paroître surprenans; & d'un autre côté, j'y ay demeuré trop peu, pour parler hardiment de tout, & pour me flater de connoître à fond la politique & les coutûmes des Indiens, & d'avoir acquis en trois ou quatre ans des lumieres, qu'à peine pourroit avoir un homme, qui y en auroit vecu vingt. Mais si la maniere dont je parle des Indes, ne plaît pas à ces deux sortes de caracteres; peut-être ne deplaira t-elle pas à ceux, qui sçavent se former une idée juste des choses, quoi qu'elles soient éloignées, & qui jugent sans prevention; & s'ils s'apperçoivent, que j'aye eu le malheur de ne pas toûjours rencontrer juste dans le Paralelle que j'ai fait des coûtumes des Indiens, avec celles des Anciens; au moins osai-je me flater, qu'ils ne desaprouveront pas l'envie que j'ai euë de me faire un chemin à la connoissance de l'Antiquité, en étudiant les maximes de ces peuples.

Je me suis entierement écarté de la route, que prennent ordinairement presque tous ceux qui font des Relations; car écrire sur ce que d'autres ont dit, & convenir avec eux, n'est qu'être leur Copiste, ce que l'on pourroit fort aisément faire, sans se donner la peine d'aller si loin, & dire autrement, n'est qu'augmenter la confusion, qui est déja assez grande entre la plûpart de ceux qui ont travaillé sur cette matiere, sans que l'on puisse se flater pour cela, d'être mieux reçû, & de trouver plus de foy chez les Lecteurs, qui croient

croient (comme ils le peuvent faire en toute sureté) que dans la suite, il en viendra de nouveaux qui diront encore autrement.

Je m'étois d'abord proposé de m'appliquer uniquement à l'étude de la Religion des Indiens, & les premieres découvertes que j'y avois faites m'avoient confirmé dans ma resolution, aiant remarqué entre leurs principes, & dans le système de leur triple Divinité, sçavoir Barhama, Bisnou & Roudre, une certaine suite, qui ne se trouve point dans cette foûle de Dieux, qu'ont adoré les Grecs & les Romains, & dont Hesiode nous a decrit la generation. Mais comme l'erreur est toûjours erreur : qu'il est impossible que le mensonge ait cet enchaînement de preuves & de raisons, qui s'éclaircissent les unes les autres, & qu'au contraire, il n'a pour partage, que la contradiction & l'obscurité ; lorsque j'ai voulu descendre plus particulierement dans le detail des Sectes differentes des Gentils, & penetrer plus avant dans leurs mysteres ; j'y ay trouvé tant d'absurditez, que j'ai crû ne pouvoir pas raisonnablement m'y appliquer davantage ; d'autant qu'on ne remarque presque rien de commun entre leur Theologie & celle des Anciens Paiens.

Je n'ai pas jugé la même chose de leurs Coûtumes particulieres, que j'ai regardé comme de precieux restes de l'Antiquité, qui pouvoient servir à éclaircir plusieurs endroits des Autheurs anciens, & particulierement de l'Ecriture Sainte, ces connoissances étant même absolument necessaires, pour y expliquer naturellement certains passages auxquels de trés-sçavans Interprêtes ne

donnent souvent que des explications allegoriques ; faute d'être instruits des manieres des Orientaux.

Outre cela nous avons dans l'Ecriture plusieurs endroits & même plusieurs termes qui d'abord nous paroissent durs, mais avec lesquels nous nous familiarisons aisément pour le peu que nous aions frequenté les Peuples de l'Orient, chez lesquels nous pouvons encore voir tous ces Caracteres d'Antiquité que l'on remarque dans la Bible, & generalement dans les livres qui parlent du peuple Juif, ou de tous les autres Anciens.

S. Jerôme connoissoit bien l'utilité de cette science, il parcourut l'Orient pour en apprendre les maximes, & malgré tous les bruits que l'on fit courrir contre sa reputation ; il étudia sous un Docteur de l'Ecole de Tiberiade, qui lui enseigna les anciennes Coûtumes des Juifs, & qui lui fut d'un grand secours pour sa Traduction, & pour ses Commentaires.

Mon dessein eut été de parcourrir l'Asie, si j'eusse été en état de le faire un peu commodement, & d'y remarquer exactement les plus petites choses, comme sont, par exemple, les vieilles Coûtumes de la populace, ses fêtes, ses proverbes, sa maniere de bâtir, de se nourrir, de s'habiller, & de cultiver les terres ; étant certain, que si l'on doit trouver quelques vestiges de l'Antiquité, c'est assurement chez les Gens les plus simples, chez ceux qui habitent les Deserts & en, general chez les moins civilisez, qui n'ont ny assez d'ambition, ny assez de richesses, pour inventer de nouvelles modes, ou pour suivre celles que les grands Seigneurs inven-

nventent, & s'éloigner par conſequent de celles de leurs Ancêtres.

Preſque tous les Voyageurs ont negligé juſqu'icy ces ſortes d'obſervations, qu'ils ont regardées comme des bagatelles, & comme des choſes indignes de leur attention. Il eſt bien vrai, que priſes en elles mêmes, elles ne ſont d'aucun prix, mais pour le peu que l'on faſſe reflexion aux avantages que l'on en peut tirer pour l'intelligence des Anciens; on tombera aiſément d'accord, qu'elles méritent bien, que l'on ſe donne la peine de les rechercher & de les écrire.

Je n'ai rien negligé pour m'inſtruire pleinement des Coûtumes des Indiens, & j'ai obſervé le mieux qu'il m'a été poſſible, juſqu'à leurs maximes les plus communes; mais pour les voir dans toute leur pureté, il auroit falu penetrer plus avant dans les terres, que je n'ai fait; parce que ſur les bords de la Mer, le Commerce continuel qu'ils ont avec les Européens fait qu'ils ſe relâchent fort ſur l'obſervation de leurs regles & qu'ils paſſent par deſſus bien des choſes, dont ils ſe faiſoient auparavant une ſevere Loy, de ſorte qu'ils ne ſont ordinairement ny Chrétiens, ny religieux obſervateurs du Gentiliſme; ainſi il ſt plus difficile d'y faire des découvertes; outre qu'il faut en quelque maniere s'inſtruire ſoi-même, car il eſt preſque impoſſible de rien tirer d'eux ſur ce chapitre; la plus grande partie étant trop occupée du negoce, pour penſer à toute autre choſe; & les ſçavans d'entre leurs Brahmes croiant profaner leur doctrine & leurs regles, que de les communiquer aux étrangers.

J'ai donc été obligé de m'applique à examiner leurs actions & leurs coûtumes les plus ordinaires, & d'en tirer preſque toutes les remarques que j'ai faites, d'où il eſt aiſé de conclure, qu'elles ne peuvent pas être en fort grand nombre.

Je me ſuis contenté de rechercher ce que les Indiens ont de commun avec les peuples de l'antiquité, mais plus particulierement avec les Juifs, ſans vouloir entrer dans la grande queſtion; ſçavoir, ſi ceux qui ſous Phacée fils de Romelie & Roy d'Iſraël, furent tranſportez en Aſſirie par Theglath-Phalaſſar, ou ceux que Salmanaſſar y fit paſſer ſous le regne d'Oſée; aiant penetré chez les peuples des Indes, ne leur communiquerent pas, ce que nous remarquons que ceux-cy ont encore de ſemblable à eux: ou ſi Dieu donnant une Loy à ſon Peuple, ne lui preſcrivit pas pluſieurs regles, que d'autres Nations obſervoient déja; comme étant bonnes d'elles-mêmes.

L'on pourroit rapporter pluſieurs choſes en faveur de chacune de ces opinions, mais comme ce ne ſont que des raiſons de probabilité & de vraiſemblance, & que ſur un pareil article, on ne peut alleguer aucune preuve poſitive; j'ai jugé à propos de ne m'y pas arrêter.

Quelques-uns trouveront peut-être extraordinaire, que cét ouvrage ne ſoit compoſé que de remarques ſeparées les unes des autres, & que de faits qui n'ont aucune liaiſon entr'eux; mais j'ai crû les devoir donner ainſi, puiſqu'en effet chaque article traite d'une matiere particuliere, & qui n'a aucun rapport à ce qui precede, & à ce qui ſuit; outre qu'on n'auroit pû joindre ces articles.

ticles les uns aux autres, que par de longues digreſſions, qui n'auroient été nullement de ſaiſon, & qui aſſeurement n'auroient pas plu à ceux qui ne veulent voir dans un ouvrage, que ce qui doit y être, c'eſt-à-dire, que ce que le titre promet, ou du moins, que ce qui y a quelque rapport.

J'ai cru outre cela, devoir citer les paſſages Latins tels qui ſe trouvent dans les Textes, ſur tout dans les matieres qui ſouffrent quelque difficulté & dans leſquelles on a beſoin de ſçavoir, quel a été le veritable ſentiment de l'Autheur; & pour ce qui eſt de quelques endroit des Autheurs Grecs que j'ay été obligé d'alleguer, je me ſuis arrêté aux termes de leurs meilleurs Traducteurs, parce qu'il ſe trouve quantité de perſonnes, qui quoiqu'ils aiant beaucoup de litterature, n'ont cependant point l'uſage de la langue Greque. Je ſçai que ces citations ne ſeront pas du goût de bien des gens, mais d'un autre côté, je crois qu'elles ſeront plaiſir à d'autres, & que ceux qui auront quelque connoiſſance des faits dont il s'agit, ſeront ravis de pouvoir juger par eux-mêmes, & ſans avoir beſoin de recourir aux Autheurs que je cite; ſi j'ai donné aux paſſages que je rapporte, le veritable ſens qu'ils doivent avoir, & ſi les conſequences que j'en ay tirées, ſont juſtes.

On s'étonnera peut-être, que j'en aye beaucoup plus dit ſur les Anciens, que ſur les Indiens; & particulierement dans mes premieres remarques, où aprés avoir rapporté aſſez ſuccinctement ce qui regarde les Indes, je m'étens fort au long ſur l'antiquité; mais on ceſſera de le trouver extraordinaire, ſi l'on veut bien faire

faire reflexion à ce que j'ai déja dit, sçavoir qu la connoissance des Coûtumes des Indiens prises e elles mêmes, n'étoit d'aucune utilité, que je ne croioi devoir m'en servir, que pour justifier ce que l'on nou rapporte des Anciens, & pour l'éclaircir lorsqu l'occasion s'en presenteroit, & qu'en un mot l'Antiquité étoit mon unique but.

Comme dans tous les endroits où j'ai parlé des Indiens, & de la Conformité que ces Peuples avoient avec ceux de l'Antiquité; je n'ai pas toûjours expliqué quelques passages des Anciens Autheurs; on demandra peut-être, pourquoi j'ai parlé de cette Conformité, puisque l'on n'en peut tirer aucun secours pour l'éclaircissement de l'Ecriture, & des Ecrivains des premiers temps. Je repondray à cela, que le principal but que je me suis proposé en faisant ces remarques; a été à la verité de debrouiller quelques endroits qui nous paroissent difficiles dans les Anciens; mais que ce n'a pas été l'unique, & que j'ai encore eu en vûe de contenter par là, ceux qui ne peuvent pas s'imaginer, qu'il y ait eu autrefois des gens aussi aveugles, que l'on leur depeint les Païens; & de leur montrer, que s'il y en a encore aujourd'hui d'assez malheureux pour vivre dans ces égaremens qui les étonnent, & qu'ils ne peuvent comprendre; il y en a bien pû avoir autrefois.

Je prie les Lecteurs, de remarquer que je ne donne que comme des conjectures, la plûpart des consequences que j'ai tirées des rapports qui se trouvent encore entre les Coûtumes des Indiens & celles des Juifs, ou generalement de tous les Anciens, & que je n'épouse aveuglement aucune

des

des opinions, que l'on voira repanduës dans ce petit ouvrage.

J'avertirai encore icy, que lorsque sur le témoignage de Quinte-Curce & de Chares de Mitylene, j'ai parlé dans l'Article XXIX. page 175. de l'ivrognerie des Indiens, & de la celebre Baccanale qui se fit aprés la mort de Calanus, pour honorer ses funerailles, & que j'ai dit que le Vainqueur avoit bû cent quatrevingt douze pintes de vin, expliquant ainsi les quatre conges dont parle Athenée, j'aiplûtôt eu égard à la reputation de grands buveurs que l'Autheur donne à ces Peuples, qu'à la maniere dont on explique ordinairement le mot de conge, qui étant pris à la rigeur ne doit contenir que quatre pintes & demie, desorte que les quatre n'auroient fait que dixhuit pintes, ce qui n'auroit pas été une chose si extraordinaire. * Novellius Torquatus but en la presence de Tibere trois Conges d'un seul trait, c'est-à-dire treize pintes & demie, ce qui lui fit donner le nom de *Tricongiaire*. Et Julius Capitolinus dans la vie de Maximin dit qu'il buvoit par jour une *Amphore*, qui contenoit huit Conges qui faisoient trente six pintes, selon la maniere ordinaire de conter, ainsi quand j'ai donné aux quatre Conges la valeur de cent quatrevingt douze pintes, c'est que j'ai crû que la maniere dont les Autheurs parlent de ce celebre combat, n'en demandoit pas moins, au reste j'ai donne à la Conge six setiers comme tout le monde lui donne, mais j'ai donné huit pintes à chaque setier, & j'ai suivi, en cela la mesure des Jaugeurs, ne voiant pas d'autre moien de m'accommoder à l'idée que

(*) *Plin. l.* 14. *c.* 22.

que Chares de Mitylene pretend nous donner de cette debauche. Le Lecteur jugera s'il lui plaît si j'ai eu raison, ou non.

Il s'est glissé dans l'Ouvrage plusieurs fautes d'impression, mais on a tâché d'y remedier par un *Errata* qu'on trouvera à la fin.

CON-

CONFORMITE'
DES
COUTUMES
DES
INDIENS
ORIENTAUX,
AVEC CELLES
Des Juifs & des autres Peuples de l'Antiquité.

ARTICLE PREMIER.

Des Etats du grand Mogol.

QUoique j'aye réſolu de ne rapporter dans mes Remarques que ce que j'ai trouvé, que les Indiens avoient encore de commun avec les Anciens; cependant comme les Peuples dont il s'agit, vivent ſous la Domination du grand Mogol; j'ai

crû ne pouvoir pas me dispenser, de dire quelque chose de cét Etat, & de donner au moins une idée generale de son commencement, & de son étendüe.

Temur-Lengue, qui signifie Prince boiteux, & que nous appellons par corruption Tamerlan; a été celui qui à fondé l'Empire du grand Mogol. Il y a eu quelques Autheurs particuliers, qui ont pretendu le faire descendre d'une ancienne, & d'une noble famille des Tartares; mais presque tous les autres Historiens qui ont parlé de lui; ont avoüé, qu'il étoit de la lie du peuple; & que ce n'étoit qu'à son merite seul, qu'il étoit redevable de son élevation.

Il épousa la fille du Prince qui commandoit souverainement dans toute la grande Tartarie, & qui étoit un des successeurs du fameux Ginguis-Can, qui en avoit été le premier Empereur. Environ l'an de Jesus-Christ mille quatre cens, il se mit à la tête des Mogols qui étoient des peuples qui habitoient la partie Orientale de la grande Tartarie; & passa avec eux dans les Indes, où aprés avoir soûmis quantité de petits Princes de l'Indoustan, & des Provinces voisines: il jetta enfin les fondemens de ce vaste Empire, que l'on appelle aujourd'hui celui du grand Mogol.

L'on sçait que ce fut lui qui prit le fameux Bajazet Empereur des Turcs, & qui aprés avoir tenté tous les moiens possibles

ſibles de lui rendre ſa captivité moins rude, & d'entrer même dans un accommodement avec lui; fut enfin obligé par la fierté, & les continuelles menaces de ce Sultan, de le renfermer dans une cage de fer, contre un des barreaux de laquelle il ſe caſſa la tête de rage. Tamerlan avoit un genie vaſte, il étoit entreprennent & intrepide; & l'on n'auroit rien à lui reprocher, s'il avoit été un peu plus humain.

L'Etat perdit beaucoup de ſon luſtre ſoûs ſes Deſcendans, qui la plûpart negligerent le mêtier de la guerre, pour s'occuper uniquement du ſoin de leurs plaiſirs, & qui ne ſongerent qu'à couler une vie tranquille, & delicieuſe; mais dans le dernier Siecle, on vît monter ſur ſon Throne, un Prince, qui ne tenant rien de la molleſſe de quantité de ſes Predeceſſeurs; ne s'eſt pas moins rendu ſemblable à Tamerlan par ſon courage, & par ſes grandes entrepriſes, que par ſa rigueur; & qui non ſeulement a rendu à cet Etat le luſtre qu'il avoit perdu, mais encore a de beaucoup étendu ſes limites.

Aureng-Zeb eſt le Prince dont je veux parler, mais avant que d'en dire davantage ſur ſon ſujet; je crois qu'il eſt neceſſaire de reprendre les choſes d'un peu plus haut, & de rapporter la maniere dont ſon Pere monta ſur le Throne, & comment il en fut chaſſé.

Chah-Jehan, qui avant ſon elevation

à l'Empire s'appelloit Sultan Corom fut Pere d'Aureng-Zeb. Il étoit fils de Jehan Guire grand Mogol, & devoit sans difficulté s'attendre à lui succeder; mais soit dans l'impatience de regner, ou par quelque mécontentement particulier, il se revolta, & il arriva malheureusement pour lui que son Pere vint à mourir pendant le temps de sa revolte; car ceux qui soûs Jehan-Guire avoient gouverné l'Etat, sçachans que Sultan Corom n'étoit pas de leurs amis; firent proclamer Empereur Bulloqui petit-fils de Jehan Guire. Cette nouvelle loin d'abbatre Sultan Corom, ne fit cependant que l'irriter davantage, il poursuivit Bulloqui, trouva le moien de s'en rendre maître, & le fit étrangler aprés trois mois de Regne, ensuite de quoi, il fût generalement reconnu pour grand Mogol, sous le nom de Chah-Jehan.

Ce Prince ne demeura tranquille dans ses Etats, que tant que la jeunesse de ses quatre fils, ne leur permit pas de troubler son repos; car aussi-tôt qu'ils se virent dans un age raisonnable, & qu'ils furent en état de connoître ce que c'étoit que de regner, & de commander aux autres; tous pretendirent à ce supreme degré, Dara, par le droit que lui donnoit le tître de fils ainé de Chah-Jehan, & les autres par leur seule ambition.

Ils étoient quatre freres, Dara étoit l'ainé, Sultan-Suiah le second, Aureng-Zeb

Zeb le troiſiéme, & Morad-backche le dernier. Chah-Jehan avoit encore outre cela deux filles, dont l'ainée S'appelloit Begum Saheb, qui n'avoit pas moins d'eſprit que de fierté, & l'autre étoit Bauchenara Begum, une des plus belles Princeſſes de ſon ſiecle.

Dara, Sultan Suiah, & Morad-backche, faiſoient aſſés connoître le deſſein qu'ils avoient de n'être pas ſujets les uns des autres, & de pouvoir vivre independans; mais Aureng-Zeb, qui étoit un eſprit fin, & tranſcendant, mais caché, & qui n'avoit pas moins d'ambition que les autres; crût devoir paroître deſintereſſé pour venir mieux à bout de ſes deſſeins; ce qui lui réuſſit parfaitement bien. Pour lever donc toutes ſortes de ſoupçons, & pour empêcher que ſes freres ne ſe défiaſſent de lui; il embraſſa la vie de Faquir, c'eſt-à-dire de pauvre Religieux, & d'un homme qui a entierement renoncé aux grandeurs, & aux prétentions de ce monde; & dans cet état caché il ſçût ſi bien aigrir ſes Freres les uns contre les autres, qu'ils prirent tous les armes, ſans ſçavoir preſque pourquoi ils les prenoient.

Aureng-Zeb pendant ces diviſions prit toûjours le parti du foible témoignant publiquement, que de ſon côté aiant renoncé à toutes ſortes de pretentions, il ne travailloit, que pour le bien commun, & pour procurer la tranquillité à ſon Pere;

cependant il n'épargnoit rien dans le particulier, pour ſe faire ſoûs main des amis, & pour attirer à lui les principales têtes de l'Etat. Lorſqu'il ſe vît ſuffiſamment appuié, & qu'il vît attaché à ſes interêts, les plus conſiderables Omrahs, qui ſont les Generaux des Maures; il leva enfin le maſque, & ſes freres connûrent, mais trop tard, qu'en ſe ſoûlevans les uns contre les autres, ils n'avoient travaillé qu'à leur ruine, & à l'elevation d'Aureng-Zeb.

Il commença par retenir priſonnier dans une Fortreſſe, ſon Pere Chah-Jehan qui s'y étoit retiré, & qui y mourut ſix ans aprés. Ce Prince dans ſon malheur ne parût point à plaindre : il s'étoit revolté contre ſon Pere, & ſes enfans ſe revolterent contre lui. Lors qu'Aureng-Zeb ſe vit aſſûré de la perſonne de ſon Pere; il travailla à ſe rendre maître de celles de ſes freres, & à les mettre hors d'état de le troubler dans ſon Empire; ce qu'il n'eut pas beaucoup de peine à executer; Dara qui étoit l'ainé fût pris, & empoiſonné; & il trouva auſſi aiſement les moiens de ſe mettre l'eſprit en repos du côté des autres. Ce fut l'an mil ſix cens ſoixante qu'il fut proclamé grand Mogol. On peut voir dans Monſieur Bernier, & dans pluſieurs autres Autheurs qui ont écrit ſur les Indes, toutes les particularitez des Guerres d'Aureng-Zeb contre ſes Freres; & les moiens dont il ſe ſervit pour monter

ter sur le Throne. Il étoit encore en vie lorsque je quittai le Royaume de Bengale, qui étoit le dixiéme de Fevrier de l'an mil sept cens deux; mais le bruit couroit, qu'il étoit tombé en enfance.

L'on ne peut pas nier, que ce Prince n'ait été un des plus grands Politiques, & un des plus grands Monarques de son temps, & il suffit de lire son histoire, pour en être entierement persuadé. On lui reproche à la verité, les desordres qu'il a causez dans sa famille, & la dureté qu'il a eüe pour elle, particulierement en la personne de son Pere, & en celle de son Frere Dara; cependant il n'a fait en cela que suivre les maximes de la plûpart des Orientaux, chez qui lorsqu'il s'agit du Throne, il faut tout gagner au hazard de tout perdre.

Si l'on vouloit comparer Aureng-Zeb à quelqu'un des Princes qui ont parû avec éclat dans l'Europe; je crois que l'on ne pourroit pas mieux choisir pour cela, que le Pape Sixte cinquiéme; car si Aureng-Zeb n'a monté sur le Throne, qu'en donnant des marques publiques, qu'il y avoit renoncé, & qu'en menant une vie retirée pendant un assez long temps; Sixte ne fut élevé au Pontificat, qu'en affectant de dire qu'il n'y étoit point propre, & qu'en passant tout le temps de son Cardinalat, dans une étroite solitude, quoiqu'au milieu de Rome. Aureng-Zeb n'a

paru veritablement ce qu'il étoit qu'aprés être elevé à l'Empire, ou du moins, que dans le temps, que ſes freres ne lui diſputoient plus que foiblement la Couronne, & qu'il étoit ſeur de l'obtenir; & Sixte, ne parut auſſi ce qu'il étoit, qu'aprés s'être vû la Thiare ſur la tête; car le monde fût étonné de voir tout d'un coup un ſi grand changement dans ſa perſonne. Tous les deux ont rendu floriſſant l'Etat qu'ils poſſedoient: ils ſe ſont fait craindre & reſpecter de leurs Peuples & des Princes leurs voiſins, & quoique tous les deux aient eu de la dureté, & aient fait bien des choſes, qui priſes en elles mêmes, ne devroient pas être loüées; ils n'ont cependant pas laiſſé de s'acquerir l'un & l'autre, une gloire immortelle. Aureng-Zeb a fait à la verité de grandes conquêtes, ce que Sixte n'a pas fait; mais l'on doit conſiderer que le premier a regné plus de quarante & deux ans, au lieu que l'autre na tenu le Pontificat que cinq, ce qui a été un grand bonheur pour quantité de Princes d'Italie, mais encore plus particulierement pour l'Eſpagne, qui n'auroit peut-être plus le Royaume de Naples, s'il eut regné plus long-temps, car il n'avoit pas moins d'envie de s'en rendre le maître, qu'Aureng-Zeb en avoit, de joindre à ſon Etat celui de Golgonde, à cauſe des riches mines de Diamans qui y ſont; de ſorte que s'il avoit encore vécu quelques années;

il

il n'auroit peut-être pas moins bien réüſſi dans ſon entrepriſe, qu'Aureng Zeb a reüſſi dans la ſienne.

Il eſt difficile de dire, ſi cette envie de mourir, ou de regner, qu'ont preſque tous les Princes de l'Orient, qui peuvent avoir quelque droit à la Couronne, eſt une ſuite de la dureté, & de la fierté des Roys, ſoûs la domination deſquels ils ſont obligez de vivre, ou ſi cette dureté & cette fierté que les Roys ſont paroitre, eſt une ſuite de cette envie inſatiable de regner, qu'ont les Princes qui ſont ſoûs leur obeiſſance; & l'on ne ſçait, ſi les Princes ſont rudes & ſanguinaires à cauſes de l'inconſtance, & du peu de veritable amour que leurs ſujets ont pour eux; ou ſi leurs ſujets ont tant d'inconſtance, & ſi peu d'amour pour eux, par ce qu'ils ſont rudes & ſanguinaires; car enfin quelquesuns diront par exemple, quel moien d'être doux & humain avec de tels Sujets? avec des gens qui ont continuellement l'eſprit porté à la revolte? mais d'autres diront auſſi, comment pourroit on s'empécher de travailler à ſe tirer de la domination de tels Princes, qui ne reſpirent que le feu, & le ſang, & comment pourroit on les aimer, & leur être fideles?

Il ſemble que l'on peut dire à celà que ce peu de veritable amour, que les Orientaux ont communement pour leurs Rois, eſt un effet de la fierté & de la dureté des

premiers Princes qui y ont regné, & dont la Tyrannie a fait une si forte impression sur l'esprit des peuples, qu'ils ont dans la suite regardé tous les autres Princes comme des Tyrans; desorte que les successeurs de ces mêmes Princes ont été obligez, pour detourner les suites funestes, que pouvoit avoir cette mauvaise impression, que la conduite de leurs Ancêtres avoit faite sur les esprits; de continuer la même route, c'est-â-dire, de traiter leurs Sujets comme des Esclaves, de les tenir toûjours dans la crainte, & d'etre durs, & Tyrans, comme l'étoient leurs predecesseurs. Ainsi la dureté des premiers Souverains a causé dabord cette méfiance & cette crainte dans l'esprit des Sujets; & cette mefiance & cette crainte des Sujets ont causé dans la suite, cette dureté dans les Souverains.

Outre cela les Orientaux sont generalement plus mous, & plus adonnez à leurs plaisirs, que les autres nations, & ils sont par consequent moins capables d'une veritable, & d'une solide vertu, qui n'est pas moins necessaire à un bon Sujet, qu'elle l'est à un grand Prince, car s'il faut beaucoup de science, & de force d'esprit, pour sçavoir commander, & pour ne commander qu'àpropos; il ne faut pas moins de l'une & del'autre pour sçavoir obeïr comme il faut, & il y a tout au moins autant de grandeur d'ame, à être bon Sujet, qu'il y en a, à être bon Souverain.

Mais

Mais quand il n'y auroit rien à craindre du côté de la mauvaise disposition naturelle des Sujets, quantité de Princes seroient encore, pour ainsi dire, obligez d'être cruels; car les peuples ne peuvent demeurer dans le respect, qu'ils doivent à leurs Rois, ou que, parce qu'ils les connoissent veritablement bons, & par consequent dignes d'être respectez; ou que parce qu'ils sçavent qu'ils sont cruels, & par consequent à craindre; desorte que plusieurs Princes Orientaux; n'aians pas assez de bonnes qualitez, pour retenir par là, leurs Sujets dans le dévoir; seroient toûjours comme forcez, à se servir pour cela de la Tyrannie, & de la cruauté.

Les Etats du grand Mogol s'etendent du côté de l'Orient, jusqu'au delà du Gange; ils sont bornez au Midi par l'Ocean; à l'Occident par Macran, & Candahar, & au Septentrion par les Tartares. Les deux principales Villes de cet Empire, sont Agra & Delli, qui toutes les deux ont le titre de Capitale.

Je crois que l'on peut avancer sans crainte de se tromper, que les Etats du grand Mogol sont les plus riches qu'il y ait au Monde; car non seulement presque toutes les Nations de l'Europe, mais encore celles de l'Asie y vont porter de l'Or, & de l'Argent, & n'en retirent que des marchandises, de sorte que cet Empire est comme une espece de Gouffre, dans

lequel se precipitent toutes les richesses du Monde, & d'où aucunes en sortent.

ARTICLE. II.

De La Circoncision.

LEs Gentils Indiens (au moins ceux que j'ai connus) ne se circoncisent point; & cependant j'ai cru devoir rapporter quelque chose de la Circoncision, par rapport aux peuples de Guinée, chez qui elle est en usage, & par le Païs desquels, j'ai passé; parce que quelques Critiques ont prétendu prouver par là, & par d'autres exemples, que je vais rapporter, que la Circoncision n'étoit pas particuliere aux Juifs, & qu'independamment du Precepte que Dieu en avoit fait à Abraham, elle étoit pratiquée par d'autres Nations, & regardée comme un moien naturel de faciliter chez eux la generation.

Mais avant que d'examiner les passages qu'ils alleguent, & les exemples qu'ils rapportent pour appuyer leur sentiment; je croi qu'il est à propos de parler en general de la Circoncision, de rapporter le temps auquel elle a été instituée, & de peser les termes dont se sert l'Ecriture à cette occasion.

Nous n'entendons point parler de Circoncision dans l'Ecriture, avant Abraham,

à

à qui Dieu ordonna cette cérémonie, comme une marque de l'alliance qu'il vouloit qui fût d'orenavant entre lui, & les descendans de ce Saint Patriarche. *Et circumcidetis carnem præputii vestri, ut sit in signum fœderis inter me, & vos.* Voilà donc quelle fût la raison pour laquelle Dieu ordonna la Circoncision aux Juifs, c'est-à-dire, pour être un signe, & une marque de l'alliance qu'il avoit faite avec Abraham, & les peuples qui descendroient de lui: & il n'est parlé là, d'aucune utilité particuliere. Dieu dans le même Chapitre, menace de sa fureur, celui qui ne sera pas circoncis, & dit qu'il sera exterminé d'entre le peuple. *Masculus cujus præputii caro circumcisa non fuerit, delebitur anima ejus de populo suo.* En effet lorsque par l'ordre de Dieu, Moïse quitta la terre des Madianites, pour venir tirer son peuple de la dure captivité sous laquelle il gemissoit en Egipte; l'Ange du Seigneur voulut en chemin tuer son fils, parce qu'il n'étoit pas circoncis; & Sephora n'appaisa la juste colere du Ciel, qu'en prennant promptement une pierre fort aigüe avec laquelle elle le circoncit.

Genes. c. 17. v. 11.

Ibidem v. 14.

Exod. c. 4. v. 24. 25.

Les Madianites selon toutes les apparences ne se circoncisoient pas, car s'ils avoient observé cette cerémonie, il paroit bien probable, que Jetro qui étoit Prêtre de Madian, n'auroit pas laissé ainsi contre la coûtume, son petit-fils incircon-

cis;

cis; outre que si Moïse s'étoit trouvé dans un païs, où la Circoncision eut été en usage; il n'auroit pas manqué non plus à le circoncire; étant aussi zelé qu'il l'étoit, pour la Religion de ses Peres; de sorte qu'il n'en fut apparamment empéché, que par l'usage contraire du païs dans lequel il étoit.

Les Sichimites, qui étoient des peuples de la terre de Canaan, n'étoient point soûmis à la Circoncision, & ils ne subirent tous cette loi, qu'afin de se rendre comme semblables à la famille de Jacob, & que Sichem, qui étoit fils d'Hemor Prince du païs put épouser Dina. Les Philistins ne se circoncisoient encore point, & ils n'étoient pas moins connus chez les Juifs par le tître d'incirconcis, que par celui de leur patrie; ainsi Saül aiant perdu la bataille dit à son écuier de le tuer, de peur qu'il ne tomba vif entre les mains des Philistins, & qu'il ne servit de joüet, & de risée, à ces incirconcis. *Dixitque Saul ad Armigerum suum evagina gladium tuum, & percute me, ne forte veniant Incircumcisi isti, & interficiant me, illudentes mihi.* Enfin il semble, que le mot d'Incirconcis étoit, en usage chez les Juifs, pour signifier toutes les autres Nations, ou du moins, toutes celles qui ne desendoient point d'Abraham. Je ne pretens cependant pas dire par là, qu'il n'y a eu precisement que les Juifs, qui se

Genes. c. 34.

1. *Reg. c.* 31. *v.* 4.

soient

ſoient circoncis, mais ſeulement, que la Circonciſion a été établie chez eux comme une marque pour les diſtinguer des autres peuples, & que ſi quelqu'autre nation s'en eſt ſervie; elle ne l'a tirée que d'eux, & ne l'a fait qu'à leur imitation, comme je vais tâcher de le prouver.

Quelques uns pretendent donc, que la Circonciſion n'a point été patticuliere aux Juifs; c'eſt-à-dire, qu'indépendamment du commandement, que Dieu en avoit fait à Abraham, pluſieurs autres peuples l'ont pratiquée. Les partiſans de ce ſentiment, pour appuyer leur opinion, ſe ſervent de quelques paſſages des Anciens; ils alleguent outre cela l'exemple de pluſieurs Nations chez qui cette ceremonie eſt encore en uſage, & veulent même qu'elle ſoit neceſſaire à certains peuples, qui ſans cela ne pourroient pas engendrer.

Herodote a parlé de la Circonciſion, & a dit, que ceux de Colchos, d'Egipte, & d'Ethiopie, étoient les ſeuls qui ſe circonciſoient d'abord. Cet autheur ajoûte enſuite, qu'il n'oſe pas aſſûrer, quel a été celui de ces peuples, qui a eu la Circonciſion le premier, parce qu'elle paroît trés-ancienne chez les uns, & chez les autres; mais que cependant comme les Ethiopiens, & ceux de Colchos, avoient eu beaucoup de commerce, & de liaiſon avec les Egiptiens; il lui ſemble, qu'ils pourroient bien l'avoir tirée de là, & *Herodot. lib. 2.*

que

que par conſequent elle vient en premier
Ibidem. lieu d'Egipte ; & cet Autheur appuie ſa conjecture, ſur ce qu'il n'y avoit que les Phiniciens, qui avoient quelque relation avec les Egiptiens, qui ſe ſervoient de la Circonciſion pendant qu'elle n'étoit point uſitée chez ceux qui n'avoient commerce qu'avec les Grecs.

Diod. Sic. l. 4. c. 2. Diodore de Sicile parlant des Troglodytes, dit qu'ils ſe Circonciſoient, comme le faiſoient les Egiptiens. Ces Troglodytes étoient les peuples qui habitoient cette partie d'Afrique, que nous appellons preſentement la côte d'Abex, ou d'Abexim, qui eſt la partie orientale de l'Abyſſinie. Et l'on rapporte encore, que le fameux Thales ſe fit circoncire, afin de paroître moins barbare, & moins étranger aux ſçavans d'Egipte, de pouvoir plus aiſement profiter de leurs entretiens, en ſe rendant comme ſemblable à eux, & d'être en état de penetrer plus avant dans leurs myſteres.

Clem. Alex. Strom. l. 1.

C'eſt donc particulierement ſur ces paſſages, & ſur quelques autres à peu prés ſemblables, que ſe ſont appuyez quelques ſçavans Critiques de nos jours, pour prouver (comme nous venons de le dire) que la Circonciſion étoit en uſage chez pluſieurs autres peuples, independamment des Juifs, & du Precepte que Dieu leur en avoit donné ; pretendans même, que chez certaines Nations, elle étoit abſolument

neceſ-

neceſſaire à la generation. Voions preſentement ce que l'on pourroit repondre aux conſequences, qu'ils pretendent tirer de ces authoritez.

Il n'y avoit que trois raiſons qui puſſent engager les hommes à ſe circoncire; ſçavoir le commandement de la Religion qu'ils profeſſoient, l'impoſſibilité d'avoir des enfans ſans cette operation, ou enfin l'exemple des peuples avec leſquels ils vivoient, & l'idée qu'ils ſe formoient de cette ceremonie.

Nous n'avons aucun fondement pour croire, que les Egiptiens fuſſent obligez à la Circonciſion, par quelque commandement de leur Loy, & ce que nous connoiſſons à preſent de leur Religion, & de leurs Coûtumes ne peut nous donner aucune lumiere la deſſus. L'impoſſibilité, d'avoir des enfans ſans cette operation, n'a pû auſſi engager les Egiptiens à ſe circoncire, car enfin, ils n'étoient pas fait autrement en ce temps-là, qu'ils le ſont à preſent, & il eſt tres-ſûr qu'aujourd'huy ils n'ont pas beſoin de cette ceremonie pour ſe donner des Succeſſeurs, vû qu'il y a preſentement en Egipte, quantité de de Chrêtiens, qui ne ſe circonciſent plus, & que leur terre n'eſt pas plus deſerte, qu'elle l'étoit dans ces premiers temps, & lorſqu'ils ſe circonciſoient; ou que ſi elle l'eſt; ce n'eſt que par le nombre des jeunes gens, que l'on y enleve, pour

faire

faire des eſclaves, & non pas par l'impuiſſance des hommes. Il reſteroit donc à juger, que les Egiptiens ne ſe ſont circoncis qu'à l'exemple des peuples avec leſquels ils ont vécu, c'eſt-à-dire, des Juifs; & en effet ce dernier principe a beaucoup plus de probabilité, & de vraiſemblance, que n'en ont les deux autres.

Pour ſe perſuader donc que les Egiptiens ont reçu la Circonciſion des Juifs, ou du moins, pour admettre cette derniere opinion au prejudice des deux autres, il ſuffira de faire quelque reflexion ſur leur Caractere, & ſur la forte impreſſion, que fut capable de faire ſur leur eſprit, tout ce qui ſe paſſa chez eux, au ſujet des Iſraëlites.

Les Egiptiens ont été de tout temps, les plus ſuperſtitieux, & en même temps les plus myſterieux de tous les hommes, & par conſequent les plus propres à recevoir des nouvelles impreſſions en matiere de Religion. D'un autre côté l'on n'a jamais rien vu de ſi étonnant, & de ſi terrible, que ce qui arriva chez eux, du temps de Moyſe; ainſi l'on peut conclure, que la conduite ſurprenante de ce grand Legiſlateur, & generalement tout ce qui avoit quelque rapport à lui; laiſſa de profondes traces dans l'eſprit de ces peuples.

Les prodiges faits par la main de ce grand homme, cette armée de Pharaon ſubmergée dans la mer rouge, la mort de tous les premiers-nés, les tenebres qui cou-

couvrirent l'Egipte, & enfin tous les moiens dont il se servit pour delivrer de captivité le peuple d'Israel; tout cela, dis-je, ne pût donner au peuple, que beaucoup de terreur, & aux sçavans, qu'une grande idée de celui qui faisoit de tels miracles; & comme tous les Paiens de l'antiquité, ne se faisoient aucune difficulté de mettre au nombre de leurs Divinitez, celles des étrangers qu'ils croioient puissantes, & d'embrasser quelque chose de la Religion des autres peuples; on peut, ce me semble, juger, que les Egiptiens frappez de tant de merveilles, que les Israelites avoient fait à leurs yeux; épouserent quelquesunes de leurs principales Ceremonies, & qu'ils embrasserent plus particulierement celles qui distinguoient le plus les enfans d'Israel des autres Nations; & comme la Circoncision étoit la marque la plus essentielle du Judaïsme; il y a toutes les apparences, que ce fut principalement à la Circoncision, qu'ils s'attacherent.

L'on pourroit encore ajouter à ceci, qu'il paroit bien probable, qu'avant que les enfans d'Israel sortissent d'Egipte; les Egiptiens ne se circoncisoient pas, & l'on peut fonder cette conjecture sur un endroit du livre de Josue. l'Ecriture nous marque qu'aprés le passage du Jourdain Josue fit circoncire tous les Israëlites, parce que cette ceremonie, n'avoit point été observée dans le desert; & qu'aprés qu'ils

qu'ils eurent été circoncis le Seigneur dit à ce digne successeur de Moyse, qu'il avoit ce jour-là ôté du milieu d'eux, l'opprobre d'Egipte. *Postquam autem omnes Circumcisi sunt, mansérunt in eodem castrorum loco, donec sanarentur. Dixitque Dominus ad Iosue: hodie abstuli opprobrium Ægypti à vobis.* Il me semble que par cet opprobre d'Egipte, qui avoit été levé par la Circoncision, l'on ne pouvoit entendre autre chose que le prepuce, & si cette partie étoit regardée chez les Iuifs, comme l'opprobre des Egiptiens, apparemment que les Egiptiens l'avoient, & que par consequent ils ne se circoncisoient pas en ce temps-là, mais s'ils ne se circoncisoient pas encore, lorsque les enfans d'Israël sortirent de leur païs; & que l'on ait cependant des preuves qu'ils se sont circoncis ensuite; l'on peut, je crois, conclure de là, comme nous avons deja dit, que tous les miracles, que Moyse fit chez eux, leur donnerent une si haute idée de lui, & de sa Religion, qu'ils furent engagez par là à embrasser ce que cette Religion, avoit de plus particulier, & à s'approprier ce qui la distinguoit le plus ouvertement des autres; qui étoit sans contredit la Circoncision.

Iosue c. 5. v. 8. 9.

L'on objectera peut-être d'abord à ce que je viens de rapporter, que ce ne sont que des raisons de probabilité, & de vraisemblance, & que par consequent, elles ne con-

concluent rien de positif, pour prouver que les Egiptiens ont reçû la Circoncision des Juifs, & qu'ils ne la pratiquoient pas independamment du Precepte qui en avoit été fait à Abraham. Je sçai parfaitement bien que les raisons que je viens d'alleguer, ne sont pas des preuves certaines & positives; mais je crois, que lorsque l'on ne peut avoir aucune certitude physique sur une matiere, l'on doit toûjours s'attacher á ce que l'on y trouve de plus probable, & de plus vraisemblable; & il me paroît bien plus vraisemblable, de dire que les Egiptiens ont tiré la Circoncision des Juifs avec lesquels ils vivoient, & à qui ils avoient vû faire des choses, qui surpassoient infiniment tout ce que pouvoient faire leurs Prêtres, & leurs Enchanteurs, que d'admettre, que les Egiptiens l'avoient independamment des Juifs, & que de l'admettre sans aucune raison forte; car enfin si l'on veut s'appuier sur le passage d'Herodote, qui est la preuve la plus ancienne, & la plus authentique dont puissent se servir ceux qui soûtiennent cette derniere opinion; l'on ne peut conclure autre chose, si-non que les Egiptiens se circoncisoient; & cela ne dit point qu'ils eussent cette ceremonie d'eux-mêmes,& independamment du Judaïsme. Si l'on avoit quelque exemple, ou quelque passage, qui parlât de la Circoncision des Egiptiens, avant l'arrivée

vée des enfans de Jacob en Egipte; pour lors on pourroit conclure, que ces peuples s'étans circoncis avant que d'avoir eu aucune liaiſon, ou aucune correſpondance avec les Iſraëlites, ne tenoient point cette ceremonie d'eux. Mais nous n'avons rien de ſemblable, & Herodote, qui a écrit environ deux cens quarante ans aprés la fondation de Rome, & par conſequent, environ mille dix huit à vingt ans aprés la ſortie d'Egipte; n'a rien dit autre choſe des Egiptiens, ſinon qu'ils ſe circonciſoient, ſans parler du temps où ils avoient commencé cette ceremonie, ni de qui ils l'avoient premierement reçüe, ainſi je ne vois pas, que ſur le paſſage de cet autheur, on puiſſe établir la propoſition dont il s'agit, & que l'on en puiſſe rien conclure en faveur de ce ſentiment

L'on peut oppoſer encore à cecy, que non ſeulement les Egiptiens, mais outre cela ceux de Colchos, & d'Ethiopie ſe circonciſoient comme le rapporte Herodote; mais cela ne prouvera pas davantage, car même cet autheur ajoûte, que s'il ne ſçait pas poſitivement, & s'il n'eſt pas tout à fait ſûr, ſi ç'ont été les Egiptiens, ou les Ethiopiens qui ont commencé cette ceremonie; il lui paroît au moins bien probable, que ce ſont les Egiptiens qui l'ont commencé, & què les Ethiopiens l'ont tirée d'eux, parce qu'il n'y a que ceux qui ont commerce avec les Egiptiens

tiens, chez qui la circonciſion ſoit en uſage; ainſi, ſi l'Ethiopie l'a reçûë d'Egipte: l'on ne doit point ſe ſervir de l'exemple de ces peuples, pour établir, que la Circonciſion a été pratiquée independamment du Judaïſme, puiſque l'on ſuppoſera toûjours, que les Egiptiens, de qui les autres Nations l'ont tirée; l'ont reçûë eux-mêmes des Juifs.

Diodore de Sicile parle donc de la Circonciſion des Troglodytes, mais il ajoûte, comme nous l'avons remarqué; qu'ils le faiſoient comme les Egiptiens, desſquels il eſt encore trés-probable, qu'ils l'avoient tirée, n'étant pas ſi fort éloignéz les uns des autres.

Les Negres en Guinée, ſe circonciſent auſſi, il eſt vrai; mais ils tiennent la Circonciſion de Mahomet, & nous n'avons aucune preuve, qu'ils s'en ſoient ſervis avant ce faux Prophete. Il eſt trés-certain, qu'ils ont embraſſé, au moins imparfaitement, le Mahometiſme, car je leur ai vû des eſpeces de Philacteres, au col, & aux bras, qui étoient écrits en fort bons caracteres Arabes, & qui contenoient certaines invocations qui ſe trouvent dans l'Alcoran. Je dis qu'ils l'ont embraſſé imparfaitement, parce qu'il eſt ſûr, qu'ils ont encore beaucoup de reſtes du Paganiſme, comme par exemple, de faire des Sacrifices à leurs mauvais Demons, de peur qu'ils ne leur faſſent du mal, & pluſieurs autres

autres ceremonies à peu pres ſemblables.

Nous n'avons donc aucune raiſon ni aucune preuve, pour admettre la Circoncision chez les Negres, avant Mahomet; mais quand même ils l'auroient eüe avant lui, cela ne prouveroit pas encore, que ce fut independamment du Precepte fait à Abraham, car ils l'auroient pû avoir des Ethiopiens qui ſont les plus Orientaux & qui avoient commerce avec les Juifs; il s'en trouvoit même dans cette Nation pluſieurs, qui faiſoient ouvertement profeſſion du Judaïſme, & qui alloient regulierement adorer à Jeruſalem, comme nous le voïons dans les Actes des Apôtres, & il y avoit chez eux, des gens d'une grande diſtinction, qui prennoient ce parti. L'Eunuque de Candace Reine d'Ethiopie, venoit par exemple d'adorer à Jeruſalem, lorſque Saint Philippe le rencontra liſant le Prophete Iſaïe. *Et ecce vir Æthiops Eunuchus potens Candacis Reginæ Æthiopum, qui erat ſuper omnes gazas ejus, venerat adorare in Jeruſalem, &c.* Les Ethiopiens aians donc chez eux des gens qui liſoient l'Ecriture, & la Loy des Juifs, & qui non contens des Temples qu'ils pouvoient avoir dans leur Païs; alloient encore adorer à celui de Jeruſalem, devoient ſelon toutes les apparences avoir une grande idée du Judaïſme, & beaucoup de reſpect pour ſes ceremonies; & commes les hommes cherchent ordi-

Actuum 8. v. 27.

ordinairement à imiter ce qu'ils eſtiment, & ce qu'ils admirent; il eſt bien probable, qu'ils ſuivirent le Precepte de la Circonciſion, qui eſt ſi ſouvent repeté, dans cette Ecriture, & dans les Livres de cette Loy pour laquelle ils avoient tant d'eſtime, & de reſpect.

Il ſeroit inutile d'objecter à cecy, qu'Herodote n'a pas dit, que les Ethiopiens tenoient la Circonciſion des Juifs, mais des Egiptiens, car l'on voudra bien, à ce que je crois, preferer, les conſequences tirées des paſſages de l'Ecriture, à ce que rapporte cet Autheur, qui, quoiqu'il ſoit communement appellé le Pere de l'hiſtoire; n'a pas cependant rencontré toûjours fort juſte, & a ſouvent fait dans la deſcription des temps, des peuples, & des Empires, ce que Pline a fait dans celle de la nature. Outre cela, ſans vouloir s'appliquer à examiner à laquelle de ces deux authoritez l'on doit s'en tenir; il n'eſt pas difficile de les concilier, & de les accorder toutes les deux; car il ſe peut fort bien faire, que d'abord les Ethiopiens aient reçû la Circonciſion des Egiptiens; mais qu'aians appris dans la ſuitte, que les Egiptiens l'avoient tirée eux mêmes des Juifs; ils aient cherché l'alliance de ces derniers, pour puiſer chez eux dans toute ſa pureté, ce qu'ils ne pouvoient trouver qu'obſcurement chez les Egptiens, qui probablement l'avoient mêlé avec leurs

reveries, faisans un composé des deux Religions.

Quelques personnes on dit, pour prouver que les Negres avoient la Circoncision independamment du Judaïsme; qu'ils étoient absolument obligez de se circoncire, & que sans cela ils ne pouvoient pas avoir d'enfans, parce que chez eux, *præputium tegit ab integro glandem, excepto minusculo foramine*; mais ceux qui ont rapporté cela d'eux, ne les connoissoient asseurement point, ils ne sont pas faits autrement que nous, & non seulement en Guinée, mais encore dans les endroits de l'Amerique, & de l'Asie, ou j'ai été, & ou j'ai eu soin de m'en informer exactement, je n'ai jamais rien entendu de semblable, & j'ai appris au contraire que dans les Païs chauds, *præputium erat semper maximè dilatatum.* Pour ce qui est de l'Egipte, & du Païs des anciens Troglodytes, comme je n'y ai point été, je n'en puis pas parler si pertinemment, mais au moins puis-je dire, que j'ai vû des gens, qui avoient parcouru ces Païs-là, & qui m'ont dit n'en avoir jamais entendu parler.

D'autres ont même été jusqu'à dire, que la Circoncision a été également necessaire aux Juifs, mais si cela est ainsi, il faudra faire une furieuse multiplication de miracles, ou en faire durer un quarante ans, car pendant tout le temps qu'ils furent

dans

dans le desert, ils ne se circoncirent point; ce qui cependant ne les empêcha pas d'avoir des enfans. Plusieurs Juifs outre cela aprés avoir embrassé le Christianisme, ont eu des enfans; ces enfans n'ont point été circoncis & cependant ils n'ont pas laissé de se donner aussi des descendans à leur tour & lorsqu'ils ont été en age; donc que la Circoncision n'étoit point chez eux un remede necessaire pour faciliter la generation, puisqu'elle se faisoit bien sans cela.

Si l'on a jamais eu sujet de dire, que les ceremonies des Juifs, n'étoient que des figures établies pour signifier quelque chose de plus relevé, que ce qu'elles paroissoient demontrer naturellement, ou des presages de ce qui devoit arriver; c'est sans contredit au sujet de la Circoncision, qui n'étoit qu'une ceremonie, par laquelle Dieu vouloit faire connoître à son peuple, qu'il devoit retrancher de son cœur, tout ce qui n'avoit point de rapport à sa derniere fin, & aux choses pour lesquelles il étoit fait, & cecy n'est point une explication figurée d'un particulier, ou un effet de la liberté de quelque interprete, qui tourne quelquefois le sens de l'Ecriture conformement à son genie, & qui l'accommode a son imagination; c'est Dieu même qui parle ainsi par la bouche de Moïse. *Circumcidite igitur præputium cordis vestri, & cervicem vestram ne indure-* *Deuter. c. 10. v. 16.*

tis ampliùs : circonciſez donc vôtre cœur, & ne vous endurciſſez pas davantage. Il eſt vrai, que l'on pourroit dire, qu'il eſt fort poſſible, que la Circonciſion ait renfermé en ſoi un remede naturel pour la generation, & en même temps une figure de ce qui ſe devoit paſſer dans le cœur des hommes. Mais d'abord que l'on a des preuves, que cette Circonciſion n'a point été neceſſaire pour la generation, & que l'on voit évidemment, que les Juifs ont ſçû s'en paſſer pendant un aſſez long temps; l'on doit, je crois, conclure, qu'elle n'a été veritablement, qu'une figure, qui devoit donc apprendre à l'homme (comme nous venons de le dire) à retrancher de ſon cœur, tout ce qui ne le conduiſoit pas à ſa derniere fin; c'eſt à-dire à Dieu.

Quelquesuns diront peut-être, qu'à la verité la Circonciſion n'étoit pas chez les Juifs, une operation abſolument neceſſaire à la generation, mais ſeulement un moien de la faciliter, & Philon à la fin de ſon Livre, *de ſpecialibus Legibus*, paroît être de ce ſentiment. Je vais rapporter ſes propres paroles, *ridetur enim majorum noſtrorum Circumciſio, quamvis in non mediocri honore habita etiam apud gentes alias, præſertim Ægyptiam.* Il dit donc d'abord, que certains ſe moquent de la Circonciſion, quoique cependant pluſieurs Nations, & entre autres les Egip-

Philo de ſpecia. leg.

tiens

tiens l'aient fort honoré; & l'on doit toûjours remarquer en paſſant, que par cet endroit de Philon, on peut encore juger, que les Egiptiens ont tiré la Circonciſion des Juifs, puiſqu'il dit expreſſement, que la Circonciſion de ſes ancêtres, a été honorée par les Egiptiens.

Cet Autheur rapporte pluſieurs raiſons naturelles de la Circonciſion, pour prouver aux Nations étrangeres, qu'elle ne doit point leur paroître ſi fort extraordinaire, & il dit, qu'outre l'alliance qui étoit marquée par là entre Dieu, & les Juifs, elle à été encore inſtituée, *ut caveàtur morbus curatu difficilis, vocatus carbunculus.... ut totum corpus ſit purius, ne impediat officia ſacerdotalis Ordinis; quamobrem etiam radunt corpora Ægyptii Sacrifici, ne quid ſordium, vel ſub pilis, vel ſub præputiis hæreat, quod poſſit obeſſe puritati Sacris debitæ;* & enfin il ajoûte, que cette operation, *eſt cura fœcunditatis, & numeroſæ ſoboliſ..... & idcircò circumciſas gentes fœcunditate pollère, eſſeque populoſiſſimas.*

Pour répondre aux paſſages de cet Autheur, il faut remarquer, qu'il a voulu par là juſtifier dans l'eſprit de quantité d'étrangers, la Circonciſion, qui leur repugnoit ſi fort, & qu'ainſi ſans s'attacher beaucoup aux raiſons de ſon inſtitution, qui n'auroient pas été goûtées par des gens qui avoient un ſyſteme de Religion

bien different du ſien ; il a été obligé d'en donner quelques raiſons naturelles, dans la plûpart deſquelles, il paroît cependant, qu'il n'a pas fort bien rencontré. Premierement, pour ce qui eſt de la premiere raiſon qu'il en donne, ſçavoir que par là, on evite certaines maladies difficiles à guerir ; je ne voudrois pas l'admettre, & bien loin de là, je tiendrois plûtôt pour le contraire ; mais c'eſt une matiere, que l'on doit laiſſer à examiner aux Medecins ; outre que ſuppoſé que cela fut ; c'étoit ſe donner bien de la peine, & prendre d'avance de grandes precautions pour guerir plus aiſement une maladie, dont les hommes pouvoient ſe garantir facilement, & quils ne gagnoient, que lorſqu'ils le vouloient bien.

Sa ſeconde raiſon paroît plus vraiſemblable, d'autant que les Orientaux, & entre autres les Juifs, & les Egiptiens, avoient de grands ſcrupules ſur la pureté, & ſur la propreté de leurs Prêtres, cependant s'ils ont tant fait, que de pouſſer leur ſcrupule juſques-là, il me ſemble que l'on devroit s'étonner, qu'ils ne l'aient pas pouſſé encore plus loin, & qu'ils n'aient pas imité les Prêtres d'Arcadie, ou ceux des Gaules. Pour ce qui eſt de ſa derniere raiſon, elle n'eſt nullement valable, & il ne faut, pour juger de ſa fauſſeté, que faire un peu de reflexion ſur cette pretenduë fecondité des Nations circonciſes.

Les

Les Juifs, les Turcs, les Arabes, & generalement tous les peuples, chez qui la Circonciſion eſt en uſage, ne ſont pas plus feconds que d'autres, & au contraire, je ſuis perſuadé, que ſi l'on vouloit bien examiner les choſes, on trouveroit qu'ils peuplent encore moins. Mais Philon avoit beſoin de raiſons bonnes ou mauvaiſes, pour s'oppoſer à ceux qui n'approuvoient point cet uſage, & qui n'en auroient reçû aucunes, qui euſſent roulé ſur la Religion, & ſur cette Alliance que Dieu avoit faite avec Abraham & ſes deſcendans, dont les Gentils, & particulierement les Romains ſe moquoient, ainſi l'on ne doit pas s'étonner, ſi toutes celles qu'il a rapportées, ne ſont pas fort juſtes.

ARTICLE. III.

Des cauſes principales du Paganiſme & de l'Idolatrie.

COmme les Remarques que j'ai faites ſur les Indes, roulent toutes ſur les Coûtumes des Paiens, & que la plûpart de ces coutûmes ſont fondées ſur le Paganiſme & en ſont même une ſuite; il ne ſera pas, je crois, inutile de parler en general de l'Idolatrie, & de rapporter les principales cauſes de ſon funeſte établiſſement.

Il eſt peu de maux en matiere de Re-

ligion, qui n'ayent été produits par quelque sorte de bien, & peu d'erreurs, qui n'aient eu pour principe, une verité mal entenduë, ou corrompuë par la longeur des temps; ainsi la fable, les Dieux, leur generation, leurs divisions, leurs victoires, & tous ces mensonges que nous chantent les Poëtes; tout cela a pris sa naissance dans la verité, puis- que ç'a été dans la source de la Religion, que nous professons encore aujourdhuy; cependant la verité est si defiguré chez les Païens, par toutes les reveries, & les fables dont on l'a environnée, & ses traits y sont si fort alterez, qu'il est presqu'impossible de l'y reconnoître.

Il paroit assez étonnant qu'il se soit fait un si grand changement dans la Religion, & que d'une verité toute pure, & toute simple, les hommes aient tombé dans un abîme d'erreurs, & dans un chaos de toutes sortes de fables; cependant si l'on veut bien faire un peu de reflexion sur le caractere de la plûpart des hommes, & sur le pouvoir des temps; l'on ne le trouvera plus si fort extraordinaire.

Le peu de soin, que l'homme a eu de juger par son esprit seul, & l'attache qu'il a toûjours eue à ses sens a été la premiere cause de toutes ses erreurs. Il lui falloit quelque chose qui agit sur lui exterieurement & lorsque la verité a cessé de se faire connoître par des signes exterieurs, il a mieux aimé se laisser toucher par le men-

menſonge, que de laiſſer ſes ſens dans l'inaction, & que de juger independamment d'eux; & c'a peut-être été la raiſon, pour laquelle, Dieu qui connoit juſqu'aux détours les plus cachez du cœur de l'homme, & juſqu'a ſon moindre penchant, a accompagné la Religion des Juifs, de ce nombre preſque infini de ceremonies qui nous paroiſſent inutiles; de peur, que ſi leurs ſens n'étoient pas fixez par quelque choſe de bon, & qui les put conduire à la verité, ils ne ſe laiſſaſſent toucher par quelque choſe de mauvais, & qui fut capable de les faire tomber dans l'erreur.

L'idée que les hommes ont toûjours eue de la Divinité, a encore été une des cauſes de l'idolatrie: il leur falloit un Dieu, ils étoient perſuadez qu'il y en avoit un, tout leur prêchoit cette verité, le ciel, la terre, le mouvement regulier des aſtres, & cet ordre de l'Univers, qui ne ſe dement jamais, étoient autant de témoins de l'exiſtence d'un Dieu; mais la preuve la plus forte, & la plus convainquante qu'ils en avoient, étoient ces mouvemens ſecrets de leur cœur, qui les portoient comme malgré eux, vers quelque choſe de plus relevé, & de plus grand que les creatures, qu'ils voioient naître, croître, & perir devant leurs yeux; car l'idolatrie ne commença point par l'adoration des creatures, dont les hommes connoiſſoient la corruption: ils ne tomberent pas d'abord

dans ces groſſieretez aux quelles les Egiptiens ont donné le commencement, & aux quelles les Grecs, & enſuite les Romains ont enfin mis le comble; & ils n'adorerent dans les premiers temps, que ce qui (hors la Divinité) paroiſſoit le plus adorable.

D'abord le ſoleil, la lune, & les autres aſtres furent adorez; mais comme les hommes ne pouvoient pas toûjours voir ces corps lumineux; ils chercherent quelque choſe, qui put les dedommager en quelque maniere, des momens auxquels ils ſe deroboient à leurs yeux & qui fut un hieroglyphe de ces pretendûes Divinitez. Ils ne trouverent rien qui en approcha plus que le feu; & qui fut un ſigne plus ſenſible de la ſplendeur des aſtres, mais particulierement de celle du ſoleil; ainſi ce fut au feu, qu'ils s'attacherent. Ils ne le venererent d'abord, que comme une repreſentation de l'aſtre qu'ils adoroient, mais peu-à-peu ils l'adorerent auſſi lui-même. Les Caldéens commencerent, & l'Ur de Caldée d'où étoit Abraham, fut le lieu, où ce premier culte prit naiſſance; d'où vient que l'on lui donna le nom d'Ur, qui ſignifie feu.

Je rapporterai icy en paſſant, une hiſtoire aſſez plaiſante, dont parle Euſebe, a l'occaſion du feu, que les Caldéens regardoient comme une Divinité. Ces peuples pretendoient, que leur Dieu étoit le plus puiſ-

Euſeb. hiſt. Eccle. l. 11. c. 26.

puiſſant & le plus fort de tous les Dieux, & ils n'en avoient encore trouvé aucun, qui eut pu lui reſiſter, car auſſi-tôt qu'ils en pouvoient attraper quelqu'un de ceux des autres nations, ils le jettoient dans le feu, qui ne manquoit pas de le conſommer, de ſorte donc que le Dieu des Caldéens paſſoit publiquement pour le vainqueur de tous les Dieux; mais un prêtre de Canops, qui étoit un des Dieux d'Egipte, où il y avoit auſſi une Ville du même nom, trouva le moien de lui faire perdre cette grande reputation qu'il avoit aquiſe. Il fit faire pour cela une Idole d'une terre trés-poreuſe, dont on faiſoit ordinairement des pots qui ſervoient à purifier l'eau du Nil: cette ſtatue, qui avoit un tres-gros ventre, fut remplie d'eau, & le Prêtre bouchâ avec de la cire quantité de petits trous qui y étoient, aprés quoi, il s'offrit à faire entrer en lice ſon Dieu Canops, contre le feu des Caldéens. Ceux cy en preparerent donc un, ſur lequel l'Egiptien mit ſa ſtatue, la cire ſentant la chaleur, ſe fondit, les trous furent ouverts, l'eau paſſa, & enfin éteignit le feu. On publia auſſi-tôt que le Dieu Canops avoit vaincu celuy des Caldéens, & l'avoit detruit, & pour monument de cette celebre victoire, les Egiptiens firent toûjours dans la ſuite, un gros ventre, & des petits piés à leurs Idoles, parce que celle qui avoit vaincu le feu étoit faite de même,

& c'eſt encore juſtement la figure de la plûpart de celles des Indiens.

Les Perſes ont auſſi adoré le feu, qu'ils faiſoient ordinairement porter devant leurs Roys, & à la tête de leurs Armées, & qu'ils faiſoient toûjours accompagner par trois cent ſoixante Prêtres. Il y en a encore à preſent dans cet Empire qui conſervent l'ancienne Religion de la Nation, mais ce ſont des eſpeces de ſauvages, qui demeurent dans les montagnes, & qui n'ont jamais voulu recevoir l'Alcoran. Les Atheniens avoient un feu perpetuel dans le Prytanée, qui étoit une maniere de forteresſe, qui ſervoit chez eux à ce que ſervent chez nous les maiſons de Ville, & où outre cela on entretenoit les vieux Officiers, & ceux qui avoient rendu un ſervice notable à la Republique. Ce feu étoit conſervé par des Veuves, au lieu que celui des Romains étoit gardé par des Vierges, que l'on appelloit Veſtales. L'on ſçait encore, que les Juifs devoient avoir un feu, qui brûla continuellement, comme il leur eſt ordonné dans le ſixiéme chapitre du Levitique.

Quelques-uns ont dit que ce culte, & cette adoration, que tant de Nations ont rendu au feu, étoient fondez ſur ce paſſage du Deuteronome, *Dominus Deus tuus Iſraël, ignis conſumens eſt*; vôtre Dieu, ô Iſarël! eſt un feu conſommant; mais il n'y a aucune apparence, puiſque, comme

Deuteron. c. 12. v. 19.

nous

nous venons de voir, les Caldéens adoroient le feu, long-temps avant la Loy écrite.

L'on adora ensuite la statue de l'homme, mais nous parlerons dans l'article des Dieux Penates des premieres causes de cette erreur; enfin, peu à peu on vint jusqu'à adorer les bêtes, & tout ce qu'il y avoit de plus vil, & même de plus infame dans la nature.

L'on est encore redevable de tous ces desordres, dans lesquels les hommes tomberent, au stile ordinaire des langues orientales, au scrupule des peuples, & à la veneration qu'ils avoient, pour tout ce qui leur venoit de leurs Prêtres, ou de leurs anciens. De tout temps le stile des Orientaux, mais plus particulierement celui des Prêtres, & de ceux qu'ils appelloient Philosophes, à été rempli de figures, & de comparaisons; ils ne cherchoient que des termes pompeux, & des expressions Metaphoriques, & les peuples les croioient d'autant plus habiles, & d'autant plus spirituels, qu'ils les entendoient moins : les premiers Poëtes vinrent ensuite rencherir sur ce fatras de grands mots, & d'hyperboles, & il se trouva à la fin, que ce que l'on disoit, étoit entierement opposé à ce que l'on vouloit signifier. Lactance parle fort des maux qu'ont causé les Poëtes, & dit, que lorsque l'on n'est pas sur ses gardes, il est facile de se laisser surpren-

dre

dre par ce ſtile doux, agreable, & in-
Lactant. l. 1. c. 11. ſinuant dont ils ſe ſervent. *Poëtæ pernicioſi ſunt, qui incautos animos facilè irretire poſſunt ſuavitate ſermonis, & carminum dulci modulatione currentium.*

Le commun des hommes ſans foüiller dans le ſens de la figure, & dans ce qu'elle repreſentoit, s'arréta à la figure même; ainſi l'on peut juger, quelles idées il ſe forma de la Divinité, & des myſteres: ce ſeroit, par exemple, comme ſi nous voulions expliquer à la lettre, ce que l'Ecriture nous dit de Dieu: nous lui donnerions une Epée tranchante, un bouclier, un arc, des flêches, nous le mettrions en embuſcade pour tuer quelqu'un, quelquefois nous le voirions gai, & joyeux, & quelquefois irrité, ou melancolique, enfin peu à peu nous en ferions un homme, & ſouvent même un homme qui ne ſeroit pas fort ſage; & c'eſt cependant, ce qu'ont fait les Gentils: ils ont réellement attribué à Dieu, ce qui n'étoit dit de lui qu'en figure; ainſi ils ont commencé par lui donner un corps, fondez premierement ſur la peinture, que leur en faiſoient leur Prêtres, & leurs Poëtes, & ſecondement ſur le penchant qu'ils avoient à juger dependamment de leurs ſens, & à ne ſe former, que des idées materielles.

D'abord que les hommes eurent tant fait, que de donner un corps à la Divinité; l'on ne doit plus s'étonner des figu-

res

res bizarres, ſoûs leſquelles ils la repreſenterent, & des differentes fonctions qu'ils lui attribuerent; l'on ſçait qu'ils en avoient de toutes ſortes, & qu'il n'y eut à la fin aucun endroit de la maiſon, qui n'eut à ſa garde, un Dieu, ou une Deeſſe, on en mit même juſques dans les lieux dont la nature ne peut ſe paſſer, & l'on l'appelloit la Deeſſe Cloacina, enfin l'on pouſſa l'extravagance juſqu'où elle pouvoit aller. Tertullien, Lactance, & même quantité d'Autheurs profanes, nous ont donné le detail de toutes ces revéries.

Nous parlerons dans l'article des Dieux Tutelaires, de la veneration que les peuples avoient pour tout ce qui leur venoit de leurs Prêtres, ou de leurs anciens; laquelle comme nous avons dit, a été une des cauſes de l'attache qu'ils ont eue à leurs erreurs, & aux fables qu'ils avoient reçûes de leurs Peres. Mais en voicy aſſez ſur une matiere, que de trés-ſçavans autheurs de nos jours, ont traitée à fond, on peut aiſément voir dans leurs ouvrages toute la bizarrerie, & tout le ridicule du Paganiſme, & en même temps la difference qu'il y avoit entre la croiance des gens un peu éclairez, & celle du peuple.

AR-

ARTICLE IV.

Des Sacrifices des Indiens, & de leur maniere d'honorer les Dieux.

DE tout temps les hommes ont rendu un culte exterieur à la Divinité, lequel consistoit à lui offrir ce qu'ils avoient de meilleur, & de plus precieux, comme pour reconnoître, qu'il le tenoient d'elle. Ainsi Caïn qui s'appliquoit à cultiver la terre offrit à Dieu de ses fruits; & Abel qui gardoit les troupeaux, lui fit un Sacrifice de ses agneaux les plus gras.

L'on ne peut pas sçavoir, si d'abord ils eurent quelques ceremonies fixes dans leurs oblations, & il y a même tout lieu de croire, que ce fut Enos, qui commença à leur donner une forme reglée; suivant ce passage de la Genese. *Iste cœpit invocare nomen Domini.* Ce que le Pere Petau explique cependant autrement, entendant par là, que ce petit-fils d'Adam retablit le culte de Dieu, que les enfans de Caïn avoient aboli.

Gen. c. 4. v. 26.

Ration. Temp.

Il y avoit encore une autre espece de Sacrifice, appellée Sacrifice de Libation, qui se faisoit en repandant quelque liqueur devant le Seigneur, & qui fut aussi en usage dans la Loy écrite.

Lors, par exemple, qu'aprés le retour de

de l'Arche d'Alliance, les Israëlites s'assemblerent à Masphat, soûs la conduite de Samuël, pour remercier Dieu de l'avoir tirée des mains des Philistins ; l'Ecriture marque, qu'en action de graces, ils puiserent de l'eau, & la repandirent devant lui. *Hauseruntque aquam, & effuderunt in conspectu Domini.* 1. *Reg.* c. 7. v. 6.

L'eau que David repandit, lorsqu'il étoit devant Betlehem, & qu'il refusa de boire (parce que trois des principaux chefs de son armée, l'avoient été puiser au peril de leur vie) étoit également un Sacrifice de Libation, mais la liqueur dont on se servoit le plus ordinairement pour cela, étoit l'huile ; ainsi Jacob voulant rendre graces à Dieu, du sommeil mysterieux, dans lequel il avoit vû cette échelle, où montoient, & descendoient les Anges ; & regardant le lieu, où le Ciel lui avoit fait cette faveur, comme un endroit veritablement saint, & comme la maison du Seigneur ; repandit de l'huile sur la pierre sur laquelle il avoit reposé sa tête pendant ce songe ; *surgens ergo Jacob manè tulit lapidem quem supposuerat capiti suo, & erexit titulum infundens oleum desuper.* 2. *Reg.* c. 23. v. 16. *Genes.* c. 28 v. 18.

Nous pouvons en passant remarquer, de cette action de Jacob, que de son temps, les voyageurs qui avoient de la pieté songeoient, avant que de sortir de chez eux, à se mettre en état, de loüer & d'honorer le Seigneur pendant leur voyage ; & que, le

le Sacrifice de Libation étant le plus commode de tous, & celui qui exigeoit le moins de ceremonie; ils avoient soin d'avoir toûjours de l'huile avec eux, pour la repandre devant Dieu, & la lui offrir, dans la vûe de reconnoître sa toute-puissance, de le remercier de quelque faveur, ou d'en obtenir quelqu'une.

Les Sacrifices de Libation, se faisoient encore chez les Gentils, avec plusieurs autres sortes de liqueurs; on offroit par exemple du lait à la Déesse Rumina, qui étoit celle que l'on invoquoit pour les enfans à la mammelle: les Atheniens n'offroient jamais de vin au Soleil, à la Lune, à l'Aurore, à Uranie, qui étoit celle des Muses que l'on pretendoit avoir trouvé l'Astrologie, à Mnemosyne de laquelle Jupiter avoit eu les neuf Muses, & à toutes les Nimphes; mais seulement du miel de layé dans de l'eau.

Quelques-uns pretendent, que les premiers Sacrifices de Libation, ont été faits de vin, & que c'est du Dieu Bacchus, appellé autrement *Liberus*, que le mot de Libation a tiré son origine. Ovide en parle de même dans son troisiéme livre des Fastes, & dit, que,

Nomine ab Authoris ducunt Libamina nomen.

Ces especes de Sacrifices, qui d'abord ne furent instituez, que pour honorer les Dieux; trouverent bien-tôt place dans les

festins

ftins, & dans les debauches : on y fit *Macrob.*
s Libations profanes & on y repandit *l. 3. Sa-*
1 vin, en ceremonie, ce qui selon les *turnal.*
)parences se faisoit toujours en l'honneur *c. 11.*
e Bacchus.

La doctrine de la transmigration em-
éche les Indiens, de faire aucun Sacrifice
anglant à leurs Dieux, dont même quel-
ues-uns, selon leur Theologie, ont vecu
)ûs la forme des animaux, qui seroient
es plus propres à être immolez. Ainsi ils
e contentent d'offrir à leur Idoles des
ruits de la terre, & de l'encens.

Ils repandent encore de l'huile devant
elles, & non contens de cela ils les en frot-
tent toutes les fois qu'ils leurs font des
offrandes, desorte qu'elles sont ordinaire-
ment noires, enfumées, & toutes gluantes
d'huile ; ce qu'Arnobe rapporte aussi des
Idoles de son temps. *Lubricatum lapidem, Arnob.*
& ex olivi unguine sordidatum, tanquam adverf.
ineſſet vis præsens adulabar. Je flattois *Gent.*
une pierre toute gluante, & toute salie
d'huile (dit cet Autheur) comme si elle
avoit eu quelque puissance.

Les Sacrifices à-part, ils conviennent
encore en quantité de choses avec les Juifs,
touchant la maniere d'honorer les Dieux
& de prier dans leurs Pagodes ; ils ont des
tambours, des trompettes, & des chœurs,
qui chantent des hymnes à leur honneur ;
ils portent quelquefois leurs Idoles en
procession, & les promenent dans toutes

les

les rües d'une Ville; & dans ces cerem-
nies publiques, ils ont toûjours des fe-
mes établies, pour chanter & danser d
2. *Reg. c.* 6. *v.* 14 vant elles, au son des instrumens du païs
comme fit autrefois David devant l'Arch
en joüant de sa harpe.

Ces danseuses sont toûjours chez le
Indiens, des femmes publiques, & quoi
qu'elles danſent ordinairement dans le
Pagodes, & devant leurs Dieux, elle
n'en sont pas pour cela plus sages, & n'en
ont pas meilleure reputation.

Il paroit aussi que les Juifs ne faisoient pas
un fort grand cas de ceux, qui faisoient chez
eux la même fonction; & que l'on les y re-
gardoit, au moins, communement, com-
me des baladins, Michol reprochant à
David qu'il avoit fait le personnage d'un
boufon s'étant depoüillé publiquement.
2. *R. c.* 6. *Et nudatus est, quasi si nudetur unus de*
v. 20. *scurris.*

Par rapport à cet état, dans lequel
Michol reprocha à David, qu'il s'étoit
mis pour danser devant l'Arche; c'est-à-
dire, qu'il s'étoit depoüillé; l'on doit re-
marquer, que pour ne rien avoir qui les
incommodât, & pour danser plus libre-
ment, les Juifs ôtoient leurs manteaux,
& ne gardoient que leurs habits de des-
soûs, avec lesquels ils étoient plus legers,
& par consequent plus en Etat de dan-
ser. Ce qui ne convenoit point aussi, à
la gravité, dont se piquoient les Juifs,

Harrewyn fecit.

dont ſe piquent encore tous les Ori-
ux.

es danſeuſes Indiennes font de même,
qu'elles veulent danſer, elles quittent
maniere de grand voile qui leur cou-
la tête, & n'ont qu'un petit corſet
toile, & une jupe autour d'elles.

Les Indiens qui embraſſent le Chriſtia-
ne ont encore ſoin d'avoir dans les
liſes, des petites trompettes, quelques
eces de haubois, & des tambours, au
desquels ils chantent des cantiques;
moins en uſent-ils de même à Pondi-
eri; de ſorte que l'on peut dire d'eux,
'ils loüent le Seigneur dans ſon Tem-
, *in tympano, & choro.*

ARTICLE V.

les lieux qu'ils choiſiſſent pour rendre leurs devoirs à la Divinité, & de la conſtruction de leurs Temples.

Es hommes ont toûjours choiſi les
lieux ſombres, & l'ombre des grands
bres, pour rendre leurs devoirs à la Di-
inité; & lorſque les Juifs mirent un
hêne dans le Sanctuaire, ſoûs lequel Joſué
laça la pierre, où étoit gravée la promeſ-
e qu'ils lui firent, de n'abandonner
amais le culte du vrai Dieu; ils ne firent
n cela, que ſuivre l'exemple des autres
Nations

Josuë. c. Nations. *Posuitque eum subter quercum*
24. v.26. *quæ erat in Sanctuario Domini.* Ce q
cépendant étoit contre le commandemer
exprés de Dieu, qui leur avoit defend
Deuter. de planter aucun bois, ou aucun arbr
c.16. aupres de son Autel. *Non plantabis lucum*
v. 21. *& omnem arborem juxta Altare Domini D*
tui. Cela n'empéchà pas, qu'ils ne cor
servassent cette maxime, même dar
l'Idolatrie, & qu'ils n'adorassent les fau
Dieux dans des endroits couverts d'arbres
Jerem. comme l'Ecriture leur réproche par ce
c.2. paroles. *Sub omni ligno frondoso tu pro*
v.20 *ternebaris.* Et lorsqu'Osée les reprend d
même crime ; il dit qu'ils cherchoien
pour cela, ceux qui donnoient le plu
Osée. d'ombre. *Et super Colles accendebant thi*
c.4.v.13. *miama, subtus quercum, & populum, &*
terebinthum, quia bona erat umbra ejus

Avant que Dieu eut ordonné à Salomo
de lui bâtir un Temple, les Justes faisoien
aussi des Sacrifices au veritable Dieu
sur des colines, & même à l'ombre de
grands arbres; comme fit Gedeon sou
le chéne, où l'Ange touchant son Sa
crifice de sa baguette, fit descendre le fe
du Ciel dessus.

Il sembleroit, que pour lors il étoit per
mis de faire des Sacrifices dans les diffe
rens endroits, où l'on se trouvoit; dont
cependant l'on exceptera toûjours sans
difficulté les lieux couverts d'arbres, &
en general, tout ce qui pouvoit avoir quel-

que

ue affinité avec les bois sacrez des Paiens onformement au vingt-&-uniéme verset lu seiziéme chapitre du Deuteronome, par equel il étoit defendu, de planter aucun irbre, aupres de l'Autel du Seigneur; comme je viens de remarquer il n'y a qu'un moment; & l'on pourroit fonder cette conjecture, sur l'exemple de quelques Justes, qui quoique zelez pour l'observance reguliere des regles du Judaïsme, offroient cependant, comme nous venons de dire, des Sacrifices dans le premier endroit venu; cependant je crois qu'en cela, ils n'étoient pas de zelez observateurs des preceptes de la Loy, qui étoit trop formelle pour le contraire, desorte que l'on ne peut les excuser, qu'en disant, que cette coûtume de faire par tout des Sacrifices à Dieu, laquelle étoit à la verité une faute legale, étoit cependant comme licite, par le nombre de ceux qui la pratiquoient. Mais elle ne l'étoit nullement en elle même, car dés le temps de Josué il y arriva de la difficulté à cette occasion, & tous les enfans d'Israël furent fort scandalisez de ce que la Tribu de Ruben, celle de Gad, & la moitié de celle de Manasses qui, aprés la conquête de la Terre sainte, s'en étoient retournées dans l'endroit que leur avoit accordé Moïse au dela du Jourdain; avoient élevé proche de ce fleuve, un monument, que les autres Tribus crurent être un Autel *Josuë. c. 22.*

tel; les plus violens d'entre les Juifs, étoient d'avis, pour punir ce crime, d'aller les armes à la main ravager toutes leurs terres; mais les plus prudens jugerent à propos de leur envoier une ambassade, pour s'informer de la raison qu'ils avoient eu d'élever ainsi un autel contre les defenses de la Loy; ce dernier sentiment fût suivi; on leur envoia des gens qui leur demanderent compte de l'action qu'ils avoient faite, & ils ne s'excuserent auprés de leurs freres qu'en disant qu'ils n'avoient nullement pretendu par là élever un autel, mais seulement un monument, pour faire ressouvenir leurs descendans, qu'ils étoient veritablement Juifs, & soûmis par consequent à la Loy de Dieu, qui leur avoit été laissée par Moïse; mais lorsque le Temple de Jerusalem eût été bati; il fut plus particulierement deffendu d'immoler ailleurs aucune victime; ce dont Moïse les avertit même dans le desert; leur prescrivant ce qu'ils devoient faire, lorsque Dieu les auroit mis en possession de la terre promise. *Cave ne offeras Holocausta tua in omni loco quem videris, sed in eo quem elegit Dominus.* Prennez bien garde, à ne point offrir vos Holocaustes, dans tous les lieux que vous voirez, mais seulement dans celui, que le Seigneur a choisi.

eut. 6. 2. v. 18.

Quelques-uns cependant conserverent toûjours l'ancienne coûtume de faire à Dieu des Sacrifices sur les Montagnes, ou

soûs

Harrewyn fecit

soûs les arbres les plus épais ; ainsi quand il est dit de quelques Roys de Juda, comme de * Josaphat, & de plusieurs autres, qu'ils ne firent point demolir les lieux élevez, où l'on adoroit. *Verùm excelsa non abstulit.* L'on ne doit pas toûjours entendre par là, que ce fussent des Autels dressez aux faux Dieux, mais souvent au veritable Dieu, suivant ce passage des Paralipomenes. *Attamen adhuc populus immolabat in excelsis Domino Deo suo.* Cependant le peuple immoloit encore au Seigneur son Dieu sur les lieux élevez ; & il n'étoit mauvais de sacrifier dans le premier endroit venu, que parce que le Seigneur avoit defendu, de le faire ailleurs qu'à Jerusalem.

* 2. *Paral.* c. 20. v. 33.

2. *Paral.* c. 33. v. 17.

Les Indiens ont quantité d'Idoles, qui sont disperſées dans les campagnes, & placées ordinairement dans des petits bois touffus, ou au pied de quelque arbre qui donne beaucoup d'ombre. C'est où les voyageurs, font leurs prieres, & leurs oblations, pour obtenir des Dieux un heureux voyage.

Les Juifs avoient aussi dans les campagnes, des Autels, qui étoient destinez pour les voyageurs, & sur lesquels, ils immoloient des victimes au Seigneur ; ce qui fut pareillement defendu, aprés l'édification du Temple de Jerusalem ; & un des plus beaux endroits de la vie d'Asa, est de les avoir fait abbatre.

2. *Paral.* c. 14. v. 2. *Et subvertit altaria peregrini cultus, & excelsa.*

Les gentils Indiens recherchent encore l'ombre, & l'obscurité, dans leurs temples, qu'ils appellent Pagodes, & ils observent soigneusement, que le jour n'y entre que par la porte qui ordinairement est-trés étroite, & trés-basse, outre quelques petits carneaux, qui servent de fenêtres; ils en ont même, où il n'y a aucune autre ouverture, que celle de la porte.

Abraham chercha également l'obscurité, pour rendre ses devoirs à Dieu, & pour le prier, & l'Ecriture marque, qu'il planta un bois à Bersabée, pour y invoquer le nom du Seigneur le Dieu éternel. *Abraham verò plantavit nemus in Bersabée, & invocavit ibi nomen Domini Dei aterni.* Les Juifs dans la suite eurent a peu prés une semblable idée de la Divinité, & crurent, qu'elle se plaisoit dans les endroits sombres, dans les nuages épais, & en general dans les tenebres; ainsi lorsque Salomon fit venir l'Arche d'Alliance, dans le Temple qu'il avoit fait bâtir, & qu'il vit ce même Temple rempli d'une nuée si épaisse, que les Prêtres ne pouvoient pas y faire leurs fonctions; il remarqua, que le Seigneur avoit dit qu'il faisoit sa demeure dans une nuée. *Dixit Dominus, ut habitaret in nebulâ.* Et dans les Paralipomenes, il dit au même sujet: *Dominus pollicitus est, ut habitaret*

Genes. c. 21. v. 33.

3. *Reg.* c. 8. v. 12.

2. *Paral.* c. 6. v. 1.

taret in caligine. David rapportant dans ſon dixſeptiéme Pſeaume, tout ce qui accompagnoit la Majeſté divine, dit, qu'elle ſe cachoit dans les tenebres. *Poſuit tenebras latibulum ſuum.* Enfin ç'a été un ſentiment, que preſque tous les peuples anciens, ont eu de la Divinité; & qui venoit peut-être de ce qu'ils avoient appris des premiers hommes, ſçavoir que Dieu ſe promenoit dans le Paradis terreſtre, qui étoit un lieu rempli d'arbres, & par conſequent obſcur. *Et cum audiſſent vocem Domini Dei deambulantis in Paradiſo, &c.* *Pſal.* 17. *v.* 12. *Genes. c.* 3. *v.* 8.

Au reſte ſi l'on vouloit donner quelque raiſon naturelle, du ſoin que preſque toutes les nations ont pris, de chercher toûjours les endroits ſombres, pour adorer les Dieux, il me ſemble que l'on pourroit dire, que, c'eſt que les tenebres ſont plus propres au recueillement, & à la modeſtie, que l'on doit garder dans les Temples, & generalement lorſque l'on veut ſe mettre en la preſence d'un Dieu; parce que la vûe, eſt le ſens qui nous cauſe le plus de diſtractions, ainſi les tenebres empêchans nos yeux de recevoir aucun objet capable de nous diſtraire elles conviennent parfaitement bien aux lieux deſtinez à la priere, & à l'oraiſon.

Outre cela l'ombre, & l'obſcurité produiſent, même malgré nous dans nos cœurs, un certain fremiſſement, qui

tient assez du respect, que l'on doit à la Divinité ; & je crois, que c'est par cette raison, que les Latins ont donne à Dieu, un nom, qui signifie proprement crainte, horreur ; car le mot, *Deus*, est visiblement tiré du grec *Déos*, *formido* : d'où les Grecs auroient bien pû tirer aussi leur *Teos*. quoique quelques uns le fassent deriver de *Téein*, *currere*. Parce que plusieurs croioient autrefois, que les Astres (qui pour ainsi dire courent toûjours) étoient des Divinitez.

ARTICLE. VI.

Des Temples dediez à Priape.

NOus voions chez les Indiens des temples dediez à Priape, quoique soûs des noms differens, & l'on peut dire, qu'ils ont de beaucoup rencheri sur les postures infames, dans lesquelles les Egiptiens les Grecs, & les Romains l'ont representé : plusieurs même en portent une petite figure pendue au col, mais elle est couverte d'un peu d'argent : & ils pretendent obtenir par là, la vigueur, & la fecondité.

L'on sçait, que cette abominable Idole trouva autrefois des adorateurs chez les Juifs ; l'Ecriture nous apprenant, qu'Asa chassa sa mere Maacham de la cour, par-

ce

ce qu'elle avoit élevé un Autel à Priape, qu'il fit briſer & brûler proche le torrent de Cedron. *Sed & Maacham matrem Aſa Regis ex auguſto depoſuit imperio, eò quòd feciſſet in luco ſimulacrum Priapi: quod omne contrivit, & in fruſta comminuens combuſſit in torrente Cedron.* 2. *paral.* c. 15. v. 16.

Les Juifs, ſelon toutes les apparences, avoient appris des Egiptiens, à rendre des honneurs divins à Priape, & à lui élever des Statuës, car l'Egipte a peut-être été l'endroit, où cette pretenduë Divinité a été le plus en veneration; on l'y regardoit comme le principe de ce qu'il y avoit de plus noble au monde; c'eſt-à-dire de l'homme, & de ſa generation; & on y élevoit peu d'Edifices publics, au deſſus deſquels on ne mit les deux figures qui convenoient le plus à cette Idole, & qui y étoient regardées, comme les Hieroglifes de ce que l'on pouvoit ſouhaiter de plus grand, & de plus parfait dans la nature, comme par exemple de l'agrandiſſement, de l'abondance, de la fertilité, de l'union, de la force, de la vigueur & de la ſanté.

Les Romains auſſi n'invoquoient pas ſeulement Priape pour la propagation du genre humain, & pour ſe donner des deſcendans; mais encore pour la fecondité, & la fertilité des terres. Chacun lui élevoit ordinairement dans ſon Jardin une Statuë, qui, ſi elle ne pouvoit contri-

buer en rien, à ce qu'ils attendoient d'elle, & leur procurer une abondante recolte ; avoit du moins l'avantage d'y servir d'épouvantail, & de faire peur aux oiseaux ; au moins Horace en parle-t'il de même.

Horat. Serm. l. 1.

Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum ;
Cum faber incertus, scamnum faceretne Priapum,
Maluit esse Deum. Deus inde ego ; furum aviumque
Maxima formido.

L'on peut remarquer par cét endroit d'Horace, combien chez les Romains, les gens d'esprit, mais particulierement les Poëtes, prenoient de liberté avec leurs Dieux, & la maniere cavaliere dont ils les traitoient.

ARTICLE. VII.

De leurs Dieux Penates, & de l'Origine de ces Divinitez Tutelaires.

OUtre les Dieux, que les Indiens ont dans leurs temples, l'on voit encore chez eux, ce que les anciens appelloient, Lares, Manes, & Penates, qui sont de petites figures placées en differens endroits de leurs maisons, & qu'ils ont grand soin de frotter d'huile, & d'entourer de fleurs; croians par là, se les rendre propices. Quelques-uns ont dit, que les Manes étoient des Divinitez Infernales, & les ont distinguées des Penates, & des Lares, mais presque tous les Autheurs se servent indifferemment de tous ces trois mots pour signifier les ames des defunts ainsi je n'entrerai point en discussion sur la difference que ceux du sentiment contraire pretendent y trouver.

Ces Divinitez Tutelaires sont tres-anciennes, & ont commencé bien long-temps avant les Grecs, qui probablement les ont tirées, aussi bien que les premiers fondemens de leur histoire fabuleuse, de ceux qui commencerent à former l'Empire des Assiriens, si l'on veut trouver l'origine de cette Monarchie, dans celle même de la ville de Ninive, & lui don-

ner treize cens ans de durée, car si l'on suivoit le sentiment d'Herodote, & que l'on ne lui en donna que cinq-cens-vingt, la faisant commencer environ vers le temps, que Debora jugeoit le peuple d'Israël ; les Assiriens seroient posterieurs aux Grecs ; & par consequent ces derniers n'auroient pas tiré leurs fables des autres ; car le plus ancien Roy Grec que nous conoissions, est Inachus, qui regna à Argos, & qui (si nous suivons le calcul des Septentes) devoit être contemporain de Moïse ; quoiqu'Eusebe ait voulu faire vivre ce saint Legislateur, du temps de Cecrops, qui étoit plus de trois cens ans aprés, & qui fonda les douze Bourgs, dont fut composé les Royaume d'Athene ; & que ceux qui suivent ce sentiment, fassent vivre Inachus & Abraham dans le même tems ; ce qui a commencé à brouiller la chronologie ancienne.

Mr. Bossuet.

Voiez l'antiquité des temps retablie.

Mais pour revenir à mon sujet, nous voions des Dieux Penates long-temps avant Moïse, & par consequent avant les Grecs ; puisque ce furent les Dieux Penates de Laban, que Rachel sa fille, & femme de Jacob emporta, & cacha sous le harnois d'un Chameau, lorsqu'il entra dans sa tente pour les chercher ; d'où l'on peut conclure, que ce n'étoient pas de fort grandes Statues. Et Laban n'avoit fait en cela que suivre une coûtume, qui étoit déja en usage long-tems avant lui ; car

car Thare pere d'Abraham faisoit aussi des Statues chez les Chaldéens, & ces Statues, ne pouvoient être que des Idoles publiques, ou des Dieux Tutelaires.

L'Origine de ces Idoles, n'avoit rien de méchant en soi, & ce ne furent dans le commencement que des figures, par lesquelles les hommes tâcherent de representer leurs Peres morts; ou leurs Souverains, dont ils étoient trop eloignez, & à qui ils ne pouvoient pas rendre des honneurs personnels; faisans ainsi leurs efforts, pour reparer par leur art, ce que la nature leur avoit enlevé, ou ce que la longue distance des lieux les empêchoit de voir; ce qui n'étoit qu'une marque de l'amour & du respect, que des enfans bien nez doivent à ceux dont ils ont reçû le jour, ou des soumissions, & des hommages que des fideles sujets doivent à ceux, que le Ciel leur a donné pour maîtres.

Nous voions encore dans le quatorziême chapitre de la Sageſſe, une des occasions, qui avoient pû faire naître la superstition, à l'égard des figures élevées, en l'honneur des parens morts; laquelle le Sage attribue à l'amour d'un pere pour son fils, & qui auroit été également innocente, si ce pere avoit resserré sa douleur dans de justes bornes; & qu'il ne l'eut pas pousſé jusqu'à reverer comme un Dieu au milieu de sa famille, celui qu'il ne regrettoit que comme un homme.

Platon donne à ces Dieux Penates, le nom *d'Omognioi Teoi ;* ce qui veut dire proprement les Dieux nez de la même famille, car *Omogeneia* signifie Parenté ; or il eſt trés-ſûr, que par ces Dieux que les Anciens regardoient comme leurs Parens, & qu'ils appelloient de même ; ils ne pouvoient entendre, que leurs Ancêtres qui étoient morts, & pour leſquels les hommes avoient une veneration toute particuliere, dans les premiers âges du monde ; ou en general, ceux de leurs familles, qui leurs avoient été chers pendant leur vie.

Plato de legibus.

Il y a tout lieu de croire, que du moins la plûpart n'eurent d'abord pour ces Statues, que du reſpect & de la veneration ; & qu'ils ne les regarderent, que comme nous fairions encore aujourd'huy le portrait d'un pere mort, & que nous aurions tendrement aimé ; mais qu'inſenſiblement, & peu à peu ils paſſerent outre.

Peut-être, par exemple, que ſe trouvans dans l'adverſité, & jettans les yeux ſur ces images, qui les faiſoient reſſouvenir de leurs Ayeuls, dont ils avoient pû reſſentir la tendreſſe, & qui les auroient ſecourus, s'ils avoient encore vécu ; ou du moins auroient partagé avec eux leur infortune ; ils commencerent ſeulement par les regretter ; ce qui étoit fort naturel : mais que non contens de ces regrets, qui ne leur per-

permettoient pas d'eſperer en eux, & rien ne flattant plus l'eſprit de l'homme dans le malheur, qu'une lueur d'eſperance, quelque mal-fondée, qu'elle puiſſe être : aprés avoir ſouhaité qu'ils fuſſent en vie, pour en tirer cette protection dont ils avoient beſoin ; ils oſerent douter, s'ils ne la leur pourroient pas encore accorder quoique morts (& cela ſur l'idée qu'ils avoient de l'immortalité de l'ame) & qu'enfin ils ſe hazarderent, juſqu'à la leur demander.

Il étoit donc neceſſaire pour cela, d'en venir aux invocations : & pour les confirmer dans cette demarche, qu'ils n'avoient faite qu'en doutant ; il ſuffiſoit que le hazard dans la ſuite, les tira de leur miſere, & qu'ils ſe trouvaſſent dans une meilleure fortune ; car ſelon toutes les apparences, ils ne devoient pas manquer, de l'atribuer au ſouvenir, & au pouvoir de ceux, dont ils avoient imploré l'aſſiſtance.

Lors donc, qu'aprés quelque generation paſſée, certains apprirent, que leurs Ancêtres avoient invoqué les premiers Chefs de leur famille, & qu'ils en avoient été exaucez ; que de pere en fils ils entendirent parler de leurs vertus, & faire leur éloge ; & qu'ils virent encore devant leurs yeux leurs images que l'on avoit ſoigneuſement conſervées ; ils paſſerent ouvertement à leur égard juſqu'à l'adoration,

qui

qui s'entretint toûjours, & se fortifia même dans l'esprit de leurs descendans, par l'idée que les hommes ont presque toûjours eu des temps, qui les avoient precedez; sçavoir que tout y étoit grand, que tout y étoit vertueux, & que leurs predeceſſeurs étoient exempts des defauts, qu'ils remarquoient dans ceux de leur tems, ce que Salomon condamne expreſſement dans l'Eccleſiaſte, traitant même cela de folie. *Ne dicas, quid putas cauſæ eſt quod priora tempora meliora fuêre quam nunc ſunt; ſtulta enim eſt hujuſcemodi interrogatio.*

Eccleſiaſtes. c. 7. v. 11.

Ainſi se forma peu à peu l'Idolatrie, qui dans son nom conſerva encore quelque choſe de ſon origine; car le mot *Eidolon*, ne ſignifie qu'une image, qu'une repreſentation, ou un ſimulacre, qui nous rend comme actuellement viſibles, les choſes qui ſont éloignées, ou celles qui ne ſont plus.

Eidolon ab eido, video.

Quelquesuns ont fait Nemrod, Autheur de la premiere ſtatuë, qui fut taillée en l'honneur des Parens morts; ce qui ne me paroît pas fort bien fondé; car premierement, pour appuyer cette conjecture, l'on ne peut pas ſe ſervir de l'authorité du Sage dans ſon quatorſiéme chapitre; Nemrod aiant eu pour fils, Jupiter Belus, lequel lui ſucceda; ainſi il ne put dreſſer une image à ce fils mort, puiſque lui même mourut long temps avant lui.

lui. Secondement, on ne peut pas dire que ce fut en l'honneur de quelqu'autre de ſes fils; puiſque nous ne connoiſſons que celui-là; je ne pretens cependant pas dire par là, qu'il n'en eut point d'autres que Belus; mais l'Hiſtoire ne nous en diſant rien, je ne vois pas que l'on ait droit de lui en ſuppoſer; à moins que l'on ne voulût recourir à la tradition, qui en cette occaſion-là, me ſembleroit une preuve trés-foible.

Il y auroit cependant bien de l'apparence, à établir, que la ſtatue de Jupiter Belus, fut la premiere, que l'on eleva à un mortel; car outre, que l'on y pourroit trouver le commencement de toute l'Idolatrie Grecque, & Romaine; c'eſt que nous voions dans Daniel, que de ſon tems, on adoroit encore à Babilone, la fameuſe Idole de Belus; ainſi il me ſemble, que l'on pourroit plus vraiſemblablement attribuer l'elevation de la premiere ſtatue, à Ninus fils de ce même Belus, & petit fils de Nemrod, qui pour reverer la memoire de ſon Pere, lui en fit élever une. *Daniel. c. 4.*

Par rapport au commencement de l'Idolatrie Grecque, & Romaine, que je dis que l'on pourroit trouver à Babilone, en ſuppoſant que la ſtatue de Jupiter Belus a été la premiere elevée à un mortel; l'on m'objectera peut-être que le Jupiter, qui eſt le fondement de l'Hiſtoire fabuleuſe, n'a point regné à Babilone, & qu'il étoit

Roy

Roy de Crete, à preſent appellée Candie.

A cela je pourrois repondre, qu'il y a eu pluſieurs Princes, qui ont porté le nom de Jupiter, & dont les actions ont été attribuées à un ſeul. C'eſt le ſentiment de Varron.

Ciceron rapporte la même choſe dans ſon troiſiéme livre de la nature des Dieux, où il dit, que les Romains ont reconnu trois Jupiters, le premier deſquels nâquit en Arcadie; il étoit fils de l'Air, & engendra Proſerpine & Bacchus; le ſecond nâquit auſſi en Arcadie; il avoit le Ciel pour Pere, & il engendra Minerve; & enfin le troiſiéme fut celui de l'Ile de Crete, le quel fût fils de Saturne, dont on voyoit encore le ſepulchre dans cette ile. La maniere dont les anciens nous ont parlé de Jupiter, confirme aſſez cette opinion; vû qu'ils nous ont rapporté de lui pluſieurs choſes, qui en ce temps là ne ſembloient gueres pouvoir convenir à un ſeul homme; car qui pourra, par exemple, aſſûrer, que le Jupiter qui regnoit dans l'île de Crete, fut le même, qui ſur le mont Olimpe, lequel eſt entre la Theſſalie & la Macedoine, ſacrifia le premier au Ciel, qu'il appella du nom de ſon grand Pere, Uranus, comme le rapporte Lactance Firmien. Ainſi il me ſemble que celui qui a été Roy de Crete, ne doit point empêcher que l'autre qui a regné à Babilone, n'ait pû donner le commencement à l'hiſtoire fabuleuſe.

Lact. firm. l. 1. c. 11.

Pour

Pour revenir aux Dieux tutelaires; on les mettoit dans differens endroits de la maiſon, mais plus ordinairement dans des eſpeces de petites niches placées auprés du foyer, comme étant le lieu, où ceux de la famille ſe trouvoient le plus ſouvent aſſemblez, d'où vient que quelquefois on ſe ſervoit du mot *Eſtia*; *focus*. pour ſignifier les Dieux penates; & reciproquement, on employoit quelquefois celui de. *Penates*, pour ſignifier le foier, ou même toute la maiſon, mais comme les Indiens n'ont point de cheminées dans leurs maiſons, ils placent indifferemment leurs penates dans le premier endroit venu du logis.

ARTICLE. VIII.

De leurs Eaux luſtrales.

LEs Juifs avoient des eaux luſtrales, dont on jettoit un peu ſur un homqui étoit immonde le troiſiéme jour aprés qu'il avoit été declaré tel, & le ſeptiéme, auquel il étoit purifié.

Ce n'étoit que de l'eau claire, dans laquelle on mettoit des cendres d'une vache rouſſe, que l'on brûloit hors le camp avec ſes entrailles; le Prêtre jettoit dans le feu qui la conſommoit, du bois de cedre, & de l'hyſope, avec un peu d'écarlate. *Numer. c. 19.*

Les

Les gentils Indiens ont également des eaux luſtrales, qu'ils tirent même auſſi de la vache; mais comme ils croiroient faire un crime capital, que de la brûler; ils ne ſe ſervent, que de ſon urine, dont les devots ont grand ſoin d'arrouſer exactement tous les matins, le devant de leurs portes; s'imaginans par là éloigner de leurs maiſons toutes ſortes de malheurs, & attirer ſur elles une protection particuliere des Dieux; car ils regardent comme ſanctifié, & même comme divin, tout ce qui vient de cet animal.

Le repect qu'ils ont pour les vaches, me paroît venir de plus loing, que de la pretenduë Metempſicoſe de Phoë; ou de ce qu'ils nous rapportent de Parmeſer; ſçavoir que lorſqu'il vecût ſur la terre, il voulut bien les garder; car, ſi ſelon eux, ils ont eu de l'attache pour ces animaux, c'eſt qu'ils pretendent, que ce ſont les meilleurs, & les plus parfaits de tous; ainſi independamment de l'honneur, qu'ils avoient eu, ou de recevoir l'ame de Phoë, ou d'être gardez par un de leurs Dieux; ils étoient toûjours en veneration chez eux.

Les Indiens ne ſont pas les ſeuls, qui aient regardé le taureau, le veau, & la vache comme des Divinitez; & ce ſont les animaux, qui ont été le plus generalement reverez chez les Idolatres.

Les Egiptiens adorerent le bœuf, ſoûs

les

les noms d'Apis, & Serapis, qui signifient la même chose. Quelques-uns ont voulu, qu'Apis ne fut autre chose qu'un hieroglyphe de Joseph, qui avoit trouvé le moien de faire joüir les Egiptiens, d'une heureuse abondance pendant le temps d'une grande sterilité, parce qu'en effet, chez eux, & chez tous les autres Païens, le bœuf representoit la fertilité, & l'abondance. D'autres ont dit, qu'Apis étoit un Prince, qui premierement avoit regné chez les Argiens, & ensuite chez les Egiptiens, & qui avoit appris à ces derniers, la maniere de cultiver la vigne, & que l'Egipte pour reconnoître ce bienfait, l'adora aprés sa mort sous la forme d'un bœuf. On dit que ce Prince y prit le nom d'Osiris, ainsi Apis, Serapis, & Osiris ne seroient qu'une même chose.

Mr. Vossius prétend qu'il y a eu trois Osiris en Egipte. Il dit que Cham, ou son fils Mitsraiim fut le premier: en effet le nom de Mitsraiim demeura à l'Egipte, & c'est ainsi qu'elle est appellée dans le Texte hebreu. Le second selon lui, fût Joseph, & le troisiéme Moïse. Mais pour ce qui est de ce dernier, il n'y a guere d'apparence. Enfin quoiqu'il en soit, il est toûjours trés-sûr, que sous les noms d'Apis, de Serapis, & d'Osiris les Egiptiens adorerent le bœuf, & ils le regarderent peut-être comme l'Hieroglyphe

phe de quelqu'un de ces trois Princes que nous venons de nommer.

Les Juifs à leur exemple firent un Veau d'or dans le desert, & flechirent le genouil devant lui. Dans la division des Royaumes de Juda & d'Israël, Jeroboam en fit élever deux, un à Dan, & l'autre à Bethel, lesquels les Israëlites revererent comme les Dieux, qui les avoient tirez d'Egipte; & Jupiter a été adoré sous la forme d'un Taureau, que les Poëtes disent qu'il prit, pour enlever Europe; cette fable même est trés-ancienne, Anacreon en parlant dans une de ses Odes. Enfin il n'y a gueres eu de Païs dans les temps de la fable, où, si le bœuf n'a pas été adoré comme un Dieu; il n'ait tout au moins été reveré comme le Simbole de la fecondité, & de l'abondance.

Anacr. od. 95.

Diodore de Sicile nous rapporte, que les Troglodytes, qui sont les peuples dont, nous avons déjà parlé dans l'article de la Circoncision; étrangloient avec la queuë d'un bœuf les vieillards qui n'étoient plus en état de travailler, & de garder les troupeaux, & generalement, tous ceux qui étoient languissans, & attaquez de quelque maladie incurable; croians leur rendre un grand service, que de ne les pas laisser languir long-temps, & de les envoier promptement en l'autre monde; & s'imaginans outre cela, leur faire beaucoup d'honneur, que de les étran-

Diod. l. 4. c. 3.

'trangler avec la queuë d'un animal, tel qu'étoit le bœuf ou la vâche.

Les Indiens à la verité, ne pouſſent pas tout-à-fait leur charité juſques-là; mais toûjours regardent-ils comme un honneur, & comme l'aſſûrance d'une felicité éternelle, de pouvoir mourir en tenant la queuë d'une vache entre leurs mains.

Les Egiptiens adoroient le bœuf ſoûs le nom d'Apis, & ſoûs celui de Serapis, comme nous venons de le dire; ainſi l'on pourroit conclure de là qu'ils ne le tuoient point; d'autant même que lorſque Pharaon ordonna aux enfans d'Iſraël de faire à leur Dieu des Sacrifices ſans ſortir de l'Egipte; Moïſe lui dit, que cela ne ſe pouvoit pas faire, & que les Egiptiens les lapideroient, s'ils leur voioient immoler des animaux qu'ils adoroient. *Non poteſt ita fieri, abominationes enim Ægyptiorum immolabimus Domino Deo noſtro; quòd ſi mactaverimus ea quæ colunt Ægyptii coram eis lapidibus nos obruent*: ſi donc les Egiptiens ne pouvoient pas ſans horreur, voir des Juifs immoler les animaux qu'ils adoroient; il paroit bien vraiſemblable, qu'eux mêmes ne les tuoient pas. Juvenal outre cela nous marque, qu'en Egipte, on ne mangeoit point d'animaux à laine, & que c'étoit un crime d'y égorger un chevreau

Exod. c. 8. v. 26.

Lanatis animalibus abſtinet omnis

Juven. Men-Jatyr. 15

Mensa, nefas illic fœtum jugulare capellæ.

Ainsi, si les Egiptiens n'osoient tuer ny moutons, ny chevraux; il y a toutes les apparences, qu'ils ne tuoient point aussi de bœufs, pour qui ils avoient tant de veneration; cependant ils permettoient aux Juifs d'en tuer, & d'en manger; & Plutarque rapporte qu'eux-mêmes immoloient des bœufs roux à Typhon: les Israëlites y mangerent des agneaux, contre ce que Juvenal rapporte de la coûtume des Egiptiens, qui ne mangeoient point d'animaux à laine; d'où l'on peut conclure, qu'ils n'obligeoient point les Juifs à suivre dans le particulier toutes leurs coûtumes, & qu'ils étoient contens, pourvû qu'en public, il ne se fit rien, qui choquât leur Religion, & leurs ceremonies.

L'on ne doit, je crois, attribuer la veneration presque generale, que les Idolatres ont eu pour le bœuf, qu'aux services, que les hommes en tirent. Plusieurs personnes, par exemple, aprés le deluge même, ne se nourissoient gueres que des fruits de la terre, & de lait; ainsi la vache leur fournissoit la chose dont ils se servoient le plus ordinairement pour leur nourriture, le bœuf labouroit la terre, portoit le bagage des voyageurs, & traînoit des chariots; & dans les deserts, où ils n'avoient point de bois, ils se servoient de leur fiente pour faire du feu, aprés l'avoir melée avec un peu de paille, & l'avoir fait secher

cher au soleil ; ce que font encore les Indiens, dans les endroits où le bois est rare. Ainsi ces animaux leurs étoient d'un grand secours.

Les hommes s'accoûtumerent donc insensiblement à prendre plus de soin de la conservation d'un animal, qui leur faisoit tant de bien, & leur étoit même en quelque façon necessaire, qu'ils n'en prenoient de celle de tous les autres ; ce qui étoit fort raisonnable ; mais à la fin ils pousserent ces soins, & cette espece de reconnoissance, jusqu'au respect, qui ne tarda gueres à degenerer en adoration ; tant il est vrai, que les hommes se tiennent rarement dans un juste milieu, & qu'ils poussent presque toûjours les choses à l'extreme.

Les Indiens ont encore soin, dans plusieurs endroits de mettre sur une espece de pilier, une petite vache, ou de bois, ou de pierre ; mais je me suis informé inutilement, s'ils regardoient ces representations, comme des Idoles, ou comme des Talismans.

J'avois déja remarqué quelque chose d'à-peu-prés semblable avant que d'entrer dans les Indes ; & j'avois vû dans l'Ile de Moëli, qui est habitée par des Mahometans, & qui est une Colonie sortie d'Arabie, les os d'une tête de bœuf remplis de caracteres Arabes, mais presque tous effacez ; ce que je suis persuadé qu'ils regar-

gardoient comme un Taliſman, où étoient attachées la conſervation, & la proſperité des troupeaux de l'Ile; car les Arabes donnent beaucoup dans ces ſortes de myſteres.

Les Juifs même n'étoient pas entierrement exempts de cette ſuperſtition, & ce ſera encore leur faire grace, que de dire, qu'ils ne revererent que comme un Taliſman le Serpent d'airain, que Moïſe avoit fait elever dans le deſert; car il eſt bien rare que l'on ait offert de l'encens aux Taliſmans, qui ſouvent étoient enfermez dans les fondemens des édifices, ou des Villes que l'on mettoit ſoûs leur protection; ou étoient poſez ſur le haut des tours & des Pyramides; quelques-uns cependant ſe mettoient dans certains petits Temples particuliers, mais ils n'étoient point expoſez à la vûë du public; & l'Ecriture nous rapporte cependant, qu'ils lui en offrirent juſqu'au temps d'Ezechias, qui le fit abatre. *Confregitque ſerpentem æneum quem fecerat Moyſes, ſiquidem uſque ad illud Tempus, filii Iſraël adolebant ei incenſum.* Le Palladium de Troie étoit, par exemple, encore un Taliſman & il n'y avoit autre fois gueres de Ville qui n'eut ainſi quelque choſe de particulier, d'où les peuples croioient, que dépendoit ſa deſtinée.

4. Reg. 18. v. 4.

A F

ARTICLE. IX.

Du Fleuve le Gange, & des terres qu'il arrouſe.

LEs Anciens, mais entr'autres S. Jerôme, nous ont parlé du Fleuve le Gange, en des termes trop pompeux, & comme d'une choſe trop extraordinaire pour paſſer ſous ſilence cet article.

Ce Saint Pere écrivant au Moine Ruſtique, lui dit avec l'Ecriture, que le Gange appellé Phiſon dans la Geneſe, parcoure toute la terre d'Evilath : Il remarque, que c'eſt là où naiſſent l'Emeraude & l'Ecarboucle, & qu'il y a des montagnes d'or, deſquelles il eſt impoſſible aux hommes d'approcher, à cauſe des Griphons, des Dragons, & de quantité d'autres Monſtres qui les habitent..... *Ad Indiam pervenitur & ad Gangem fluvium, quem Phiſon Sacra Scriptura commemorat, qui circumit totam terram Evilath..... ubi naſcitur Carbunculus & Smaragdus..... montesque auri, quos adire, propter Gryphos & Dracones, & immenſorum corporum Monſtra, hominibus impoſſibile eſt.* *S. Hieronymus Ruſtico. Epiſtol. 13.*

Quand l'Ecriture nous a parlé du Gange ; (ſuppoſé que ce ſoit le même que le Phiſon) je crois qu'elle nous l'a depeint

tel qu'il étoit avant le Deluge; & immediatement aprés la creation du monde, le faisant sortir avec les trois autres de la même source; mais il y a bien de l'apparence, que les eaux qui couvrirent toute la terre, changerent absolument le cours & la disposition des rivieres; & qu'ainsi ce que nous appellons presentement Tygre, Gange & Euphrate, ne sont plus les anciens fleuves qui sortoient du Paradis terrestre; & qu'ils n'ont autre chose de commun avec eux que le nom.

Il me paroit donc, que nous pouvons, sans craindre de nous opposer à l'Ecriture, retrancher hardiment, de la description que S. Jerôme nous a fait du Gange, les Emeraudes, les Ecarboucles & les montagnes d'or; le païs que ce fleuve arrouse, étant seulement riche par la fertilité de son terroir, par ses soïes & par ses mousselines, qui y attirent les étrangers, & presque tout l'or des Indes venant d'Achim, qui est dans l'Ile de Sumatra, laquelle est éloignée du Gange, de plus de trois cens lieües.

On croit que cette ville d'Achim, étoit l'Ophir dont parle l'Ecriture, & où elle nous dit que Salomon envoyoit chercher de l'or, & cela n'est pas avancé sans quelque fondement; car la flotte de ce puissant Roy, fût construite à Asiongaber, qui
3. *Reg.* 9. étoit une ville de l'Idumée, située sur les bords de la Mer rouge, qui selon toutes

les

les apparences, n'étoit pas fort éloignée, de l'endroit où eſt à preſent Moca; & l'on ne voit pas, que ces vaiſſeaux ſortans de la Mer rouge, euſſent d'autre endroit à aller chercher une ſi grande quantité d'or, que l'Ile de Sumatra, qui en eſt cependant fort éloignée, & où ils ne pouvoient aller dans ce temps-là, qu'aprés bien de la peine, & bien du temps; car comme ils n'avoient point l'uſage de l'aiguille aimantée, ils n'oſoient pas prendre beaucoup le large, & étoient contraints d'aller preſque toûjours terre à terre. C'eſt peut-être à l'occaſion de ce long voyage, que l'Eccleſiaſtique dit, en parlant de Salomon, que ſa reputation s'étoit repandüe juſques dans les Iles les plus éloignées. *Ad inſulas longè divulgatum eſt nomen tuum.* *Eccles. c. 47. v. 17.*

Le celebre Mr. Huët parlant du Canal qui joignoit la Mediterranée à la Mer rouge, & par où les vaiſſeaux de Salomon & d'Hiram pouvoient revenir chargez en Judée ou en Phenicie, croit cependant, qu'Ophir étoit la côte Orientale d'Afrique appellée Zanguebar; mais il s'en faut-beaucoup que cette côte n'approche d'Achim pour l'abondance de l'or, d'ailleurs on auroit tort d'objecter qu'Achim étoit trop loin pour des gens qui n'étoient pas fort habiles dans la navigation, car ce ſçavant Prélat leur fait faire un voiage bien plus long & bien plus

dangereux, les faisant retourner d'Espagne dans la Mer rouge, & supposant qu'ils faisoient tout le tour de l'Afrique : il parle pour lors, de ceux qui revenoient de Tarse.

Pour ce qui est des bêtes sauvages, qui habitent les environs du Gange ; l'on n'y voit ordinairement, ny Dragons, ny Gryphons, mais les Crocodiles, les Rhinoceros, & les Tygres, y sont communs, & en assez grand nombre ; ces derniers entre autres y font un ravage étrange, on en a vû venir jusques dans les maisons emporter des enfans, & lorsque l'on s'éloigne un peu dans les bois, on court risque d'en être devoré. J'ai vû, étant à la chasse au bas de ce fleuve, des pas tout frais d'un de ces animaux, qui sans exaggerer, avoient plus de sept pouces de diametre.

Les Crocodiles y sont aussi en trés-grande quantité : ils se tiennent ordinairement dans l'eau, cherchans même les petits ruisseaux, qui donnent dans le Gange, parce qu'ils y trouvent plus abondamment de quoi se nourrir, que dans la grande eau, & lorsqu'ils vont à terre, ils s'éloignent rarement du rivage. J'ai entendu des choses étonnantes de la force prodigieuse de ces animaux, & des gens du païs m'ont assûré ; que plusieurs prenant des bœufs par le musle, lorsqu'ils alloient boire, les avoient entrainez, sans peine au fond de l'eau; aussi est-il trés-dangereux de s'y baigner.

Les Indiens ont une veneration toute par-

particuliere pour le Gange, qu'ils regardent même comme un Dieu, & à qui ils font tous les jours des sacrifices, mettant sur Ses bords, de petites lampes que le courant emporte ; ce qui fait le soir un trés-agreable effet.

Plusieurs de ceux qui habitent les terres qu'il arrouse, demandent, comme une faveur particuliere (lorsqu'ils se voient prêss de mourir) d'y aller expirer ; estimant heureux, ceux qui peuvent rendre les derniers soûpirs dans ses eaux ; & croiant que par là, toutes leur souilleures & tous leurs crimes sont effacez.

O faciles nimium qui tristia crimina cædis,
Flumineâ tolli posse putatis aquâ. *Ovid.*

Lors qu'un homme à demandé une fois à y étre conduit, il ne peut plus retracter sa parole ; on l'y porte donc, & on commence par lui mettre les pieds dedans, aprés quoi, on lui fait avaleur beaucoup d'eau, l'exhortant à la boire, avec devotion, & avec confiance ; & à la regarder comme un moien sûr, de laver son ame, & d'effacer tous ses pechez ; & enfin on l'y pousse insensiblement tout à fait ; quand même il voudroit retourner chez lui ; car on en a vû plusieurs, que l'on y a jettez de la sorte, à qui une indiscrete devotion, ou quelque mécontentement du côté de leur famille ; avoit fait demander à y venir ;

qui n'étoient point assez malades, pour penser si-tôt à mourir, & qui se repentoient fort de la faute qu'ils avoient faite; mais il n'étoit plus temps.

Ceux qui en sont trop éloignez, se contentent, lorsqu'ils peuvent avoir de son eau, d'en boire un peu avant que de mourir: & se croient également purgez de tous leurs crimes. Il vient souvent des gens de trés-loing, pour en emporter dans leurs païs, & en fournir leurs principales Pagodes, qui trés-rarement en sont depourvûes; & j'ai veu une fois passer par Pondichery (qui en est éloigné tout au moins de trois cens lieües) une petite Caravane de ces devots; ils avoient quantité de grands pots garnis de rotain, & remplis de l'eau du Gange. Ces pauvres malheureux les gardoient, avec un soin, & un respet extraordinaires, & il leur restoit encore bien du chemin à faire pour se rendre chez eux.

Je ne puis m'empêcher, de faire icy une petite reflexion, à l'occasion des tenebres dans lesquelles ces Idolatres se trouvent plongez; & de remarquer en passant, qu'il est bien fâcheux, que le mensonge, & la verité fassent, pour ainsi dire, la même impression, sur l'esprit, & sur le cœur des hõmmes, qui sont pour le moins aussi perseverans, & aussi exacts dans des grossieretez, & dans des fausseтez visibles; que les autres le sont dans une Reli-

Religion toute veritable, & toute pure; & qu'il eſt étonnant, que ce que l'on appelle la force de la verité n'agiſſe pas; qu'elle ne ſe faſſe pas ſentir à ces aveugles, & qu'elle ne leur ouvre pas les yeux ſur leurs erreurs. En verité nous avons bien beſoin, d'avoir recours pour cela, à la profondeur de jugemens de Dieu; & à cet abîme de prudence, que les yeux de la creature ne peuvent penetrer, & que la Divinité ſeule peut comprendre. Mais c'en eſt peut-être déja trop ſur cette matiere, ainſi je reviens au Gange.

Peut-être que le reſpect, que les Indiens ont pour ce fleuve, eſt chez eux un reſte de tradition, par laquelle leurs peres avoient appris, que le Gange étoit le même que le Phiſon dont parle l'Ecriture, & qu'elle dit qu'il ſortoit du Paradis terreſtre (ſuppoſé cependant, que cette tradition fut veritable, car pluſieurs perſonnes en doutent, & avec aſſez de fondement) & qu'enfin ils ont mêlé, ce qu'ils en avoient entendu des premiers hommes, avec les hiſtoires fabuleuſes de leurs Dieux.

Ils n'ont pas ſeulement de la veneration pour le Gange, qu'ils regardent cependant toûjours comme le plus ſaint, & qu'ils pretendent même être une Divinité; ils reverent en general tous les fleuves, & toutes les rivieres, & les devots d'entre eux, ont ſoin avant que de mettre les

pied dans leurs eaux, d'en prendre, & de s'en laver les mains, faisant en même temps, une petite priere aux Dieux.

Cette coûtume d'avoir du respet pour les rivieres, & de se laver les mains de leurs eaux avant que d'entrer dedans; est trés-ancienne; & Hesiode la recommande en ces termes. *Neque unquam perennium fluviorum limpidam aquam pedibus transito, priusquam oraveris aspiciens pulchra fluenta, manus lotus amœna aqua limpida.*

Hesiod. oper. & pier. l. 2.

Ce respect étoit fondé, sur ce que les anciens s'imaginoient, que chaque riviere, ou chaque fleuve, avoit une Divinité particuliere, qui lui étoit attachée, & qui presidoit à ses eaux.

ARTICLE. X.

De la Metempsicose.

LEs Indiens suivent la Metempsicose; & les hôpitaux qui sont à Surate, où l'on reçoit, où l'on nourrit, & où l'on medicamente toutes les bêtes malades, ou estropiées, en sont une preuve convaincante; mais je n'ai pû decouvrir sur quel pied cette doctrine a été établie chez eux, & je crois qu'il est trés-difficile de le faire; car l'on voit des gens de la même Religion, qui vont adorer leurs Dieux dans les mêmes temples, qui ont les mêmes cere-

ceremonies, & qui outre cela ſont de la même Caſte, penſer bien differemment ſur cet article.

Il y a, par exemple, de certains Brahmes, qui ne vivent que d'herbes, de lait, de beurre, & de fruits: certains mangent ſeulement des poules; quelques uns du cabrit; d'autres Caſtes mangent du cochon; mais generalement ils s'abſtiennent tous du bœuf & de la vache. J'ai déja parlé de la veneration qu'ils ont pour ces animaux.

Les Banianes, qui forment une Caſte particuliere de marchands, & dont je parlerai plus bas; ſont ceux de tous les Indiens, qui ſuivent le plus exactement la doctrine de la tranſmigration des ames, & qui pratiquent le plus religieuſement, juſqu'aux moindres choſes, auxquelles ce ſentiment engage ſes ſectateurs. Ils ne tuent aucune ſorte d'animal, & ne mangent rien de ce qui a eu vie; pluſieurs même d'entre-eux, pouſſent l'exactitude, & le ſcrupule, juſqu'à avoir des valets, qui avec un évantail excitent l'air pendant qu'ils mangent, afin d'éloigner d'eux tous les petits moucherons, qui dans ce païs-là ſont en fort grand nombre, de peur que quelqu'un ne ſe mêle avec leur manger, & qu'ainſi en l'avalant, ils ne lui faſſent perdre la vie.

Il me ſemble que l'on pourroit conclure de cette diverſité d'opinions touchant la tranſmigration des ames, que lors qu'elle fût propoſée aux Indiens, ils avoient déjà

un culte determiné, & une Religion fixe, independamment de cette doctrine : qu'ainſi elle n'y fut d'abord reçûë, que comme un ſentiment, qui ſelon leur idée, ne renfermant en ſoi rien de mauvais, pouvoit être embraſſé ſans conſequence, de châque particulier, ou en être rejetté, comme il le jugeroit à propos : que quelques peres de familles épouſerent cette nouvelle Philoſophie, & la ſuivirent dans toute ſa rigueur : que d'autres ne pouvant pas s'imaginer, que les ames des hommes paſſaſſent dans les corps de certains animaux, ne crurent pas s'en devoir priver ; & que châcun communiqua ſon opinion à ceux de ſa famille, qui la firent inſenſiblement paſſer chez leurs deſcendans, leſquels l'ont toûjours conſervée, & qui la regardent à preſent comme une regle, qu'ils ſont indiſpenſablement obligez de ſuivre, par la veneration, & le reſpet qu'ils ont pour toutes les coûtumes, qui leurs viennent de leurs predeceſſeurs.

Car ſi d'abord la Metempſicoſe avoit été établie chez les Indiens, comme un point de Religion ; l'on ne voiroit pas tant de partialité ſur ſon ſujet, les ſentimens ſeroient plus uniformes, où bien ceux qui ſe ſeroient écartez de l'opinion publique, & n'auroient pas voulu ſuivre cette doctrine dans toute ſa pureté, auroient fait ce que l'on appelle un ſchiſme, ils ſe ſeroient ſeparez des autres, & n'auroient pas eu

avec

avec eux, les mêmes Temples, les mêmes Prêtres, & les mêmes sacrifices.

L'on peut outre cela demander, si les Indiens ont reçû la doctrine de la transmigration des ames, ou de Pythagore, où de ses sectateurs? car ce Philosophe est communement regardé comme l'autheur de ce sentiment, ou du moins comme celui, qui l'a enseigné le premier.

Si l'on répond à cette question, conformement aux nouvelles découvertes, que l'on a faites de nos jours dans l'Empire de la Chine, on conviendra, que les Indiens ont connu la Metempsicose, tout au moins cinq cens ans avant ce Philosophe, qui ne fleurit (comme le marque Ciceron) que dans le temps, auquel les Romains lassez de la tyrannie de Tarquin le superbe, le chasserent de Rome, & s'érigerent en Republique. Car dés le tems de Salomon, un Philosophe Indien appellé Phoë, né dans l'Ile de Ceilon selon plusieurs, ou dans le continent prochain selon quelques autres; publia cette doctrine dans les Indes. *4. Tusculan. quæst. in brut.*

Pour donner plus de poids, & d'authorité à cette nouvelle Philosophie, & la faire recevoir avec plus de respect, il asseura qu'il l'avoit reçûe du Ciel: il se fit regarder comme un Prophete; & fut même jusqu'à dire, que sur la terre il n'y avoit rien d'égal à lui.

Il avoit deux doctrines, une interieure, & une exterieure. Son

Son interieure, qu'il ne communiquoit qu'à ſes plus chers diſciples, qu'à ceux, qu'il ſcavoit lui être entierement attachez; & de la fidelité deſquels il étoit ſeur; établiſſoit pour ainſi dire l'aneantiſſement de l'ame aprés la mort, diſant, qu'aprés être ſeparée du corps, elle ſe diſſipoit dans les airs & s'y reſolvoit dans une matiere etherée ce qui n'eſt preſque autre choſe, que l'atheiſme, tel que l'on pretend, que le ſuivent encore generalement tous les lettrez Chinois.

Son exterieure, qu'il enſeignoit vulgairement au peuple, conſiſtoit dans la tranſmigration des ames, qu'il diſoit avoir exprimenté lui même un nombre infini de fois, ayant vécu ſur la terre, ſoûs la figure d'un ſinge, d'un veau, d'un elephant, & ſoûs celle de pluſieurs autres animaux; & ce n'eſt que ſur ces differentes ſortes de bêtes, dans le corps deſquelles, il dit que ſon ame avoit paſſé, que ſont fondées preſque toutes les Religions des Indiens, qui avant ce tems-là, n'en avoient probablement point d'autre, que la connoiſſance de quelque Etre ſouverain, ou en general de quelque Divinité, à la quelle ils pouvoient faire des ſacrifices.

Je ne pretens cependant pas dire par là, que cette connoiſſance d'un Etre ſouverain, fut chez les Indiens, telle, qu'elle devoit être; c'eſt à dire, qu'ils ne reconnuſſent, que

que le veritable Dieu, que les ſacrifices qu'ils faiſoient, s'addreſſaſſent uniquement à lui, & que juſqu'à ce faux Prophete, ils conſerverent une Religion exempte de ſuperſtition, & d'Idolatrie; car ce ſeroit un étrange Paradoxe, d'avancer, que (pendant que toute la Paleſtine étoit dans l'erreur, & que Dieu fut obligé, pour ainſi dire, de ſeparer Abraham de tous les autres hommes pour en faire le chef d'un peuple, qui pût l'adorer, & le ſervir ſans ſuperſtition, & ſans partager ſes adorations, entre lui & de fauſſes Divinitez) la verité trouva un azile chez les Indiens; qu'elle y reſta toute entiere juſqu'à Salomon; & que pendant même que les Juifs tomboient continuellement dans l'Idolatrie; l'idée d'un ſeul Dieu s'y conſerva ſans mélange, & que le culte qui lui eſt dû, lui fut rendu dans toute ſa pureté.

Phoë propoſa donc ſa nouvelle doctrine aux Indiens, & n'eut pas beaucoup de peine à la leur faire recevoir, & à ajouter ſes reveries à ce qu'ils avoient crû juſqu'à lui, au ſujet de la Divinité & de l'ame; car la nouveauté a de grands charmes pour les hommes, mais plus particulierement pour la populace; ſur tout lorsque l'on lui propoſe d'augmenter, & de perfectionner ſa Religion.

Outre cela, la facilité, avec la quelle la doctrine de la tranſmigration des ames, trouvoit lieu dans les eſprits, venoit encore

core de l'Idée, que tout le monde avoit de l'ame ; ſçavoir qu'elle ne mouroit point avec le corps ; & qu'aprés en être ſeparée, elle alloit quelque part ; ce qui en differens temps, a produit des opinions bien differentes ; car certains s'imaginerent, que les ames des mechans, immediatement aprés la mort, deſcendoient dans un lieu de ſupplices, où elles étoient tourmentées à proportion de leurs crimes ; & ce ſentiment à été le plus generalement reçû de tous les Paiens : quelquesuns dirent donc, que les Dieux les faiſoient paſſer dans les corps des plus ſales, & des plus vils animaux ; & d'autres crurent, qu'elles erroient au tour du monde, & ne remontoient aux cieux, d'où elles avoient été tirées, qu'aprés avoir reſté pluſieurs ſiecles dans cette continuelle agitation. Ciceron ſelon toutes les apparences étoit de cette derniere opinion, comme l'on peut voir dans le ſommeil de Scipion, où il dit. *Qui &c. Deorum & hominum jura violarunt, corporibus élapſi, circa terram ipſam volutantur nec in hunc locum, niſi multis exagitati ſæculis revertuntur.*

Phoë Compoſa quarante volumes, qui reſterent dans les Indes, juſqu'à l'an ſoixante & cinq de JESUS-CHRIST ; que les diſciples de ce Philoſophe les porterent en Chine ſoûs le regne d'Hiaomim-Hoamti. les Chinois les traduiſirentauſſi-tôt en leur langue : ils juſtifierent le temps auquel les Sectateurs diſoient, qu'il avoit vécu, par

les

Harrewyn Fecit

les differentes circonſtances, qu'ils trouverent dans ſes ouvrages, & qui avoient quelque relation avec ce qu'ils connoiſſoient des Indiens; & à peine cette doctrine eût-elle parû chez eux, qu'elle y trouva un nombre infini de partiſans.

ARTICLE. XI.

De la maniere charitable dont les Indiens donnent à boire aux Paſſans.

JESUS-CHRIST nous voulant apprendre dans ſon Evangile, que tout ce que nous fairons pour lui aura ſa recompenſe; en promet une à ceux qui en ſon nom, & dans l'envie de lui plaire, ne donneront même qu'un verre d'eau.

Un verre d'eau, dira-t-on, eſt bien peu de choſe: cependant il y a beaucoup de merite à en donner, comme font pluſieurs Indiens, qui la vont quelque-fois chercher trés-loin, la font cuire, afin qu'elle ſoit moins malfaiſante à des gens qui marchent, & qui ſont échauffez; ſe tiennent depuis le matin juſqu'au ſoir ſur quelque grand chemin, où il n'y a ny puits, ny ruiſſeau; & offrent, en l'honneur de leurs Dieux, à boire à tous ceux qui paſſent.

C'eſt peut-être une œuvre de charite qui

qui se pratiquoit également, ou chez les Juifs, ou chez les peuples qui vivoient auprés d'eux, & dont ils connoissoient les usages; & à laquelle JESUS-CHRIST assûra qu'il y avoit une recompense attachée.

Il est trés-sûr, que, pour ce qui regarde les choses necessaires à la vie; les Orientaux ont beaucoup plus de charité qu'on n'en a en Europe. A moins que le Païs ne soit attaqué de la famine, ils ne sçavent gueres, ce que c'est que de refuser à manger à un homme qui passe; en quoi ils ont conservé la coûtume des premiers temps, où l'on ne laissoit passer aucun voyageur, sans lui offrir quelque chose, & le faire rafraîchir un moment; ainsi
Genes. c. 18. Abraham fit reposer, & donna à manger aux trois Anges, qui sous la figure de trois hommes, passoient par la vallée de Mambré, où il étoit alors pour aller tirer Lot de Sodome; & lorsqu'ils furent arrivez dans cette Ville, Lot ne voulut
Genes. c. 19. jamais permettre, qu'ils demeurassent dans la place; mais les amenâ chez lui, quoiqu'il ne les connut point. L'étranger qui demeuroit à Gabaa offrit également sa maison au Levité, qui étoit fort surpris, que personne ne l'eut voulu recevoir; car
Judic. c. 19. de ce temps là, on ne refusoit le couvert à qui que ce fût, & au contraire, on donnoit même avec plaisir à manger aux voyageurs, sans rien exiger d'eux.

A R-

ARTICLE XII.

De leur maniere de manger les sauterelles.

L'Evangile nous rapporte que saint Jean Baptiste vivoit de miel sauvage, & de sauterelles; & quelques Interpretes qui n'ont pû s'maginer que l'on mangea de ces sortes d'insectes, ont dit, que par *locusta* l'on devoit entendre l'extremité des branches des arbres, & ont pretendu, que c'étoit de cela que se nourrissoit ce saint Solitaire; mais ils ne connoissoient pas les coûtumes des Indiens, qui mangent pàrfaitement bien les sauterelles, aprés les avoir fait cuire : elles sont cependant faites comme celles que nous voions en Europe, & aucun de ceux qui en mangent, ne s'en trouve incommodé.

Ce n'étoit pas même une chose extraordinaire chez les Juifs, à qui Dieu avoit permis de manger de ces insectes, comme il leur est prescrit dans le Levitique par ces paroles *quidquid autem ambulat quidem super quatuor pedes, sed habet longiora retrò crura comedere debetis, ut est Bruchus in genere suo & Attacus, atque Ophiomachus, ac Locusta, singula juxtà genus suum:* mais pour tout ce qui marche sur quatre pieds & qui aiant les pieds de derriere plus longs, *Levit. c. 11. v. v. 21. 22.*

longs, saute sur la terre, vous en pouvez manger ; comme le Bruchus, selon son espece, l'Attacus, l'Ophiomacus, & la Sauterelle, chacun selon son espece.

ARTICLE. XIII.

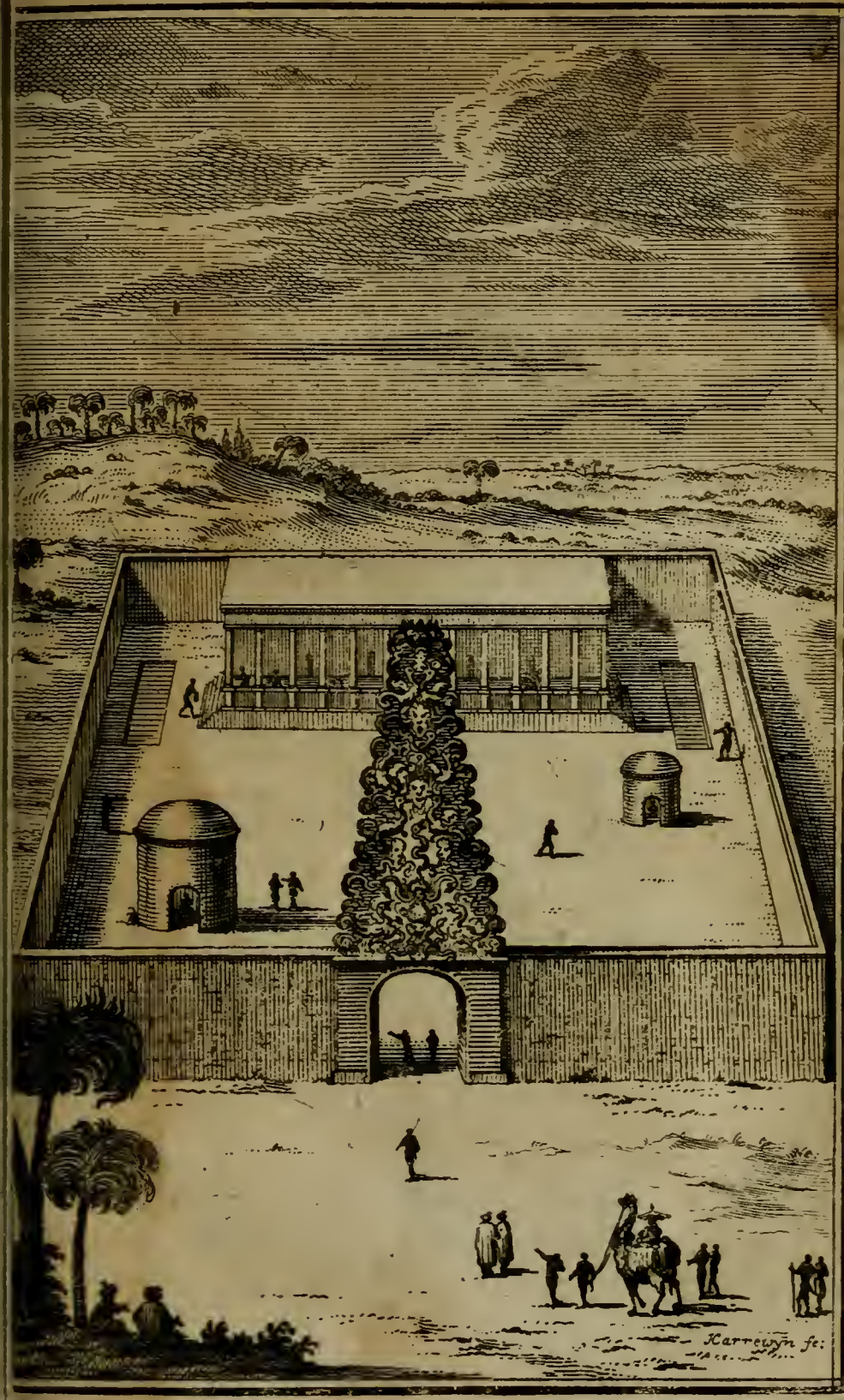
Des endroits fortifiez ou les pasteurs se retirent avec leurs troupeaux.

L'Ecriture nous apprend, qu'Ozias fit bâtir des tours dans la solitude, & y fit creuser des cîternes à cause de la quantité de troupeaux qu'il avoit. *Extruxit etiam turres in solitudine, & effodit cisternas plurimas, eò quòd haberet multa pecora.*

2. Paral. c. 26. v. 10.

L'on doit, je crois, entendre par ces tours, ce que les Indiens appellent Pagodes ; non pas celles qui servent de temples, mais certains autres grands bâtimens, qui sont dans les campagnes, & auxquels ils donnent le nom de Pagodes, ou parce qu'au dessus des portes ils élevent de hautes piramides remplies des figures de leurs Dieux, comme sont celles de Villenoure, & plusieurs autres ; ou parce que dans leur enclos, il y a toûjours quantité de petites especes de chapelles, dont chacune renferme une Idole.

Ces edifices sont ordinairement entourrez de bonnes murailles, & l'on y rassemble les troupeaux en cas d'alarme ; car quand le


Karrewyn fe:

le Prince n'auroit guerre avec perſonne ; les Peuples ont toûjours raiſon de ſe tenir ſur leurs gardes ; parce que dans ces païs-là, les ſoldats ſont trés-mal païez, & que les Commandans qui retiennent leur paye, leur permettent de prendre où ils peuvent ; ainſi ils tombent ſur les beſtiaux, lorſque l'on y penſe le moins. Ces Maraudeurs nous ont ſouvent fait prendre les armes à Pondichery ; & nous eumes même le malheur dans une de ces ſorties, de perdre un trés-brave Officier, d'en avoir un bleſſé, & quelques gens du Païs, qui étoient à nôtre ſolde eſtropiez : aprés cela vous avez beau demander juſtice aux commandans, & leur repreſenter, que, puiſque l'on eſt en païx avec le grand Mogol, ſes troupes ont tort de faire des courſes ſur vos terres ; ils vous promettent toûjours beaucoup ; mais ils n'ent font pas moins pour cela ; parce qu'il faut bien, ou qu'ils payent leurs ſoldats, ou qu'ils les laiſſent piller. Les voyageurs ſe retirent auſſi dans ces Pagodes ; comme ils ſont en Perſe dans les Caravan-Serails, & en Arabie dans les Caravan beïtes, qui veut dire maiſons des Caravanes.

Dans les endroits où l'on ne trouve point de ces ſortes de Pagodes, il y a communement d'autres petits batimens que l'on appelle Chaudries, & où les voyageurs peuvent également ſe mettre à couvert, mais non pas avec les mêmes commoditez.

Nous voions dans les Indes à peu prés la même choſe, que les citernes que ce Roy de Juda fit auſſi conſtruire dans la ſolitude ; les Gentils y regardent comme un œuvre de charité de faire creuſer ainſi des puits, & des étangs dans les lieux écartez, pour la commodité des voyageurs, & des troupeaux ; & c'eſt même ſouvent l'execution d'un vœu, qu'ils auront fait à leurs Dieux, dans l'eſperance d'en obtenir ou des enfans, ou un bon ſuccés dans une de leurs entrepriſes, ou en general quelque faveur.

ARTICLE. XIV.

De leurs Edifices publics.

LEs Pagodes, & les autres Edifices publics des Gentils ſont ordinairement bâtis de grandes pierres noires d'une longueur extraordinaire les colomnes, qui y ſont toûjours en grand nombre, ſont preſque toutes d'une ſeule piece, & ſoûtiennent des ſoliveaux de même matiere, leſquels forment le plancher : & ces ſoliveaux de pierre ont communement dix-ſept, à dix-huit pieds de long ſur trois & demy, ou quatre de large. Ils ſe joignent tous, & ils mettent un peu de chaux dans les jointures, pour empêcher l'eau d'y paſſer,

paſſer ; ainſi il n'entre pas dans ces grands bâtimens, une ſeule piece de bois.

La difficulté que l'on a, à trouver ces pierres, à les transporter, & à les mettre en place ; fait qu'elles ſont d'un grand prix : & c'étoit de ces mêmes maſſes precieuſes par leur longueur, & par leur groſſeur, qu'étoient conſtruits les murs de Jeruſalem. *Lapides pretioſi muri tui Jeruſalem.*

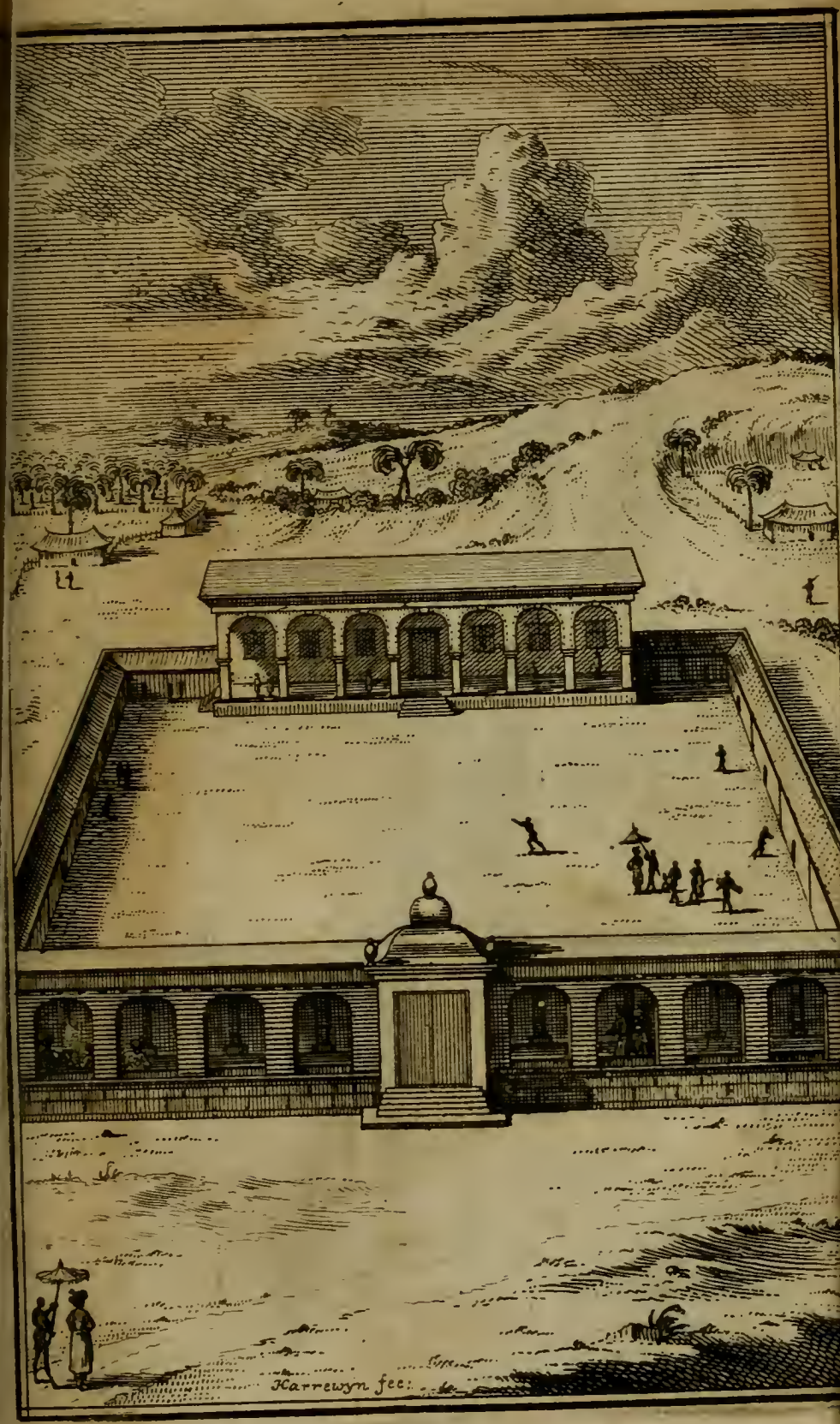
Salomon s'en ſervit auſſi pour faire les fondemens de ſa maiſon, & de celle qu'il fit bâtir pour la fille de Pharaon, conformement à ce paſſage. *Fundamenta autem de lapidibus pretioſis, lapidibus magnis decem ſive octo cubitorum* ; Les fondemens étoient auſſi de pierres parfaitement belles, & trés-grandes ; les unes aiant dix coudées, les autres huit, ce qui ne contribuoit pas peu à la durée de ces fameux édifices, contre leſquels l'injure des temps, & la revolution des ſiecles ne pouvoient rien. La mode à bien changé preſentement ; car ſans nous embaraſſer fort, ſi ce que nous faiſons ſera du goût de nos deſcendans, nous ne conſultons ordinairement que le nôtre, & nous nous contentons communement de travailler pour nous. 3. *R.* c. 7. v. 10.

Les Indiens qui ſont à leur aiſe conviennent encore aſſez avec les Juifs ſur la maniere de bâtir : premierement preſque tous leurs toits ſont en terraſſe comme ils l'étoient dans la Paleſtine, & comme ils

le ſont encore dans preſque tous les païs chauds ; & ils ont outre cela à l'entrée de la maiſon, ce que l'Ecriture appelle *atria* qui eſt une eſpece de galerie, qui en forme la façade ; c'eſt l'endroit où ils reçoivent leurs viſites, & où même ils font leurs feſtins dans la ſaiſon des pluies ; car dans les beaux jours, ils ont ſoin de dreſſer ordinairement dans leurs cours, des tentes, ou des berceaux de feuillages, à l'ombre deſquels ils ſe regalent.

Ils n'admettent jamais perſonne dans l'interieur de la maiſon, qui n'eſt deſtiné que pour eux, & pour leurs femmes ; & ils obſervent même fort ſoigneuſement qu'aucune fenêtre ne donne ſur la ruë, afin d'ôter, du moins de ce côte-là, toute occaſion de galanterie, car ils pouſſent la jaloûſie dans ce païs-là, juſqu'où elle peut aller. Non ſeulement on n'y va point rendre de viſite aux Dames, mais même on ne ſe hazarde pas à demander de leurs nouvelles, & le plus mauvais compliment, que l'on pût faire à un homme, ſeroit de lui demander comment ſe porte ſa femme, de ſorte qu'il faut vivre avec eux, & ne leur parler non plus de leur femme, que s'ils n'en avoient jamais eu : ils vous repondroient même fort bien, que c'eſt leur affaire ſi elles ſe portent bien, ou ſi elles ſont malades, parce que comme elles ne ſont faites que pour eux il n'y a qu'eux, qui aient droit de s'intereſſer à

leur


Harrewyn fec:

leur santé, & de prendre part à ce qui les regarde ; & outre cela, peut-être, qu'une pareille demande, quoique fort innocente, seroit funeste à la personne, de la santé de laquelle on s'informeroit. Aprés cela, l'on peut juger, combien seroient oisifs, dans ce pais-là quantité de gens, qui ne le sont pas en Europe ; il est vrai que la captivité dans laquelle les femmes sont retenues, fait qu'elles ne perdent gueres l'occasion lorsqu'elles la trouvent, & que les hommes n'ont qu'à s'y tenir sur la deffensive.

ARTICLE. XV.

Du noir dont se servent les femmes Indiennes pour relever la blancheur de leur teint ; & des miroirs qui sont en usage parmy elles

EZechiel depeignant l'Idolatrie de Jerusalem soûs la figure d'une femme debauchée, lui reproche, que lorsquelle attend ses amans, elle se frotte le tour des yeux de mine de plomb. *Et circumlinisti stibio oculos tuos.* Ce que nous voions dans les Roys, que Jezabel fit aussi dans le dessein de plaire à Jehu, & d'eviter par ce moien la mort, qu'elle sçavoit bien que tous ses crimes n'avoient que trop meritée : *porro Jezabel introitu ejus audito de-*

Ezechi. c. 23. v. 40.

4. Reg. c. 9. v. 30.

depinxit oculos ſuos ſtibio, & ornavit caput ſuum. Et Jezabel aiant appris ſon arrivée frotta ſes yeux de mine de plomb & mit ſes ornemens ſur ſa tête. Cette mine de plomb leur noirciſſoit donc les yeux, ce qui (à raiſonner ſelon nos maximes) ne paroit gueres propre, à rendre une femme plus dangereuſe: cependant cette coûtume eſt encore en uſage chez les Indiennes qui ſont blanches, leſquelles pour relever l'eclat de leur teint & rendre leurs yeux plus languiſſans, mettent un peu de noir tout au tour, & cela fait à peu-pres le même effet que les mouches dont ſe ſervent nos Dames d'Europe.

Par rapport à l'ornement des femmes, je dirai en paſſant, un mot de leurs miroirs, & de la maniere dont ils ſont faits. Ils ſont ordinairement trés-petits, & d'un airain fort poli, & ils répreſentent parfaitement bien au naturel. Pluſieurs peuples de l'Europe s'en ſervent preſentement, & les Juifs s'en ſervoient auſſi autre-fois; l'Ecriture nous marquant, que Bezeléel fit un grand vaſe d'airain avec ſa baſe, des miroirs des femmes, qui venoient veiller, & prier à la porte du Tabernacle, *fecit & labrum æneum cum baſi ſuâ, de ſpeculis mulierum, quæ excubabant in oſtio Tabernaculi.* L'on me permetra bien, de dire icy quelque choſe, ſur ces femmes, qui venoient veiller à la porte du Tabernacle, par rapport aux conſequences, que

Exod c. 38. *v.* 8.

quel-

quelques autheurs ont voulu tirer, du passage, que je viens de rapporter. Ils ont pretendu prouver par là, que sous la Loy écrite, il y avoit des Religieuses, c'est-à-dire, des Vierges consacrées à Dieu, & qui avoient leurs cellulles dans les dehors du Tabernacle; mais en verité, c'est pousser trop loing sa tendresse pour l'Etat Monastique, que de lui donner une origine si ancienne, & qu'il n'a jamais eu: contentons nous de dire, que cet Etat est bon, qu'il est saint, qu'il est approuvé par l'Eglise, sans lui aller chercher des titres d'ancienneté, plus de quinze cens ans avant JESUS-CHRIST. Outre cela, il auroit fallu, que ces Religieuses eussent été en fort grand nombre, que leurs miroirs eussent été trés-grands, ou qu'elles en eussent eu beaucoup de rechange; puisque de ces miroirs, on trouva le moien de faire un si grand vase d'airain; & il semble, que ces deux dernieres conditions ne conviennent gueres à des Religieuses, qui doivent oublier leur beauté quand elles en ont, & qui par consequent n'ont pas besoin d'une si grande quantité de miroirs. Mais s'il étoit vrai, qu'il y eut déjà un état Monastique du temps de Moyse, que deviendroient les pretentions des celebres Successeurs d'Elie, qui soûtiennent fortement, que c'est par eux qu'il à commencé?

Card. Bar.

Ces femmes qui venoient veiller à la porte du Tabernacle, n'étoient donc point des

Religieuſes, mais des femmes du monde, qui par devotion, alloient paſſer la nuit en priere, proche la maiſon du Seigneur. Cette devotion étoit encore en uſage du temps du grand Prêtre Heli, & un des crimes de ſes enfans, étoit de debaucher ces femmes. L'Ecriture ne ſe ſert point dans cet endroit du mot, *excubabant*, comme dans le paſſage de l'Exode, mais de celui
1. *Reg.* d'*obſervabant* qu'il paroît, que l'on doit
c. 2. v. 22. expliquer icy par celui de *mediter*, & non pas par, *garder*, ou *être en ſentinelle*, car les Levites étoient en aſſez grand nombre, pour faire bonne garde autour du Tabernacle, ſans ſe ſervir pour cela de femmes.

ARTICLE. XVI.

De leur Coûtume de laiſſer croître leurs Ongles.

CHez les Indiens, les hommes, & les femmes laiſſent croître leurs ongles d'une longueur extraordinaire, & tous les Gentils anciennement en uſoient ainſi; mais les Juifs, dans la crainte qu'il n'y reſta quelque choſe d'impur, & qui ſe pût mêler avec leur manger, ſe les coupoient fort ſoigneuſement, & les faiſoient couper à tous ceux qui vivoient avec eux; c'eſt pourquoi l'Ecriture leur permettant d'épou-

d'épouser une femme qu'ils auroient prise sur leurs ennemis, leur ordonne de lui faire avant razer la tête, & couper les ongles. *Quæ radet caſariem, & circumcidet ungues.* *Deuter. c. 21. v. 12*

ARTICLE. XVII.

De leurs Ceremonies Nuptiales.

SAint Matthieu nous rapporte une parabole, qu'il me semble que l'on pourroit expliquer par une ceremonie des Indiens. *c. 25.*

Cet Evangeliste parlant des cinq Vierges folles, qui ne songerent à chercher de l'huile, que lorsque l'Epoux fut prêt d'entrer; dit qu'à minuit, elles entendirent un bruit qui les eveilla, & les avertit de de son arrivée. *Mediâ autem nocte clamor factus est : ecce Sponsus venit, exite obviam ei.* *Math. c. 25. v. 6.*

Il ne paroit gueres conforme à nos coûtumes, qu'un homme sorte le soir de ses nôces, & ne revienne chez lui qu'à minuit; ainsi lon peut demander, s'il y avoit quelque regle qui l'obligea à en user de la sorte, veu qu'il arrivoit en ceremonie, y aiant des femmes prêtes avec des flambeaux pour aller au devant de lui, & un festin qui l'attendoit.

Il ne seroit pas difficile de repondre à cette

cette queſtion, ſi l'on le vouloit faire conformement aux maximes des Indiens; car le jour de leurs nôces, le mari, & la femme étant tous les deux dans un même Palki, ou Palanquin, qui eſt la voiture ordinaire du pais, & que quatre hommes portent ſur les épaules; ſortent ſur les ſept à huit heures du ſoir, accompagnez de tous leurs parens & amis: ils ont devant eux des trompettes, & des tambours; & ſont éclairez par quantité de Maſſals, qui ſont des eſpeces de flambeaux, dont je vais bien-tôt expliquer la conſtruction.

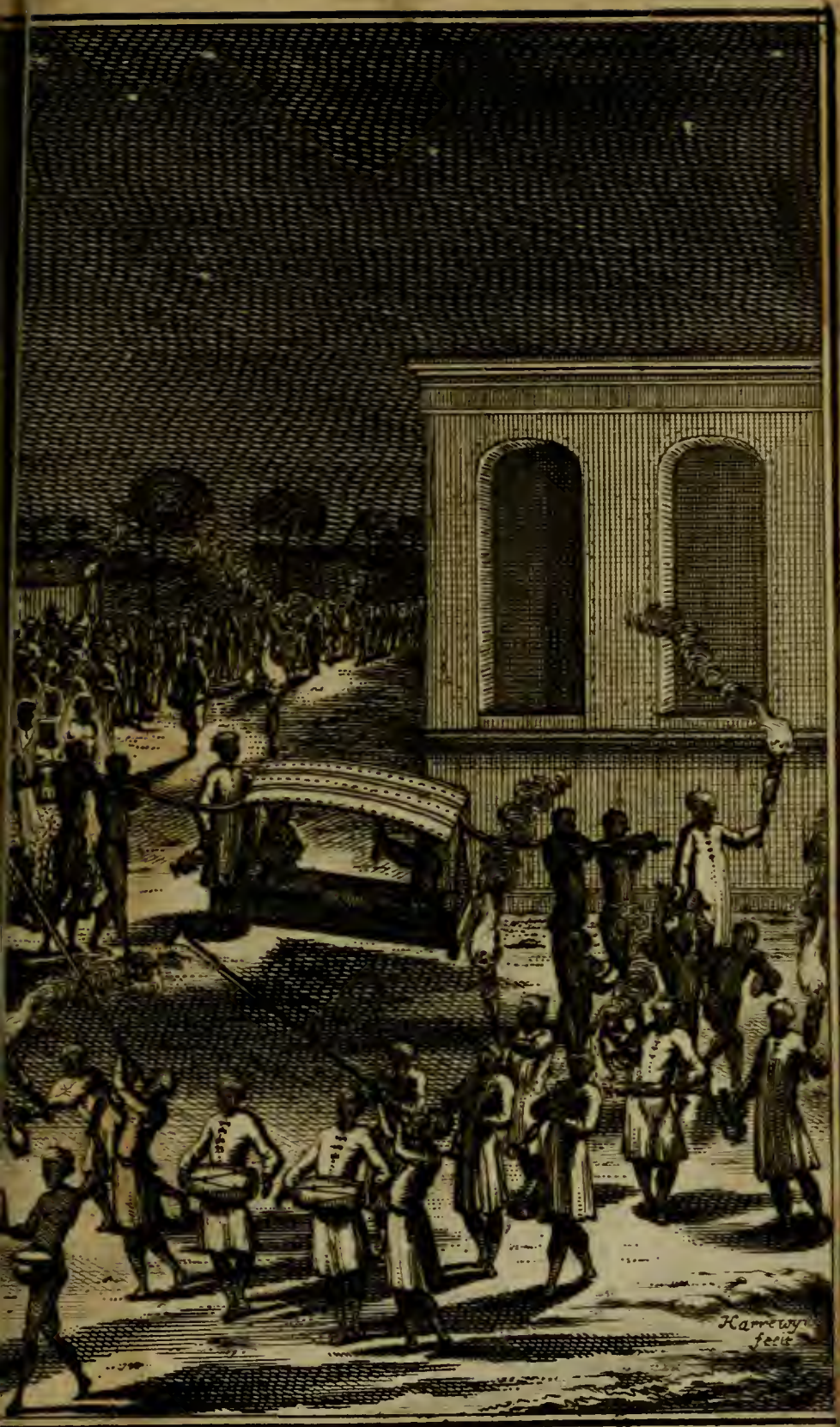
Immediatement derriere le Palanquin des nouveaux mariez, marchent pluſieurs femmes, dont le métier eſt de chanter des vers, dans leſquels elles leur ſouhaitoient toutes ſortes de proſperitez, comme les Grecs, & les Romains faiſoient autrefois dans leurs Epithalames.

Je crois que c'eſt de ces chanteuſes publiques dont parle l'Ecriture dans le dernier chapitre de l'Eccleſiaſte, lorſqu'elle dit: *obſurdeſcent filiæ carminis*, voulant donner par là une des marques de la deſolation publique. Le Prophete Roy parle encore de ces ſortes de femmes, & les appelle *Juvenculas tympaniſtrias*.

Eccl. 12. *v.* 4.

Pſ. 67. *v.* 26.

Les nouveaux mariez ſe promenent donc dans cet équipage pendant quelques heures, aprés quoi ils retournent chez eux, où les femmes & les domeſtiques les attendent: toute la maiſon eſt éclairée de petites lampes


Harrewyn
fecit

pes, & l'on tient prêts pour leur arrivée plusieurs de ces massals dont je viens de parler, outre ceux qui les accompagnent, & qui vont devant leur Palanquin.

Ces sortes de flambeaux ne sont autre chose, que plusieurs morceaux de vieux linge, trés-pressez en rond les uns contre les autres, & poussez de force dans un manche de cuivre. Ceux qui d'une main les tiennent, ont dans l'autre une bouteille du même metal que le manche de leur massal; elle est pleine d'huile, & ils ont soin d'en verser de temps en temps sur ce linge, qui ne donne de la lumiere, qu'autant qu'il en est arrosé.

Lorsque l'époux, & l'épouse sont entrez, la femme se retire avec les femmes, & le mari se couche avec ses amis sur des tapis, ou sur des nattes, où l'on leur sert à manger: la compagnie y est toûjours trés-nombreuse, & je doute que chez les Grecs, il y eut autant de Paranymphes, qu'il y en a chez les Indiens.

Il paroit assez de rapport entre cette coûtume, & la parabole de l'Evangile, & peut-être les Juifs, au moins du temps de JESUS CHRIST, avoient-ils quelque ceremonie approchante, sans quoi je ne vois pas que l'on puisse donner un sens fort clair à ce retour de l'époux à minuit, & à ce festin qui suit immediatement son arrivée; cependant ceux qui ont écrit sur les traditions Juives, n'en ont rien dit.

Il se peut fort bien faire aussi, que JESUS-CHRIST tira cet exemple des autres nations qui étoient proche la Judée; & dont les Juifs pouvoient connoître les maximes, & les ceremonies.

Il seroit inutile d'alleguer, que ce n'étoit qu'une parabole; car toutes celles dont le Seigneur s'est servi, étoient fondées, ou sur les coûtumes des Juifs, ou sur celles des autres peuples voisins de la Palestine.

ARTICLE. XVIII.

De leur differentes Tribus, ou Castes.

LEs gentils Indiens sont divisez en Tribus, comme l'étoient autrefois les Juifs: mais je n'ay jamais pû découvrir au juste combien ils en avoient; car outre la division generale, chaque Tribu est encore divisée en une infinité d'autres, qui toutes different entr'elles, ou dans leur nourriture, ou dans quelque autre chose.

Ce que les Juifs appelloient Tribus, les Indiens l'appellent Castes: mais il y a beaucoup plus de disproportion entre ces Castes, qu'il n'y en avoit entre les Tribus d'Israël, lesquelles n'étoient cependant pas égales; car sans parler de la préeminence, que le Sacerdoce donnoit à celle de Levi, il y avoit encore un rang entre

les

les autres : celle de Benjamin étoit, par exemple, la derniere, comme Saül le marqua à Samuel, lorsque ce Prophete lui dit, au sujet des anesses qu'il cherchoit, que tout ce qu'il y avoit de meilleur en Israël, étoit à lui. *Numquid non filius Jemini ego sum, de minimâ Tribu Israël?* Ne-suis je pas des enfans de Jemini, & de la plus petite Tribu d'Israël ? 1. R. c. 9. 21.

Cette superiorité n'empéchoit pas cependant les gens de differente Tribu, de se visiter les uns les autres, & de manger ensemble : il étoit même permis de prendre une femme dans une autre Tribu que la sienne, pourvû que ce ne fût pas une heritiere ; parce qu'il étoit deffendu de faire passer le bien d'une Tribu dans une autre. *Ne commisceatur possessio filiorum Israël de Tribu in Tribum, omnes enim viri ducent uxores de Tribu & cognatione suâ.* Ainsi David, quoique de la Tribu de Juda, épousa Michol, qui étoit de celle de Benjamin ; parce qu'elle n'étoit point une heritiere. Num. c. 36. v. 7.

Les Indiens n'ont pas cette permission, & ils ont entr'eux des Castes si ravalées, telle qu'est celle des Parias ; qu'une maison seroit pour ainsi dire polluée, si quelqu'un d'eux avoit osé y entrer. Ils sont destinez aux ouvrages les plus vils, & n'osent même toucher les autres, qui seroient entierement bannis de leur Caste, & regardez comme infames, s'ils avoient la moindre familiarité avec eux.

C'eſt l'horreur que les Gentils ont pour cette malheureuſe Caſte, qui fait le plus de peine aux Miſſionnaires, & qui eſt le plus grand obſtacle à la converſion de ces infidelles, leſquels ne peuvent ſe reſoudre à ſe ſoûmettre à une loy, par laquelle ils ſe voient comme obligez de communier de la même main, qui adminiſtre ce Sacrement aux Parias, & qui les met par conſequent dans le danger de toucher de leurs levres, les mêmes doigts, qu'un Paria aura pû également toucher des femmes: ainſi l'on eſt forcé, de prendre là-deſſus des precautions extraordinaires.

Ils refuſent encore de ſe trouver dans la même Egliſe avec ces Parias; & c'eſt pour s'accommoder à cette foibleſſe, que les Reverends Peres Jeſuites ont fait bâtir à Pondichery une petite Chapelle proche de leur Egliſe, pour retirer ces pauvres malheureux, qui avant, étoient obligez de ſe tenir dehors, & d'aſſiſter au ſervice divin, la pluie ſur le corps, ou brûlez par les ardeurs du ſoleil.

Certaines gens condamneroient peut-être cette maxime, & diroient que le premier effet du Chriſtianiſme, étant la charité; l'on ne devroit point ſouffrir dans les Indiens cette averſion, & cet horreur, qu'ils ont pour les Parias, que le batême a rendu leurs freres en JESUS-CHRIST; & qu'il faudroit s'attacher à vaincre l'antipathie naturelle, que tou-

tes

tes les autres Castes ont pour celle-là.

C'est aussi, ce que font avec un zele veritablement apostolique, les RR. PP. Jesuites, & les RR. PP. Capucins, qui sont à Pondichery, ou ils ont la direction des ames, & ce que Messieurs des Missions étrangeres font avec une pareille application; mais ces sortes de foiblesses ne se vainquent pas tout d'un coup; l'on doit avoir dans une Eglise naissante, & avec des hommes, qui, pour ainsi dire, flotent entre le Christianisme, & l'Idolatrie, & ont encore les mains toutes fumantes de l'encens, qu'ils ont offerts aux faux Dieux, bien des égards, que l'on n'auroit pas dans un endroit, où la Religion Chrétienne fleuriroit, & seroit établie depuis long-temps.

Nous voions, par exemple, dans les actes des Apôtres, que quoique ces premiers Predicateurs de l'Evangile, étant assemblez à Jerusalem, eussent juge à propos, de ne plus assujettir à la Circoncision les Gentils qui passeroient au Christianisme. *Visum est Spiritui Sancto, & nobis nihil ultrà imponere vobis oneris, quam hæc necessaria, &c.* Il a semblé bon au Saint Esprit & à nous, de ne vous point imposer d'autre charge, que ces choses, qui sont necessaires, &c. Saint Paul circoncît cependant Timothée, à cause de l'horreur, que les Juifs auxquels il alloit annoncer le Royaume de Dieu, avoient pour

Act. Apost. c. 15. v. 28.

pour tout ce qui n'étoit pas circoncis. *Et assumens circumcidit eum propter Judæos, qui erant in illis locis; sciebant enim omnes, quod pater ejus erat Gentilis* : & il le circoncit à cause des Juifs qui étoient dans ces lieux-là; car tous sçavoient, que son Pere étoit Gentil.

Act. Apost. c. 16. v. 3.

Nous avons encore dans l'ancien Testament un exemple d'une tolerance beaucoup plus forte que celle-là, mais dont aussi, je suis trés-persuadé, que l'on ne voudroit pas se servir dans le Christianisme. Ce fut lorsque Naaman General des armées du Roy de Syrie fut gueri de la lepre par Elizée: il promit à ce Prophete, de ne plus adorer dorénavant aucune Idole, & de ne reconnoître uniquement que le veritable Dieu, auquel il étoit redevable de sa gueriſon. Cependant comme sa charge l'engageoit à accompagner son Prince dans le Temple de Remmon, & à lui servir d'Ecuier; dans cette occasion il pria Elizée, de supplier le Seigneur, qu'il voulut bien lui pardonner, si lorsque le Roy étant appuyé sur lui, adoreroit l'Idole; il l'adoroit aussi; c'est-à-dire s'il s'inclinoit devant elle. *Hoc autem solum est, de quo depreceris Dominum pro servo tuo, quando ingredietur Dominus meus Templum Remmon, ut adoret, & illo innitente super manum meam, si adoravero in Templo Remmon, ut ignoscat mihi Dominus servo tuo pro hâc*

4. Reg. c. 5. v. 18.

hâc re. Et le Prophete Elizée lui répondit d'une maniere, qui nous doit faire croire, qu'il y consentit; lui aiant dit seulement aprés cette demande, *vade in pace.* Au moins, ne peut on pas dire qu'il le condamna.

Au reste, je n'ay rapporté seulement ces exemples, que pour montrer, que l'on peut quelquefois accorder de certaines choses, à la dureté du cœur des hommes; particulierement, lorsqu'elles ne sont pas directement oppoſées, aux points fondamentaux de la Religion, & que l'on voit, qu'il y auroit un danger notable à les leur refuſer; ſans que cependant ils en puiſſent tirer des conſequences dans la ſuite, & regarder ſur le pied d'une permiſſion formelle, & d'un conſentement poſitif, ce qui n'étoit qu'une pure tolerance; ſur tout lorſque l'on a eu ſoin de les en avertir auparavant.

Ces matieres ſont à la verité trés-delicates, & demandent une grande prudence, & un profond diſcernement: qui ſont peut-être les deux choſes, les plus neceſſaires dans les Miſſions, & que je ſuis perſuadé que ces ſaints ouvriers de la vigne du Seigneur, poſſedent parfaitement; car il y a tout lieu de croire, que le Ciel n'aura pas refuſé à ceux, à qui il a inſpiré un auſſi glorieux deſſein, que celui de la converſion des Gentils; toutes les vertus dont ils ont beſoin, pour s'en acquiter

quiter dignement : au moins la charité nous engage-t'elle, à le penſer de même.

Nous devons donc eſperer, que dans la ſuite l'on pourra trouver quelque moien, de detruire peu à peu cette forte antipathie, que tous les Gentils Indiens ont pour les Parias ; le temps ſeul remedie même ſouvent à bien des choſes, que l'on tenteroit envain dans les commencemens, & qu'il ſeroit quelquefois dangereux de vouloir entreprendre d'abord : & outre cela nous ne devons point douter que, lorſque ces ſages Economes des ames trouveront le moindre jour, à établir la charité chrétienne dans toute ſa pureté dans le cœur des Indiens, ils ne s'y emploient de toutes leur forces.

Cette diſtinction de Tribus, & de familles, & le ſoin que l'on avoit, de ne point faire d'alliance ailleurs, autant que faire ſe pouvoit, authoriſoit autrefois entre les plus proches parens, ces mariages, qui preſentement nous feroient peur : Jacob par exemple, plûtôt que de prendre pour femme une Cananéene ; épouſa ſes deux couſines germaines Lia, & Rachel, qui outre cela étoient ſœurs ; & avant la Loy écrite, ces ſortes de mariages étoient aſſez frequens. L'on pouſſa dans la ſuite, les choſes plus loin ; Solon permit aux Atheniens le mariage entre freres & ſœurs, pourvû que ce ne fut que d'un même pere, & non pas d'une même mere :

Genes. c. 29.

Licurge

Licurge au contraire, le permit entre freres & ſœurs de la même mere, & non pas du même pere; & les Egiptiens le permettoient indiffement entre les uns & les autres. L'on vît encore chez les Perſes, des mariages beaucoup plus monſtreux; le fils par exemple, pouvoit y épouſer ſa mere : toutes les perſonnes de diſtinction en uſoient ainſi chez eux, comme le rapporté Philon, & ceux qui naiſſoient de ces mariages, étoient les plus reſpectez, & dignes même, à ce qu'ils diſoient du Thrône, pretendant, qu'un homme devoit être d'autant plus parfait, que ſon ſang étoit moins mélangé. *Philo de ſpeci. legi.*

ARTICLE. XIX.

Du Chef de chaque Tribu, ou Caſte.

CHaque Caſte à ſon Chef, qui eſt établi pour en maintenir les privileges, pour donner la main à l'obſervation des loix, & en general, pour avoir ſoin, que tout ce qui s'y paſſe, ſoit dans l'ordre : & lorſqu'il s'agit de quelque article, qui regarde la Nation entiere, ſur tout lorſque c'eſt par rapport aux coûtumes, aux droits, à la Juſtice, ou generalement à toutes les affaires de Police, ces Chefs s'aſſemblent pour l'examiner, & decider de ce qu'il eſt à propos de faire.

C'eſt

C'eſt ce que les Juifs appelloient Princes des Tribus, deſquels il eſt dit, qu'ils étoient aſſis ſur douze Thrones, jugeant les douze Tribus d'Iſraël, & deſquels il eſt parlé dans le Deuteronome. Il ne ſe faiſoit rien de conſiderable ſans leur conſentement; & comme chacun dans ſa Tribu, avoit droit d'obliger le peuple, à ſuivre les regles, que le Seigneur leur avoit preſcrites, & de remedier aux abus qui ſe commettoient contre; Dieu commençoit toûjours par les punir des maux, auxquels ils ne s'étoient point oppoſez; comme on peut voir dans les Nombres, où, lorſque les Iſraëlites attirez par les filles Moabites, eurent adoré leur Dieu Beelphegor, il ordonna à Moïſe, de faire premierement pendre tous les Princes d'Iſraël; c'eſt-à-dire les Chefs des Tribus. *Tolle cunctos Principes populi, & ſuſpende eos contrà ſolem in patibulis; ut avertatur furor meus ab Iſraël.*

Deut. c. 5. v. 23. c. 29. v. 10.

Num. c. 25. v. 4.

Les Grecs avoient auſſi des hommes qui preſidoient à chacune des dix parties qui compoſoient la Ville d'Athene, leſquelles les Atheniens appelloient *Phule*, & qui étoient la même choſe que les Tribus chez les Juifs; donnant à ceux qui en étoient les Chefs, le nom d'Archiphulos, de Phularcos, d'Arcos, ou d'Archegos.

Cette ſeparation des familles principales, qui compoſoient les Tribus étoit également en uſage chez les Iſmaëlites; ils

ils en avoient douze, & châcune avoit auſſi ſon Chef, ou ſon Prince, comme le témoigne l'Ecriture. *Iſti ſunt filii Iſmaelis: & hæc nomina per caſtella, & oppida eorum, duodecim Principes Tribuum ſuarum.* *Genes. c. 25. v. 16.*

Ceux qui les premiers formerent autrefois ces Monarchies, qui dans la ſuite des temps devinrent ſi fameuſes, n'étoient également, que des Chefs de Tribus, & ne prenoient d'autre tître que celui de premier entre leurs égaux, mais peu à peu, abuſant de la deference que les peuples avoient pour eux, ils renoncerent enfin à la qualité de Pere, pour prendre celle d'Empereur, & de Roy, & changerent même ſouvent celle de Protecteur, en celle de Tyran.

ARTICLE. XX.

De leurs excommuniez.

LEs Indiens ont des excommuniez comme en avoient autrefois les Juifs. Ils appellent cela, perdre ſa Caſte; c'eſt-à-dire, n'être plus compté pour un des membres de ſa Tribu. Ceux qui ſe trouvent en pareil cas, ſont regardez comme infames; tout le monde les fuit: il ſuffit même de les frequenter, pour participer à leur infamie, & pour perdre également

ſa Caſte, & les autres ont tant d'horreur pour eux, qu'ils mettent en pieces, tous les vaſes fragiles, dont ils ſe ſont ſervis; ce quils font également, lorſqu'un étranger, ou un Paria, touchent même les pots qui ſont deſtinez à leur uſage, regardant comme profané, tout ce qui à paſſé par leurs mains.

Les ſujets les plus ordinaires d'excommunication, ſont, par exemple; de boire du vin, de manger de la vache; de manger avec les étrangers, & avec les Parias, ou même de ce qu'ils auroient apprêté.

Quand un homme a été une fois declaré dechû de ſa Caſte; il lui coûte beaucoup d'argent pour ſe rehabiliter, outre quantité d'ablutions, dont il eſt obligé de ſe ſervir; pour effacer la ſoüillure, qu'ils pretendent, qu'il a contracté.

Tous les Païens de l'antiquité, avoient également des excommuniez, à qui il étoit deffendu d'approcher des Temples, ou des bois ſacrez dans leſquels on offroit des Sacrifices, & où on faiſoit des prieres aux Dieux: avant que d'en commencer les ceremonies, le Prêtre avoit ſoin d'avertir ceux, qui par quelque mauvaiſe action s'étoient rendus indignes d'y participer; de ſe retirer, & de ne point ſoüiller par leur preſence, des endroits ſaints, & conſacrez à la Divinité; comme le rapporte Virgile dans le ſixiême livre de ſon Æneide.

Procul ô! procul eſte profani,

Con-

Conclamat vates totoque absistite luco.

Le mot d'excommunié signifie chez nous, éloigné de la communion, comme celui de *profanus* signifioit chez les anciens, un homme éloigné des Temples, & des Sacrifices, car *profanus*, est comme qui diroit, *procul à fano.*

ARTICLE. XXI.

De leur maniere de construire les jardins, & de les arrouser.

SAlomon rapportant dans l'Ecclesiaste, tout ce qu'il avoit fait pour sa satisfaction propre, pour couler ses jours d'une maniere plus agreable, & plus douce, & pour se rendre en apparence heureux; dit qu'il avoit construit des citernes, afin d'arrouser une forêt de jeunes arbres: & *extruxi mihi piscinas, ut irrigarem sylvam lignorum germinantium.* *Eccleſiaſt. c. 2. v. 6.*

Il semble, que la maniere la plus naturelle, d'expliquer ce passage, conformement à nos manieres, seroit de dire, que l'Ecriture entend par cette forêt de jeunes arbres, une pepiniere, ou le jeune plant est ordinairement aussi pressé que dans une forêt; cependant il me paroît, que par là, l'on doit entendre, en general, les jardins que Salomon avoit plan-

tez, depuis qu'il étoit sur le throne; car chez les Juifs, les jardins n'étoient que de veritables forêts d'arbres fruitiers; c'est pourquoi ils sont appellez le plus souvent dans l'Ecriture, *Pomaria.*

Les jardins des Indiens, sont à-peu-prés construits de même, & ne sont ordinairement, qu'un amas confus de toutes sortes d'arbres, plantez la plûpart du temps sans ordre, & sans cimetrie; ce qui ne laisse pas d'avoir son aggreement, & ce que je prefererois même dans les païs chauds, à de grandes allées découvertes, accompagnées de beaux parterres, qui peuvent à la verité faire plaisir à la vûë; mais qui ne sont d'aucun secours, contre les rayons d'un soleil brûlant, auxquels il est trés-facheux d'être exposé.

Ces piscines dont Salomon parle, & qu'il dit qu'il avoit fait faire, pour arrouser cette forêt de jeunes arbres, sont aussi en usage dans les Indes & l'on ne sera, peut-être, pas fâché d'apprendre la maniere, dont on s'y en sert.

Il y a ordinairement dans ces jardins un grand puits, ou une espece de piscine, qui se remplit de l'eau des pluies; & immediatement auprés, est un bassin de briques, élevé de terre, d'environ deux pieds: lorsque lon veut arrouser, on le remplit de l'eau de la piscine, ou du puits, laquelle par un trou qui est dans son fond, tombe dans un canal, qui se divisant en plusieurs branches,

Harrewijn fecit

ches, à meſure qu'il s'éloigne du baſſin, va porter de l'eau au pied de châque arbre, ou dans châque compartiment de legumes; & lorſque les jardiniers jugent qu'ils en ont aſſez; ils bouchent, ou detournent ces canaux, avec des mottes de terre,

Les Romains arrouſoient ainſi leurs jardins, & même leurs prairies; & c'eſt de ces ruiſſeaux, ou de ces canaux dont parle Virgile, lorſqu'il dit;

Claudite jam rivos pueri, ſat prata biberunt.

Les Italiens ont conſervé la même coûtume, que ſuivent même encore preſque tous les peuples du Levant, & qui eſt bien plus commode, que la maniere dont nous nous ſervons, car par le moien de ces canaux, l'on à plûtôt arrouſé un grand jardin, que l'on n'auroit fait un ſimple carreau, avec nos arrouſoirs.

ARTICLE. XXII.

De l'horreur qu'ils ont pour tout ce qui eſt contraire à l'honnêteté.

THeophraſte nous marque dans ſes Caracteres, qu'à Athenes (qui de ſon temps étoit le ſiege de la politeſſe) il y avoit des hommes aſſez ſcrupuleux, pour ne pas paſſer dans un endroit, où ils auroient vû quelque oiſeau de mauvais augure,

gure, ſans jetter avant dans leur chemin, trois petites pierres, ou cracher dans leur ſein; comme pour éloigner les ſuites de ce mauvais preſage.

Il s'en trouve quantité chez les Indiens, qui ont cette maxime; & un jour que j'étois à Balaſſor, un Gentil Indien s'arrêta court & chercha trois pierres, qu'il jetta dans un lieu par lequel il devoit paſſer, & où il avoit vû un matelot françois dans une poſture, qui quoique neceſſaire, n'étoit par fort decente; ce qu'ils abhorrent ſur tout, & lorſque la nature exige d'eux quelque choſe, ils prennent toutes les precautions imaginables pour ſe cacher.

A l'occaſion de l'horreur que les Indiens ont pour tout ce qui touche le moins du monde la bienſeance; je rapporterai une de leurs coûtumes, dont un ancien Autheur Grec parle dans ſes ouvrages, & qu'il recommande aux hommes de ſon temps: mais comme la pureté de langue françoiſe ne ſouffre pas bien des termes, qui ſans bleſſer l'honnêteté ſe peuvent emploier dans d'autres; je me ſuis ſervi de la latine ſeulement pour quinze ou ſeize lignes.

Inter prudentes, tùm Religionis, tùm urbanitatis regulas, quas temporis ſui homines docêre conabatur Heſiodus, hæc invenitur. Neque in viâ, neque extrà viam progrediendo meias, neque denudatus.... ſedens verò divinus vir & prudens mingit, aut

Heſiodus. oper. & dier. l. 2.

aut idem accedens ad parietem bene ſepti atrii. *Hanc ultimam conſuetudinem ſcrupuloſè tenebant Judæi, ut vidêre eſt in Scripturâ ſacrâ; ubi, cum Deus alicui familiæ deſtructionem minatur, ſemper ferè dicit.* Delebo de familiâ ejus omnem mingentem ad parietem: *his verbis indicans mares, quibus ſublatis, & familia tollitur. Primam verò non minùs exactè tenent Gentiles Indi; quippe ſemper ad terram uſque inclinati & quodammodo ſedentes mingunt, ſtantemque, vel ad ſolem converſum, veſicam exonerare, apud ipſos bominabile eſt.*

ARTICLE. XXIII.

Des mauvais preſages qu'ils tirent de la ſituation, ou du croaſſement des corneilles.

QUoique les corneilles ſoient trés-communes dans les Indes, les Gentils ne laiſſent pas de les regarder, comme des oiſeaux de mauvais augure; & entre autres les Baniancs, leſquels compoſent une Caſte particuliere, qui s'applique uniquement au negoce. Ils n'entreprendroient pas pour toute choſe au monde, quelque affaire qu'elle fut, ſi ſortant le matin de chez eux, ils trouvoient une corneille ſur le pas de leur porte.

Les Anciens regardoient également comme un lieu malheureux, l'endroit où la corneille avoit croaſſé le matin ; & Heſiode deffend de laiſſer une maiſon imparfaite, de peur que la corneille ne vienne s'aſſeoir, & croaſſer deſſus. *Neque domum faciens, imperfectam relinquito, ne forte inſidens crocitet ſtridula cornix.*

Heſiod. oper. & dier. l. 2.

Nôtre Europe même n'eſt pas entierement exempte de cette ſuperſtition, & je me ſouviens d'avoir entendu dire en France a bien de bonnes gens, que lorſque la corneille, où la chouette ſe faiſoient entendre avant le jour au deſſus d'une maiſon, c'étoit un ſigne infaillible, qu'il y mouroit quelqu'un : & je crois que l'inclination naturelle, que le peuple remarque qu'ont ces oiſeaux, pour les corps morts, & en general, pour toute ſorte de corruption, eſt l'unique cauſe de l'idée lugubre, qu'il ſe forme de leur chant, & de tout ce qui a quelque rapport a eux. Certains pretendent cependant, qu'en effet, ces animaux ſentent les corps qui commencent à ſe déranger, & que comme ils aiment la corruption, ils s'en approchent toûjours le plus qu'ils peuvent.

ARTICLE. XXIV.

De l'averſion qu'ils ont pour le rat, que mangent cependant certains d'entre eux.

SI les Indiens s'abſtiennent de manger certains animaux, en vûë du reſpect & de la veneration, qu'ils ont pour eux; il en eſt auſſi d'autres, dont ils s'abſtiennent purement par horreur, qu'ils regardent comme immondes, & deſquels ils n'oſeroient manger, ſoûs peine d'être chaſſez de leur Caſte, & d'être reputez pour infames.

Le rat eſt, par exemple, un de ceux, pour leſquels ils ont le plus d'averſion; cependant il s'en trouve pluſieurs chez eux, qui en mangent publiquement, parce qu'ils ne courent aucun riſque du côté de leur Caſte, & qu'ils ne ſçauroient deſcendre plus bas: ce ſont les porteurs de Palanquins, qui ordinairement ſont appellez Boés.

Quoique cet animal fût également en horreur chez les Juifs, & que dans l'onziême chapitre du Levitique, il leur eût été deffendu d'en manger; il ne laiſſoit pas cependant de s'y en trouver pluſieurs, qui paſſoient par deſſus cette deffence, comme l'on peut voir dans le dernier cha- *v.* 9.

pitre d'Isaïe, ou ce Prophete les menace de la colere de Dieu. *Qui comedebant carnem suillam, & abominationem, & murem simul consumentur, dicit Dominus.* Ceux qui mangeoient de la chair de pourceau, des souris, & autres semblables abominations, periront tous ensemble dit le Seigneur.

Isai. c. 66. v. 17.

ARTICLE. XXV.

De leurs funerailles.

LEs Indiens n'ont point de regle generale pour les funerailles; quélques uns jettent leurs morts dans le Gange; plusieurs les enterrent: & d'autres les brûlent.

Ceux qui les enterrent, ont soin de porter pendant un certain nombre de jours, du ris, des fruits, & de fleurs sur leurs tombeaux; & tous les Paiens de l'antiquité en usoient ainsi; de sorte que cette coûtume qui s'étoit glissée dans l'Eglise pendant les premiers siecles, étoit un reste de Gentilisme, que Saint Augustin reprit dans les Chrétiens de son temps.

Soit qu'ils enterrent les corps, ou qu'ils les brûlent, ils ne manquent jamais de les bien laver auparavant, & ensuite de les frotter d'huile. Toute l'antiquité a observé religieusément cette coûtume de laver

les

les corps avant que de les enfermer dans les tombeaux, disant que c'étoit le veritable moien de connoître s'ils étoient morts, ou seulement en lethargie, parce que pour le peu qu'ils fussent capables de sentiment, cette eau devoit les faire sortir de leur assoupissement, d'autant plus que plusieurs les lavoient avec de l'eau toute boüillante. L'on conserve encore en Europe la coûtume de laver les corps, avant que de les ensevelir, mais l'on ne se sert pour cela que d'eau tiede, d'autant que l'on ne les lave, que pour les rendre plus nets, & que l'on n'a aucunement envie de connoître par là, s'ils sont veritablement morts.

Les Juifs lavoient ordinairement leurs morts, & nous voions qu'ils en userent ainsi à l'égard de Tabita. *Factum est autem in diebus illis ut infirmata moreretur. Quam cum laviſſent, posuerunt eam in cœnaculo.* On retint donc encore cette maniere dans le Christianisme, & Saint Gregoire de Tours parlant de Sainte Pelagie, dit qu'on la lava selon la coûtume, qu'on la mit ensuite dans le cercueil, & que l'on la porta à l'Eglise. *Ablutâ juxtà morem collocatur in feretro, atque in Ecclesiam deportatur.* *Act. c. 9.* *Greg. Tur de glo. Conf. c. 104.*

Les Juifs non contens de laver les corps, les embaumoient encore, & les frottoient d'aromates pour les preserver autant qu'ils pouvoient de la corruption, particulierement ceux des Princes. Ainsi Joseph fit em-

embaumer ſon pere Jacob, & dans la ſuite on en uſa de même avec les Rois d'Iraël, & de Juda: il y en a cependant eu quelquesuns, qui à cauſe de leur mechanceté, ont été privez de cet honneur, comme, par exemple, Joram Roy de Juda, qui fût à la verité placé dans le tombeau de ces Ancêtres, mais ſans être embaumé, & ſans toutes les autres ceremonies que l'on avoit coûtume d'obſerver dans de pareilles occaſions; du moins il me ſemble que c'eſt le ſeul ſens que l'on puiſſe donner à cet endroit des Paralipomenes. 2. *Paral.* c. 21. v. 19. *Mortuuſque eſt in infirmitate peſſimâ, & non fecit ei Populus ſecundum morem combuſtionis, exequias, ſicut fecerat Majoribus ejus.* Parce que veritablement il falloit les faire paſſer par le feu, pour les embaumer, & qu'il étoit neceſſaire que les aromates dont on ſe ſervoit pour cela, comme la mirrhe, l'encens, la gomme arabique, l'eau de cedre, & toutes les autres choſes que l'on emploioit à cet uſage, fuſſent bouillantes pour mieux penetrer les chairs, de ſorte que c'étoit, bien les brûler que de les en frotter, & de leur en mettre même dans le corps, comme c'étoit la coûtume.

Ils avoient appris des Egiptiens, cette maniere d'embaumer les corps, & c'eſt ces mêmes corps embaumez que l'on appelle Momies: j'en ai vû entre autres, une à Leyde, qui eſt parfaitement belle: elle

elle à encore toutes ſes dents; la peau en eſt noire & aſſez ridée, le corps eſt tout entourré de bandes gommées, & les bras ne paroiſſent point, étant diſpoſez comme ceux d'un enfant en maillot, c'eſt une choſe admirable, de voir que les aromates aient pû conſerver ces corps dans leur entier depuis peut-être prés de trois milles ans.

On à quelquefois emploié le miel pour garder les corps, & pour les empêcher de ſe çorrompre, & Nicephore nous apprend, que ceux qui accompagnoient S. Epiphane, ſe ſervirent de ce moien pour le porter juſque dans l'Ile de Chypre. *Epiphanium verò in navi mortuum eſſe intellexi, quem comites ejus melle oblitum, ne quid fortè ingratum corpori accideret, in Cyprum detulerunt.* *Niceph. hiſt. l. 12. c. 46.*

Pour revenir aux Indiens, l'on voit encore à leurs enterremens, ce qué l'on appelle dans l'Ecriture, *tibicines mortuorum*; qui ſont des hommes, qui precedent le corps du deffunt, de quelques pas, & qui joüent d'une longue trompette, dont le ſon lugubre convient parfaitement bien à cette triſte ceremonie.

Avant que le Mogol ſe fût rendu Maître des Indes, & lorſque les Gentils avoient leurs Princes particuliers; la femme de celui qui étoit mort, & que l'on devoit brûler, étoit obligée de ſe mettre ſur le bucher, tenant le corps de ſon mari ſur ſes

ſes genoux ; & le feu les conſommoit ainſi tous deux enſemble.

Je dis qu'elle y étoit obligée ; car quoique l'on ne l'y contraignit pas abſolument, & que les Parens du mort n'euſſent pas droit de l'y forcer, elle y étoit aſſez contrainte, par la maniere dont il lui falloit paſſer le reſte de ſes jours, ſi elle refuſoit de ſuivre ſon mari, des Parens duquel elle devenoit pour ainſi dire l'eſclave ; & dont elle étoit traitée avec une ignominie, & une dureté cent fois plus rude que la mort.

Il lui reſtoit cependant encore un moien d'eviter la mort, & en même temps les mauvais traitemens de ceux de ſa famille ; qui étoit de ſe rendre une femme publique, car pour lors les Parens de ſon mari n'avoient plus de droit ſur elle ; les Loix deffendant expreſſement, de maltraiter ces ſortes de femmes.

Ce ſont ordinairement elles qui vont en trouppe chanter, & danſer aux mariages, aux rejoüiſſances publiques, & en general où l'on les veut appeller. Pendant que leurs beaux jours durent, elles ſont trés-bien reçûes par tout ou elles vont, quoique l'on les connoiſſe publiquement pour ce qu'elles ſont ; mais elles ſont malheureuſes, quand elles ſe trouvent ſur le retour ; & c'eſt un bonheur pour elles, ſi dans cet état, les plus jeunes veulent bien s'en ſervir comme de ſervantes, & leur donner leur nourriture.

Harrewyn fecit

Mais pour revenir à mon ſujet, comme c'étoit un deshonneur, pour la famille de celui, dont la femme ne ſe brûloit pas; ils faiſoient tous leurs efforts pour l'y faire reſoudre; & pour cela ils la prennoient dans le plus fort de ſa douleur, & dans le temps où elle paroiſſoit le plus touchée de la mort de ſon Epoux; lui remettant devant les yeux, toutes ſes bonnes qualitez, exaggerant l'amour qu'il avoit pour elle; enfin ſe ſervant de tout ce qui pouvoit l'attendrir, pour lui faire dire, qu'elle ne lui vouloit pas ſurvivre; car lorſqu'elle avoit une fois prononcé devant trois ou quatre perſonnes ce fatal oüi; c'étoit comme l'enterrement du Gange, il n'y avoit plus moien de s'en dedire; outre qu'ils la combloient de loüanges, qu'ils l'accompagnoient avec des tambours, & des trompettes, qu'ils l'entouroient de guirlandes de fleurs, & que les Brahmes lui promettoient une felicité éternelle, lorſqu'elle en avoit pris la reſolution; de ſorte, que peu de femmes en échapoient.

On la conduiſoit donc en ceremonie ſur le bucher, & dans le temps que l'on y mettoit le feu, les tambours, & les trompettes, faiſoient un bruit épouvantable, de peur que l'on n'entendit ſes cris.

C'eſt ainſi qu'en uſoient autrefois les Ammonites, autour de l'Idole de Moloc, lors qu'aprés l'avoir renduë toute brûlante, ils mettoient un enfant entre ſes bras, ou

ils

ils le laiſſoient conſommer; & le bruit que les tambours faiſoient également dans cette occaſion, fut cauſe que l'on donna, à la vallée, dans laquelle ſe faiſoient ces abominables ſacrifices, le nom de; *Thophet.* qui en hebreu ſignifie tambour.

Depuis que les Maures ſont maîtres du païs, ils s'oppoſent autant qu'ils peuvent à cette deteſtable coûtume, & ils ont même mis un gros tribut ſur les parens de ceux, dont on expoſeroit la femme ſur le bucher; ainſi, il ne s'en brûle plus tant.

J'ai tâché de découvrir la ſource de cette cruelle maxime, mais je n'ai pû rien tirer de fort certain là-deſſus; ils diſent ſeulement qu'autrefois les femmes empoiſonnoient leurs maris pour le moindre ſujet de mécontentement, & que pour les engager, non ſeulement à ne pas avancer le terme de leurs jours, mais encore à chercher tous les moiens de le prolonger; on avoit attaché une ſi grande ignominie à l'état d'une femme qui oſoit ſurvivre à ſon mari; que ſe voiant obligées par leur honneur, à mourir avec eux, ou contraintes par la coûtume, à paſſer le reſte de leurs jours dans un état miſerable, quelque parti qu'elles vouluſſent prendre; il étoit de leur interêt de les conſerver; ainſi telle paroiſſoit prendre un grand ſoin de ſon mari, qui n'avoit ſoin que d'elle même; & telle ſembloit verſer un torrent de larmes à cauſe de la mort de ſon époux, qui dans le fond ne pleuroit que la ſienne.

Ils ont à peu prés la même maxime en Guinée, où lorsqu'un grand Seigneur est mort, non seulement, on fait mourir toutes les femmes, qu'il à le plus aimé, mais encore les serviteurs qui lui ont été les plus chers, afin, disent-ils, de lui aller tenir compagnie, & de l'aller servir en l'autre monde. Sur ce pied là, il n'y à pas de plaisir à être la maîtresse d'un Negre de qualité, & je suis persuadé, que si par malheur pour nous, nous avions une aussi vilaine coûtume que celle-là en Europe, les grands Seigneurs trouveroient plus de cruelles qu'ils n'en trouvent; & même que le celibat y seroit plus en vogue.

ARTICLE. XXVI.

De leurs Religieux apellez Fakirs.

L'On à dit de tout temps, que le Demon avoit ses martirs: mais s'il y a quelque endroit dans l'Univers, où il en ait; c'est assûrement dans les Indes, où l'on voit des Fakirs, qui proprement sont les Religieux du païs, pratiquer des choses, qui passent cent fois, ce que nous lisons de la vie mortifiée, & penitente des Peres du desert.

Plusieurs font vœu, de rester toute la vie dans une même posture, & y restent en effet; comme de ne se jamais coucher, &

& de demeurer appuyé par deſſoûs les aixelles, ſur une corde, ou ſur un bâton; de tenir toûjours les bras élevez vers le ciel, & pluſieurs autres mortifications, dont la moindre eſt, de ſe mettre tous les jours le corps en pieces, à coups de foüet, ou de couteau. Ils ſe regardent comme n'étant plus de ce monde, & comme ils s'imaginent être au deſſus de toutes les paſſions, & dans un état d'innocence, pluſieurs d'entr'eux, ſe promenent ou ſe font voir publiquement tout nuds, & negligent de cacher, ce que la bienſeance ne peut ſouffrir decouvert.

Ce ne ſont pas les ſeuls, qui aient pretendu être à l'abri des paſſions, & de tous les mouvemens que pouvoit inſpirer la nudité, & les Adamites les ont imité en cela. Ces heretiques, qui étoient ſortis de la ſecte des Carpocratiens & des Gnoſtiques, s'aſſembloient tout nuds, au rapport de ſaint Auguſtin, & dans cet état, ils écoutoient les lectures qu'on leur faiſoit, ils prioient, & même celebroient leurs Sacremens. *Nudi itaque mares fœminæque conveniunt, nudi lectiones audiunt, nudi orant, nudi celebrant Sacramenta.* On a fait parler Saint Epiphane un peu trop fortement, au ſujet de ces heretiques, & on s'eſt ſervi de ſon authorité pour prouver qu'ils commettoient dans leurs aſſemblées toutes ſortes d'infamies, & qu'ls rejettoient entierement la priere; cependant, comme nous venons de

S. Augus. de Hæres. c. 31.

Diction. Cri. de B.

de voir, Saint Auguſtin dit poſitivement qu'ils prioient, & Saint Epiphane même dit dans un endroit, qu'ils ſuivoient les regles des Moines, c'eſt-à-dire la continence, & qu'ils condamnoient même le mariage. *Monachorum ac continentium inſtituta ſectantur, nuptiaſque condemnant.* *S. Epiph. T. 1. l. 2.* Ainſi il n'y a pas d'apparence qu'ils vouluſſent dabord commetre publiquement tous les crimes que l'on leur impute; mais quelques-uns pretendent que dans la ſuite ils ſe relacherent, & que cette nudité qu'ils regarderent dans le commencement comme un moien ſûr de rentrer dans l'état d'innocence, & de ſe conformer à Adam avant ſa chûte, les fit tomber quelque temps aprés dans les derniers deſordres, ce qui paroît aſſez probable.

Le commun du peuple eſt entierement perſuadé de la vertu & de l'innocence des Fakirs, mais il faut qu'ils paroiſſent être entierement detachés de tout ce qui eſt capable de flatter les ſens, & ne plus prendre part aux choſes de ce monde. La plûpart ſoûtiennent aſſez bien ce perſonnage, & joüent paſſablement leur rôle dans le public, mais dans le particulier on les accuſe de commettre entr'eux des crimes énormes. Peut-être auſſi en dit-on trop.

Nous voions dans les Roys, la maniere étrange, dont ſe ſervoient les Prêtres de Baal, pour honorer leur Dieu, pour l'invoquer, & pour obtenir quelque grace

de lui, & l'Ecriture nous marque, que pour faire descendre le feu du Ciel sur leur Sacrifice ; ils se mirent le corps tout en sang à coups de coûteaux, & de lancettes *Clamabant ergò voce magnâ, & incidebant se juxtà ritum suum cultris, & lanceolis : donec perfunderentur sanguine.* Ce que font encore aujourd'huy les Fakirs, comme nous l'avons déjà remarqué. Il y en a même qui font vœu de parcourir un certain nombre de lieuës en se roulant indifferemment sur tout ce qui se presente en leur chemin, soit pierres, soit épines ; de sorte qu'ils se dechirent entierement le corps, & cette espece de mortification est même assez ordinaire chez eux.

3. *Reg.* c. 18. v. 28.

Les Indiens ont une autre espece de Fakirs, qui moins austeres, ou pour mieux dire moins fous, s'assemblent en trouppe, & vont de village en village predire l'abondance, ou menacer de la sterilité, selon que l'on les y reçoit bien ou mal ; dire la bonne avanture, & promettre des enfans à ceux qui n'en ont point, & des maris, à celles qui se lassent de l'état de fille ; mais ce sont de grands fripons, & il est dangereux de les trouver à l'écart, à moins que l'on ne soit en état de se defendre : ils sont cependant en veneration chez les Gentils, aussi bien que chez les Maures, qui ont les leurs en particulier ; & ce seroit un crime capital d'en batre quelqu'un.

Ces

Ces assemblées de Fakirs (leur religion, & leur mauvaise conduite à part) sont chez les Indiens, ce qu'étoient autrefois chez les Juifs, ces troupes de Prophetes, que l'on appelloit *Filii Prophetarum, grex, vel chorus Prophetarum.* Tels étoient ceux que Saul trouva, & au milieu desquels il prophetisa; l'Ecriture dit, qu'ils avoient des tambours, & des trompettes, & que c'étoit au son de ces instrumens, qu'ils rendoient leurs Propheties. *Et ante eos psalterium & tympanum, & tibiam, & citharam.* 1. *Reg.* c. 10. v. 5.

La même Ecriture nous rapporte, que, lorsque Josaphat, Joram, & le Roy d'Edom, furent assemblez contre Mesa Roy de Moab; le manque d'eau aiant reduit leur armée à la derniere extremité; Josaphat fit venir Elisée pour obtenir par ses prieres le secours du ciel; & que ce Prophete, avant que de consulter Dieu, demanda un Chantre. *Nunc autem adducite mihi Psaltem cumque caneret Psaltes, facta est super eum manus Domini, & dixit.* 4 *Reg.* c. 3. v. 15.

Pour justifier cette maniere extraordinaire, de consulter Dieu, & pour lui donner une explication naturelle, l'on pourroit, ce me semble, dire, que nôtre esprit étant d'autant plus propre à recevoir les ordres du Ciel, & d'autant plus attentif à sa voix, qu'il a moins de correspondance avec le corps; ou que ce corps est moins en état de lui representer des choses capa-

bles de le distraire, tout ce qui pouvoit mettre les sens dans une certaine inaction generale, qui les empechoit d'être touchez des objets qui les environnoient; rendoit les Prophetes, plus cabables, d'être remplis de l'esprit de Dieu; mais rien n'étoit plus propre à produire cet effet, que les voix, les instrumens, & en general toute sorte de musique, qui par un son languissant assoupissoit en quelque maniere tous les sens; ou qui par un bruit confus & precipité, les attaquant tous ensemble, les tenoit tous en suspens, & n'en fixoit aucun: car quoi que la musique n'agisse immediatement que sur l'oüie; cela n'empêche pas cependant qu'elle n'ait de la relation avec les autres sens, par celle même que les sens ont entr'eux; & l'experience nous montre tous les jours, que lorsqu'un sens est fortement touché, les autres semblent ne plus faire leurs fonctions; ainsi, quand nous ressentons quelque vive douleur, aucun objet n'agit distinctement sur nos yeux, nos oreilles ne reçoivent que des sons confus, & ainsi des autres sens.

Ces Fakirs Indiens, dont je viens de parler, ont également des tambours & des trompettes, dont ils se servent pour debiter leurs pretenduës Propheties: & dans leurs troupes, il y en a toûjours quelques-uns, qui s'excitent à entrer en fureur, repondant par des mouvemens violens de tout

leur

Harrewyn fecit

leur corps, à la cadence precipitée, & comme furieuse de ces instrumens, & lorsqu'ils se sont mis hors d'haleine, ils prononcent certaines sentences, que les Gentils prennent donc pour des oracles, & pour des predictions.

On étoit si accoûtumé, chez les Juifs, à voir la plus part des Prophetes devenir furieux & sortir hors d'eux mêmes, lorsqu'ils vouloient rendre leurs Propheties, que l'on donnoit ordinairement aux furieux, le nom de Prophetes, & que lorsqu'ils entroient en fureur; l'on disoit d'eux, qu'ils prophetisoient, c'est l'expression dont se sert l'Ecriture à l'egard de Saül, & pour marquer qu'il devenoit furieux, & qu'il tourmentoit son corps, par des postures violentes; elle dit qu'il prophetisoit. *Post diem autem alteram, invasit spiritus Dei malus Saül, & prophetabat in medio domus suæ.* 1. *Reg.* c. 18. v. 10.

Soit, que ce que nous lisons dans quelques Poëtes, mais plus particulierement dans Lactance Firmien à l'occasion des Sibilles; soit veritable, ou une histoire supposée, comme de trés-habiles gens le pretendent; il est toûjours trés-sûr, que les anciens s'imaginoient, que pour être rempli de l'esprit d'un Dieu, il faloit devenir furieux, avoir les cheveux heriſſez, tous les membres tremblans, & mal articuler ses paroles; au moins le peuple le croioit-il de même; ce qui ne doit pas

paroître fort ſurprenant ; car des gens qui vivent ſans principes, & ſans le ſecours d'aucune lumiere, que celle, que leur peuvent fournir, un eſprit, & une imagination que rien ne regle ; cherchent toûjours ce qui leur paroît le plus extraordinaire ; & ſe forment une haute idée, de tout ce qu'ils ne comprennent pas ; il ſemble même, qu'il y ait pour eux une eſpece de plaiſir attaché à ce qui les fait fremir, ſemblables en cela aux enfans, qui aiment à entendre conter des hiſtoires Lugubres, où parler d'eſprits, & de ſorciers, quoique cela leur faſſe peur.

Mais ſi le commun du peuple donnoit avidemment dans ces ſortes de contes, & faiſoit grand cas des predictions de ces devins ; ce qu'il y avoit de gens un peu ſpirituels, n'y donnoit gueres, & même ne ſe faiſoit pas une affaire de s'en moquer publiquement ; le Poëte Ennius, par exemple, parlant de ces devins, & de ces donneurs de predictions ; les traite fort cavalierement, il les appelle ſuperſtitieux, impudens, foux, & gueux ; il dit qu'ils ne ſçavent pas prendre le chemin qui leur faut, & qu'ils veulent ſe mêler de le montrer aux autres ; & que lorſqu'ils vous promettent de grandes richeſſes ; ils vous demandent en aumône un denier.

Superſtitioſi vates, impudenteſque Harioli,

Aut

Aut inertes, aut insani, quibus egestas imperat,
Qui sibi semitam non sapiunt, aliis monstrant viam,
Quibus divitias pollicentur, ab his drachmas ipsi petunt.

ARTICLE. XXVII.

De leurs Enchantemens.

NOus voions dans l'Exode, que Pharaon avoit des Enchanteurs, qui sçûrent par leur art, contrefaire plusieurs miracles, que Moïse fit à la vûe de ce Prince : le tems de ces grands prodiges est passé, ainsi l'on ne doit plus s'attendre à en trouver de semblables; mais quand bien même on en trouveroit quelques-uns, je crois que le meilleur parti seroit de les taire ; car ces sortes d'histoires sont furieusement suspectes, sur tout lorsqu'elles viennent de loin. Cependant comme j'ai resolu de marquer jusqu'aux moindres choses, en quoi je pourrois m'aperçevoir, que les Indiens convenoient avec les anciens ; je crois que l'on me pardonnera bien, si je parle un moment de leurs enchanteurs.

Leurs enchantemens ; au moins ceux qui sont venus à ma connoissance, ne s'étendent par fort loin, & ne consistent,

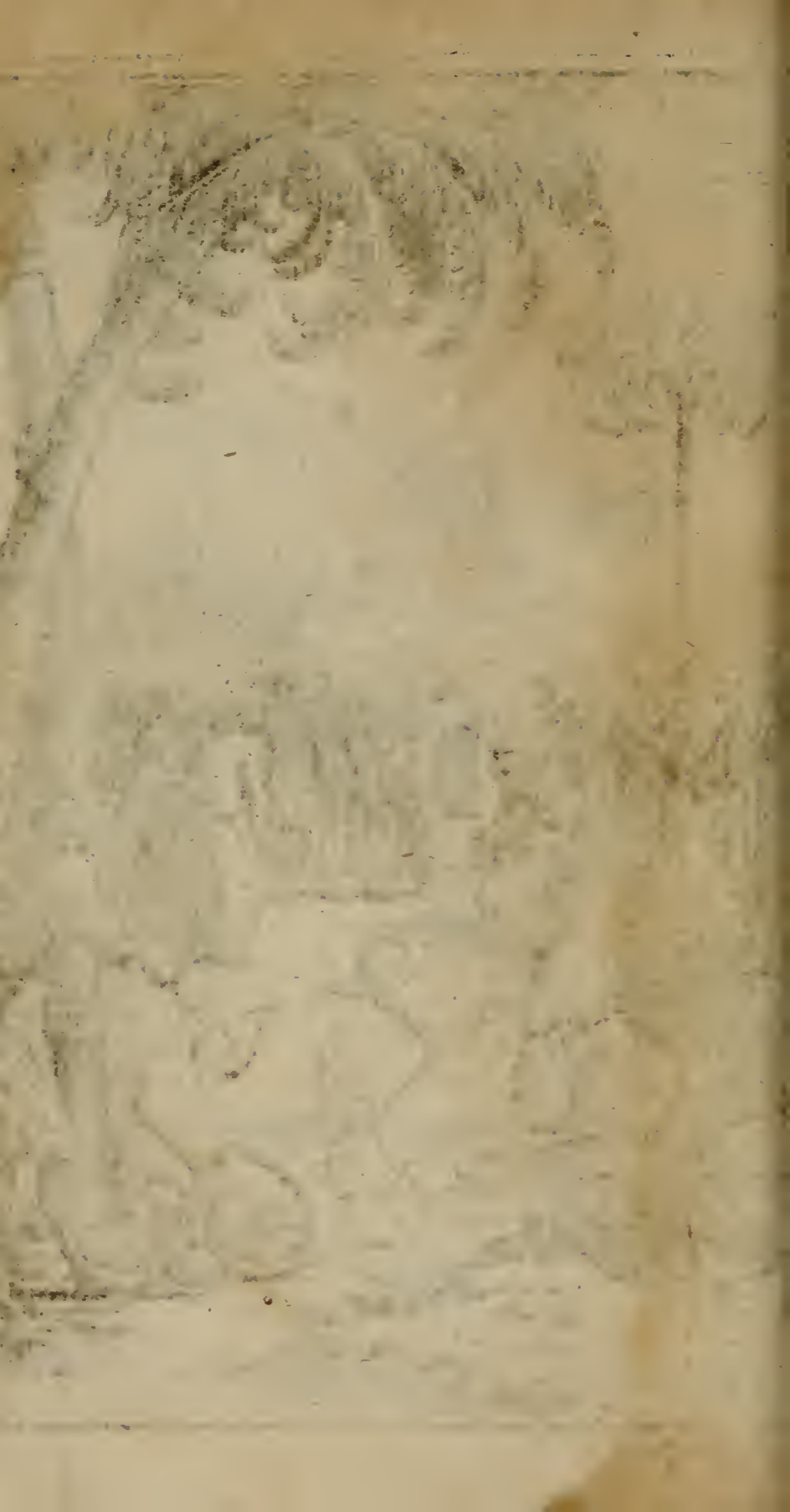
qu'à prendre des couleuvres, & qu'à les faire danſer au ſon d'une flûte : ils en ont ordinairement de pluſieurs ſortes, qu'ils gardent dans des paniers ; ils les portent de maiſon en maiſon, & les font danſer, lorſque l'on leur donne quelque choſe.

Quand on a quelques-uns de ces animaux, dans les jardins, ou dans les maiſons, on s'adreſſe à eux pour les en faire ſortir ; ils trouvent le moien de les faire venir à leurs piés, en jouant de la flûte, & en chantant quelques chanſons ; & ils les prennent à pleines mains ſans en recevoir aucun mal ; mais ils ſe donnent bien de garde de les tuer, & lors qu'ils les ont tiré de l'endroit, où elles étoient ; ils les conduiſent à la campagne, ou les gardent avec eux, pour les faire danſer dans l'occaſion.

Il arriva une fois ou j'étois, qu'aprés qu'un d'eux en eut fait paroître une, qui étoit cachée dans un corps de Garde ; un ſoldat la tua ; ce qui jetta le pretendu enchanteur, dans une étrange conſternation ; il la prit, la fut enterrer avec bien de la veneration, & de la ceremonie, & mit dans le trou où il l'enterra, un peu de ris & de lait ; comme pour expier l'injure qui avoit été faite à la race des couleuvres.

Les Egiptiens, les Pheniciens, les Grecs, & les Romains, ont autrefois adoré le ſerpent. La figure de cet animal étoit dans les monnoyes, & dans les peintures, le hie-

Karrewyn fecit



hieroglyphe de la santé, & de la bonne fortune; & lors qu'il tenoit sa queüe dans sa gueule, il marquoit premierement l'eternité, parce qu'un cercle n'a point de fin & secondement le monde, par ce que par une loy generale, les hommes sont obligez de retourner d'où ils sont sortis, ainsi, peut-être que pour faire penser les Juifs, à recourrir à Dieu, & à esperer de lui, la santé, & la gueriſon, dont ils avoient besoin; Moïse leur éleva un serpent d'airain, qui, comme ils avoient pû voir en Egipte, étoit l'hieroglyphe de l'une, & de l'autre.

Il seroit assez difficile de rendre raison, de cette veneration presque universelle, que les peuples ont eüe pour les serpens, qui d'ailleurs sont des animaux hideux, & qui ne peuvent faire que du mal; peut-être a-ce été dans la même vüe, que les Negres de Guinée font encore des Sacrifices au Diable, c'est-à-dire, de peur d'en recevoir du mal, & pour chercher à les adoucir, par leurs soumissions, & par leurs respects. Peut-être aussi a-ce été, une suite de l'histoire d'Eve, & du serpent, que Moyse fait parler dans la Genese, & dont les autres nations ont eu la connoissance; mais de quelque maniere, & dans quelque vüe, que ce culte ait été établi, il a toujours été un des plus generaux; n'y aiant presque pas eu de nation, chez la quelle il n'ait été en usage.

J'ai entendu plusieurs personnes qui m'ont

m'ont rapporté des choſes étonnantes de ces enchanteurs Indiens ; mais comme ſur un pareil article je ne crois gueres, que ce j'ai vû ; je n'ai pas jugé à propos d'ennuier plus longtemps le lecteur, & de l'entretenir d'avantage de ces prodiges, j'ajouterai donc ſeulement à ceci, qu'il me paroît bien vraiſemblable, que ces ſortes de gens ont été autrefois les permiers, & les ſeuls enchanteurs ; & que peut-être, l'incommodité que les hommes ſouffroient des ſerpens, ou des autres animaux, donna à quelques uns, l'occaſion & l'envie, de chercher les moiens de s'en rendre les maîtres. Il ſe trouve même, que l'Egipte, qui étoit le païs le plus abondant en reptiles, étoit auſſi le plus renommé pour ces ſortes de myſteres.

Mais que cela ſe ſoit fait avec participation du Demon, ou par de ſimples ſecrets de la nature ; c'eſt une queſtion dans la quelle je n'oſe pas entrer ; car quelque parti, que je vouluſſe embraſſer ; je trouverois toûjours un trop grand nombre d'adverſaires.

Je me contenteray donc de remarquer ; que le nom d'*Incantator*, & celui d'*Epodos* qui tous deux veulent dire la même choſe ; & que les anciens ont donné à ceux qui faiſoient des choſes extraordinaires, juſtifient aſſez cette conjecture ſur les premiers enchanteurs, car l'un & l'autre ne ſignifie qu'un homme qui chante ſur quelque choſe,

Epodos ab Eido canto.

ou

ou à cauſe de quelque choſe, comme font à preſent ces Indiens, lorſqu'ils veulent faire venir à eux les couleuvres, ou les faire danſer.

Les Juifs, qui avoient reſté long-temps chez les Egiptiens, avoient bien pû tirer d'eux ces ſortes de preſtiges, car il en eſt ſouvent parlé dans l'Ecriture, mais ſuppoſons qu'ils ne s'en ſerviſſent pas; au moins les conoiſſoient-ils, & ſçavoient-ils la maniere dont les autres Nations prennoient les reptiles; car David compare la fureur des pecheurs, à un ſerpent, ou à un aſpic, qui ne veut point prêter l'oreille à la voix de l'enchanteur. *Furor illis ſecundùm ſimilitudinem ſerpentis; ſicut aſpidis ſurdæ, & obturantis aures ſuas, quæ non exaudiet vocem incantantium, & venefici incantantis ſapienter.* *Pſal. 57. v. 5. 6.*

Il eſt trés ſûr, que de tout temps on a parlé du pouvoir, que les enchanteurs ou les magiciens avoient ſur les reptiles, & que l'on a toûjours dit, qu'ils attiroient, ou faiſoient mourir les ſerpens par leurs chants. Virgile, (parlant des vertus de la Poëſie, qui étoit le ſtile ordinaire des devins & des enchanteurs, doù vient qu'indifferament on donnoit aux uns & aux autres le nom de *Vates*) dit qu'elle a le pouvoir de faire deſcendre la Lune en terre, que Circé en chantant certains vers, changea les compagnons d'Uliſſe en porcs, & que par le même moien,

on faisoit mourir les couleuvres dans les prez.

Virg. Egl. 8.

Carmina vel cælo possunt deducere Lunam,
Carminibus Circe socios mutavit Ulissi,
Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis.

Ovide dans ses Amours en parle dans les mêmes termes, & exprime cette maniere de prendre les serpens, par ces parolles. *Rumpere vocibus angues.*

Silius rapporte encore la même chose en parlant des Marmarides, qui étoient des peuples d'Afrique, dont il admire la puissance, disant qu'ils trouvoient par leur chant, le moien de rendre dociles, & d'aprivoiser, les serpens.

Silius. l. 3.

Ad quorum cantus serpens oblita veneni,
Ad quorum cantus, mites jacuere Cerastæ.

Enfin tous les anciens ont convenu, qu'il y avoit des gens qui par certains vers ou certaines parolles faisoient des choses étonnantes. Il y en avoit même selon Ovide, qui avoient la puissance de faire perir les moissons, de tarir les fontaines, & de faire tomber les fruits. En prononcant seulement quelques vers ou en chantant quelques chansons

Car-

Carmine læsa Ceres sterilem vanescit in herbam,
Deficiunt læsi carmine fontis aquæ,
Illicibus glandes, cantataque vitibus uva
Decidit, & nullo poma movente fluunt.

ARTICLE. XXVIII.

De leurs Prêtres appellez Brahmes.

COmme je viens de parler des anciens Bracmanes; je me crois obligé de dire quelque chose de plus particulier à leur sujet, & de parler de la figure que font presentement les Successeurs de ces grands hommes, qui ont tant fait de bruit dans l'antiquité, & que l'on venoit entendre pour le moins d'aussi loin, que la Reine de Saba vint autrefois écouter la sagesse de Salomon.

S. Jerome écrivant à Paulin, & lui parlant des sçavans hommes, qui, dans l'envie de s'instruire avoient parcouru plusieurs païs, & avoient passé jusqu'aux extremitez de la terre, pour y aller chercher d'habiles gens, & profiter de leurs lumieres; dit, que le fameux Appollonius avoit traversé le païs des Scithes, & des Massagetes, avoit passé le celebre Fleuve Phison qui est le Gange; & étoit enfin arrivé chez les

es Bracmanes, où le docte Hiarchas étant assis sur un Thrône d'or, enseignoit à quelques disciples choisis, les secrets de la nature, le mouvement des Astres, & le cours des années.

Par rapport au Thrône d'or, l'on me permettra bien de remarquer pour la seconde fois, que c'est une chose étonnante que S. Jerôme nous ait si fort relevé la quantité d'or, qui se trouve aux environs du gange, & vers la côte de Coromandel; que Quinte Curce nous en ait encore dit davantage sur les terres qu'arrose le fleuve Indus; & que cependant il y en ait si peu presentement, en comparaison de tout ce qu'ils nous en ont rapporté; la plus grande richesse des Indes, à prendre depuis le Gange, jusqu'au sein Persique, étant les mines de diamans du Royaume de Golgonde; ou l'argent qu'y apportent les étrangers, & presque tout l'or qui y est, venant de l'Ile de Sumatra, ou même de la Chine.

Pour reprendre les choses d'un peu plus haut par rapport à Apollonius, nous remarquerons avec quelques Autheurs, qu'aprés avoir passé le fleuve Indus, il entra dans le païs, où regnoit autrefois le celebre Porus, qui eut à faire à Alexandre, & qu'il fut à la Ville capitale appellée Taxilis, que quelques-uns ont pretendu, mais sans beaucoup de fondement, être Cambaïe ville du Guzerat. Ce Rouyame

étoit

étoit pour lors gouverné par Pharâates, qui étoit un Prince trés-doux, & trés-aimé de ſes ſujets ; auſſi ſe repoſoit il entierement ſur l'amour, & ſur la fidelité de ſon peuple ; n'aiant jamais de gardes autour de lui : il évitoit le faſte, & la grandeur, que l'on fait dependre de ces nombreux, & de ces magnifiques corteges ; & ſa Cour quoique trés propre, n'avoit cependant rien que de fort ſimple : l'on voioit briller proche de ſa maiſon, un Temple dedié au Soleil, & c'étoit ce ſuperbe édifice, qui attiroit les premiers regards de tous ceux qui paſſoient : tout y étoit dans l'ordre ; un étranger n'y prenoit point le palais du Roy, pour la maiſon d'un Dieu, ny le Temple, pour celle d'un homme, parce que le Temple avoit toute la magnificence, qui convient à la demeure d'un Dieu ; & le palais, toute la ſimplicité qui convient à celle d'un mortel.

Apollonius, aprés avoir reſté quelques jours à la Cour du Roy Pharâates, fut vers le fleuve Hyſpaſis, proche lequel il trouvâ un monument elevé par Alexandre, on y liſoit en Grec les paroles ſuivantes.

MONUMENT
CONSACRE'
A MON PERE
HAMMON.

A MON FRERE
HERCULE.
A MINERVE.
A JUPITER
OLYMPIEN.
AUX CABIRES DE
SAMOTHRACE.
AU SOLEIL INDIEN.
A APOLLON
DE DELPHES.

Il paſſa ce fleuve, & aprés une marche de quatre jours, il arriva enfin à la ville des ſages, où preſidoit le celebre Hiarcas, dont nous avons déjà parlé. Il s'y entretint avec les Brahmes, ſur la metempſicoſe, & enſuite, ſur la generation du monde. Ces ſçavans Indiens admettoient cinq elemens, dont ils diſoient, que tout étoit fait. Le premier étoit une eſpece de matiere étherée mais trés deliée, & trés ſubtile; & c'étoit de cela, qu'ils pretendoient, qu'étoient faits, ce qu'ils appelloient les Dieux, & les genies celeſtes, ce qui conviendroit fort à la Theologie des Lettrez Chinois, s'il eſt vrai, comme pluſieurs perſonnes le pretendent, que dans le fond ils ſoient Athées, & qu'ils tiennent qu'aprés la mort, l'ame ſe reſout en une matiere étherée,

rée ; & ce seroit proprement la Philosophie du celebre Phöe, dont nous avons parlé dans l'article de la metempsicose. Pour ce qui est des quatre autres élemens, ils admettoient le feu, l'air, l'eau, & la terre, & croioient, que de leur melange, toutes les creatures corruptibles étoient composées.

Je ne m'arreteray point icy à faire des reflexions vagues, sur l'étimologie du Nom des Bracmanes, qui aujourdhuy sont appellés Brahmes & que quelques uns ont voulu faire descendre d'Abraham, de sorte que selon eux, Brahmes, seroit comme qui diroit Abrahamites; ny sur les trois Mages, qui vinrent d'Orient en Judée, pour y adorer JESUS CHRIST, & que quelques autres pretendent avoir été des Bracmanes; car toutes ces conjectures, qui ne sont fondées, que sur des rapports de mots, ou sur quelque ressemblance dans les manieres; ne contentent point l'esprit, & lorsque l'on veut raisonner juste, & ne tirer que de bonnes consequences; il faut avoir de bons principes, & des preuves plus solides; ainsi sans vouloir examiner d'où sont descendus les Brahmes & quelles est leur origine je me contentrai de comparer ce qu'ils furent autrefois, avec ce qu'ils sont aujourd'huy; au moins, autant que je le puis connoître. *Jo. Jac. Boissard.*

Les Brahmes d'à present ont conservé d'assez beaux restes des connoissances des An-

Anciens Bracmanes. Ils ſont habiles dans la ſcience des nombres, calculant les Eclipſes du Soleil & de la Lune, auſſi juſte, que nos meilleurs Mathematiciens d'Europe; & faiſant les regles les plus fortes de l'Arithmetique, ſans plume, & ſans crajon, & avec une facilité merveilleuſe. Ils ont outre cela quantité de livres de morale, & quelques autres, qui ſont remplis des hiſtoires fabuleuſes de leurs Dieux; ce qui fait toute leur étude; car pour ce qui régarde la Chronologie; ils y ſont les plus ignorans de tous les hommes, & un ſiecle eſt pour eux une antiquité ſi reculée, qu'il leur eſt impoſſible d'y foüiller; tous les livres qui parlent des tems qui les ont precedez, n'étant qu'un melange des contes de leurs Divinitez, & de leurs anciens Rois, dans leſquels ils n'ont aucune époque fixe: ou pour mieux dire, les Brahmes ſont aujourd'huy, ce que furent autrefois les premiers Savans de chaque Nation, qui par un malheur pour la ſcience hiſtorique, negligerent l'étude des temps, ſans s'embraraſſer fort de toutes les peines, qu'une pareille negligence cauſeroit à leurs deſcendans.

Les Caldéens s'appliquerent uniquement à étudier le cours des Aſtres, & à interpréter les ſonges: le debordement du Nil, donna lieu à la Geometrie chez les Egiptiens: les Aſſiriens & les Perſes chercherent les moiens de connoître la nature, & de penétrer dans ſes ſecrets; & les Grecs, dans

dans les commencemens de leur politesse, étant entierement occupez du soin de leur propre satisfaction, écrivirent peu; ou s'ils le firent; n'écrivant que conformement à leur inclination, ils ne parlerent presque que des intrigues amoureuses de leurs Divinitez; comme pour s'exciter par là, à les imiter dans leurs plaisirs. Si l'on excepte quelques livres de morale, ou quelques conseils pour une vie honête & tranquile, tels qu'à fait Hesiode, dont même la plus grande partie des ouvrages, contient la generation des Dieux, & par consequent un amas confus de toutes sortes de fables; desorte, que ce que l'on a de meilleur, & de plus certain, sur ces premiers temps de la Grece, n'est presque fondé, que sur des conjectures, qui ont pû être appuyées de quelques anciens monumens; car lors qu'aprés plusieurs siecles écoulez, les hommes ont voulu s'appliquer serieusement à l'histoire; ils ont été obligez, ou d'obmettre bien des choses, ou d'inventer, & de tirer, pour ainsi dire, une chronologie de leur propre fond; y aiant sur les premiers âges du monde, presque autant de sentimens, qu'il y a d'historiens. Ainsi les siecles futurs coureroient le même risque à l'égard ne nôtre temps, si toutes les autres nations étoient aussi negligentes là dessus, que le sont les Indiens. La principale, & pour mieux dire, l'unique école des Brahmes, est à Benares, qui est une ville située sur le Gange. J'ai

J'ai déjà dit, que les Indiens donnoient beaucoup dans les Taliſmans, & dans les proprietez ſecretes des corps celeſtes, des figures, & des nombres, mais c'eſt chez les Brahmes qui paſſent pour les plus habiles & les plus experimentez, que ſe conſervent ces pretendus myſteres, & le commun du peuple n'y a aucune part. On dit qu'ils ont été autrefois trés-verſez dans les ſciences cachées, & en effet tous ceux qui s'appliquoient à l'étude de ces enigmes, paſſoient dans les Indes, pour y profiter de leurs lumieres, & pour y trouver les ſecrets de la magie naturelle dans toute leur pureté, & dans toute leur étenduë, comme ſont, par exemple, les combinaiſons de certains nombres, ou de certaines lettres, & quelques figures bizares, par leſquelles ils croioient pouvoir decouvrir l'avenir.

On pretend que la Cabale à tiré une bonne partie de ſes réveries, de la Philoſophie de Phoë dont nous avons parlé dans l'article de la Metempſicoſe : on decouvre même dans cet amas confus de Rabbiniſme & de Magie, quelque choſe d'approchant de la doctrine des Lettrez Chinois, touchant le Ciel, & cette matiere étherée, dans laquelle Phoë diſoit que les ames ſe reſolvoient aprés être ſeparées des corps, car ſi ce Philoſophe Indien a crû, que nos ames ſe diſſipoient, dans les airs, dont même, ſelon

selon lui, elle faisoit partie ; les Cabalistes n'ont pas des idées moins étranges sur la matiere dont le Ciel est formé : ils croient cette matiere animée, & pretendent, que la Reine du Ciel, *Regina Cœli*, dont parle le Prophete Jeremie dans son quarante quatriéme chapitre, est l'ame de ce Ciel materiel qui paroît à nos yeux. On croit encore que la Cabale à tiré plusieurs choses de la Philosophie de Platon, qui n'est qu'une suite de celle de Phoë.

Si je juge de la pretendue Magie, & de la science occulte de tous les Indiens, par celle d'un vieux Brahme, que j'ai vû à Pondichery ; je n'en aurai pas une fort grande opinion. Ce bon homme qui passoit pour un des plus sçavans & en même temps, pour un des plus à craindre du Païs, à cause de tout le mal qu'on disoit qu'il pouvoit faire par le moien de son art ; vint plusieurs fois chez moy ; il me promit de me faire voir des choses étranges & de m'apprendre de grands secrets ; & il me dit qu'il étoit obligé pour cela, d'egorger un cocq, mais qu'il falloit que ce Sacrifice se fit secretement, d'autant que, comme j'ai dit ailleurs, il étoit deffendu de faire des Sacrifices sanglans à leurs Dieux ; j'étois cependant fort resolu de ne le pas laisser passer outre, si j'avois vû qu'il eut voulu en venir aux invocations, & que je me fusse aperçû que la nature n'eut plus eu de part à

ce

ce qu'il faiſoit, car j'avois ſeulement envie de voir, juſqu'où pourroit aller la confiance qu'il avoit en ſon art, & ſi ſes preparations auroient quelque choſe de commun avec celles dont les anciens Païens ſe ſervoient dans de pareilles rencontres; mais il m'en épargna la peine, car ſoit qu'il s'apperçût, que je ne donnois pas fort dans tout ce qu'il me contoit de ſes enchantemens, ou qu'en effet il n'eut que la reputation d'être habile homme, ſans l'être veritablement; il n'en voulut jamais venir à la concluſion, & à l'experience, & il trouva toûjours pour excuſe, mille inconveniens. Le temps quelquesfois n'étoit pas propice, quelquefois il n'avoit pû trouver un cocq bien conditionné, & tel qu'il le falloit pour un Sacrifice, enfin il y avoit toûjours quelque empêchement. Peut-être auſſi ne voulut-il pas ravaler ſes hautes connoiſſances, juſqu'à les communiquer à un profane & à un homme qui n'étoit pas initié aux myſteres magiques; deſorte qu'il n'alla pas plus loin & qu'il ſe contenta des grandes promeſſes qu'il m'avoit faites, ce qui me confirma dans ma premiere opinion & dans l'idée que je m'étois toûjours fait de ces réveries.

A R-

ARTICLE. XXIX.

De l'horreur qu'ils ont pour toutes sortes de vins.

JE ne sçai à quoi l'on pourroit rapporter l'aversion, que les Indiens ont pour toutes sortes de vins; premierement on ne peut pas dire qu'ils la tiennent des Mahometans; y aiant trés-peu de temps, que les Maures sont maîtres de leur païs; outre qu'ils vivoient dans cette abstinence long-temps même avant Mahomet, qui ne commença à publier sa nouvelle religion, que dans le commencement du septiéme siecle.

Ce seroit sans doute pousser la chose trop loin, que de dire, qu'aprés le deluge, quelques hommes à l'imitation de ceux qui avoient vecu avant cette inondation generale; & qui faute de connoître le vin, n'en avoient point bû; voulurent aussi s'en passer; & que peut être la posture indecente dans la quelle cette boisson avoit engagé Noë, y contribua; & ce seroit supposer une chose dont on n'a aucune preuve; outre que cette hypotese ne s'accommoderoit, pas avec les témoignages de quelques Autheurs, que je vais rapporter dans un moment.

Je crois, que la raison la plus probla-

ble que l'on en puiſſe donner ; eſt la vertu de quelques anciens Bracmanes, & qu'on peut dire que l'horreur qu'ils avoient pour tout ce qui les pouvoit entraîner dans le deſordre, leur fit regarder comme une choſe pernicieuſe, une boiſſon, qui étoit capable de faire perdre à l'homme, ce qu'il a de plus cher ; Je veux dire la raiſon ; & qu'enfin ils ſe trouverent engagez à inſpirer ces ſentimens aux peuples qu'ils gouvernoient.

La même abſtinence a été en veneration chez les Juifs ; & les Nazaréens, non ſeulement ceux qui naiſſoient tels, comme Samſon, & St. Jean Baptiſte, mais auſſi ceux qui faiſoient vœu de reſter dans cet état, pendant un certain nombre d'années ; devoient s'abſtenir, de vin, de toute boiſſon qui pouvoit enyvrer ; & même de raiſins ſoit frais, où ſecs, comme il leur eſt ordonné dans les nombres. *A vino, & omni quod inebriare poteſt abſtinebunt ..... uvas recentes ſiccaſque non comedent.* Nous avons encore dans l'Ecriture, l'exemple des Rechabites deſcendans de Jonadab fils de Rechab, leſquels ne buvoient également aucune ſorte de vin. On ſçait que les Mahometans ne boivent point de vin, mais pour ce qui eſt des raiſins, ils en mangent ſans aucun ſcrupule.

Numer. c. 6. v. 3.

L'on ne doit pas dire, que ſi les Indiens n'en boivent pas, c'eſt qu'ils n'en

ont

ont point ; car je ſuis perſuadé, qu'il a été en leur pouvoir d'en faire, vû que les vignes, que les Européens y plantent, viennent aſſez bien ; j'y ai mangé de bons raiſins ; & l'on m'a aſſeuré, qu'aux environs de Golgonde, qui n'eſt pas fort éloigné dans les terres ; il y avoit quantité de vignes.

Je ſçai que les Brahmes boivent beaucoup de beure fondu : on m'a aſſuré même, qu'ils en faiſoient entr'eux des excez ſurprenans, & que ce beure leur montoit à la tête & les enyvroit ; ce qui paroît bien extraordinaire. J'aurois ſouhaité, en voir l'experience, ſi j'avois pû ; mais ces Meſſieurs ſçavent ſi bien prendre leurs meſures, pour faire ſecretement leurs parties de plaiſir, qu'il eſt impoſſible de les y ſurprendre.

Les Romains ont toûjours bû du vin, mais dans les commencemens, l'uſage de cette liqueur étoit interdit à leurs femmes, de peur (comme dit Valere Maxime) que cela ne les fit tomber dans quelque deſordre. *Vini uſus olim Romanis fœminis ignotus fuit, ne ſcilicet in aliquod dedecus prolaberentur.* Ils étoient ſi exacts, & ſi rigoureux à faire obſerver cette loy, qu'Egnatius Meceninus ajant appris, que ſa femme avoit bû du vin ; la tua ſans en être puni : * ce fut ſous le regne de Romulus que cette affaire arriva. Cette rigeur étoit un effet de leur jalouſie ; car ils ne croioient pas

Valer. Maxim. l. 2 c. 1.

* *Plinius l. 14 c. 13.*

qu'une femme qui avoit bû ; fût capable de defendre ſon cœur, & de reſiſter aux inſtances d'un galant ; en quoi ils ne ſe trompoient pas. Ovide ſçavoit bien que le vin portoit les hommes à la debauche, mais il ſemble propoſer contre l'amour, un remede, qui ne vaut gueres mieux que le mal qu'il pretend guerir ; car c'eſt de boire avec excés.

Ovid. de Remed. amoris. *Vina parant animum veneri, niſi plurima ſumas.*

Les Prêtres d'Egypte furent trés long-temps ſans boire de vin, & comme les Roys étoient Prêtres ; ils étoient obligez de vivre dans la même abſtinence. On rémarque, que Pſammetichus fût le premier Roy qui en but, environ ſix cens quarante ans avant JESUS-CHRIST, ce qu'il ne fit apparament qu'à l'exemple des Syriens chez leſquels il s'étoit retiré, dans le temps que Sabachus Roy d'Ethiopie avoit paſſé en Egypte. Mais quoique cette boiſſon fût en uſage ſous ſon regne & ſous celui de ſes ſucceſſeurs, ils s'en ſervirent toûjours avec moderation, & il y avoit même des loix qui préſcrivoient la quantité que les Roys & les Prêtres en devoient boire. Non ſeulement on ne bûvoit point de vin en Egypte avant ce Prince ; mais encore on n'oſoit pas y en faire des Sacrifices aux Dieu, comme le fai-

faiſoient quantité d'autres peuples, parce que les Egyptiens croioient que cette liqueur étoit haye des Dieux ; les vignes (ſelon eux) aiant été produites du ſang des impies, qui autrefois s'étoient ſoulevez contre le Ciel. Je rapporte cecy aprés Plutarque, qui en cet endroit ſe ſert du témoignage d'Hecatée. Voicy les parolles de ſon traducteur. *Reges quoque ex Sacrarum præſcripto litterarum, certa menſura vinum bibebant, ut ſcribit Hecataus, quia & ipſi eſſent Sacerdotes. Bibere cæpit Pſammetichus, cum neque bibiſſent ante, neque Diis libaſſent vinum, non id gratum Diis rati, ſed ſanguinem eorum, qui aliquando bellum Diis intuliſſent : ex quorum cadaveribus terræ permixtis, putant vites eſſe ortas.* *Plutar. de Iſide, & Oſiride.*

Il eſt conſtant, comme je l'ai deja dit, que les Indiens ne boivent point de vin, & que les Brahmes particulierement ont de l'horreur pour cette liqueur. Cependant j'ai lu tout le contraire dans Athénée, qui ſur le rapport de Chares de Mitylene ; traite les Indiens de gens addonnez à la boiſſon. C'eſt à l'occaſion d'un combat d'ivrognerie, qu'Alexandre établit entre les Indiens aprés la mort de Calanus qui étoit un des ſages de la Ville de Taxilis, ou Taxila, & qui ſuivit ce Prince juſqu'en Perſe, ou il ſe brula publiquement, & en ceremonie, ſeulement pour ſe delivrer des incommoditez de la

vieilleſſe qu'il commençoit à reſſentir. Je rapporterai icy les propres parolles du Traducteur d'Athenée. *Chares Mitylenæus in ſuis de Alexandro hiſtoriis, cum de Calano Indo Philoſopho narraſſet, illum in accenſum rogum ſe projeciſſe, & ita obiiſſe, refert Alexandrum ad ejus tumulum Gymnicos ludos edidiſſe, ac muſicos, & quæ laudaretur funebrem orationem haberi præcepiſſe : tum etiam, quoniam Indi bibaces erant, meræ potionis certamen propoſuiſſe, cujus præmium eſſet primario victori talentum. Secundario Minæ triginta, tertio decem : eorum autem, qui tum vinum avidius biberunt, triginta quinque perfrigeratos, mox expiraſſe; in tentoriis autem ſex, exiguo poſt intervallo periiſſe, victoriam obtinuiſſe quendam nomine Promachum, epotis meri congiis quatuor.*

Athenæus Deipnoſophiſta. l. 10.

Le Texte de Quinte-Curce ne rapporte point l'hiſtoire de Calanus, & elle ne ſe trouve que dans ſon ſupplement *; mais il n'y eſt point parlé de ces fameux bûveurs, ni du prix qu'Alexandre donna au Vainqueur; ce qui me ſurprend, car une hiſtoire comme celle-là, étoit aſſez curieuſe pour trouver place entre un nombre infini d'autres faits, que cet Autheur nous rapporte au ſujet de ſon Heros, & qui aſſurement ne ſont pas auſſi extraordinaires à beaucoup prés, que l'eſt celui-cy. Il dit cependant dans un endroit, que tous les Indiens avoient une forte inclination pour le

* *Quintus Curtius l.* 10.

le vin, & qu'ils en buvoient beaucoup. *Ab iisdem vinum ministratur, cujus omnibus Indis largus est usus.* Il parle pour lors des Courtisannes, qui versoient à boire au Roy Indien, & qui le portoient au lit, lorsqu'il avoit bien bû. Je m'étonne encore qu'Arrian, qui nous a donné assez au long, toutes les particularitez de la mort de Calanus, ne nous ait rien dit de cette terrible Bacchanale, où celui qui remporta le prix, but quatre *Conges* de vin, c'est-à-dire cent quatrevingt douze pintes; aussi mourut-il peu de jours aprés sa victoire. *Idem l.* 8.

Je ne sçai comment accorder ces deux passages de Quinte-Curce & d'Athenée, avec la maniere dont vivent à present les Indiens. Si celui de Quinte-Curce n'étoit pas si general, on pourroit dire, qu'il n'y avoit que quelques uns de ceux qui étoient voisins des Perses, qui fussent addonnez au vin; car les Perses buvoient beaucoup; mais cet Autheur dit positivement, que tous les Indiens étoient dans le même cas.... *Vinum..... cujus omnibus Indis largus est usus*, comme je viens de le remarquer cy dessus; Et cela me surprend d'autant plus, qu'ils faisoient pour lors profession de la Philosophie du celebre Phoë, qui est celle qu'ils suivent encore aujourd'huy; & que les Bracmnes qui les gouvernoient dans ce temps là; passoient pour les hommes du monde

les plus ſages & les plus éclairez ; car je ne conçois pas comment ils pouvoient authoriſer de pareils deſordres : comment Alexandre fit crever tant de gens à force de les faire boire, & cela, pour celebrer les obſeques d'un homme auſſi retenu, & auſſi vertueux qu'on nous repreſente Calanus, & enfin comment ce Prince ſe ſervit de foux, pour honorer la memoire d'un homme ſi ſage. Concluons de tout cecy, que s'il eſt vrai, que les Indiens aient été autrefois, tels que ces deux Autheurs nous les depeignent ; il faut qu'ils aient bien changé, puiſque de grands yvrognes, ils ſont devenus ſobres & enemis mortels du vin ; ce qui eſt une Metamorphoſe trés-rare. Car communement quiconque a bû veut toûjours boire. Qui pourroit croire, par exemple, que ceux qui habitent les bords du Rhin, pûſſent un jour ſe reſoudre, à ne plus boire que de l'eau?

On demandera ſans doute, quand s'eſt fait ce changement, car une époque comme celle la, merite bien d'être remarquée; mais c'eſt un article auquel je crois que perſonne ne pourra repondre, parce que cette horreur que les Indiens ont pour le vin, paroît avoir été de tout temps attachée à ceux de cette Nation, & comme j'ai déja dit, on a de la peine à croire, qu'ils aient jamais pû être autrement ; outre cela, ſi ce changement

s'étoit

s'étoit veritablement fait ; il auroit fallu que ç'eût été par le moien de quelque fameux Legislateur, qui eût été absolu dans toutes les Indes ; & depuis Alexandre, on n'entend point dire, que les Indiens aient eu un homme de ce caractere ; mais je m'apperçois, qu'en rapportant toutes ces raisons, pour tâcher d'insinuer, que les Indiens n'ont jamais été buveurs, ou du moins pour faire naître des difficultez contre cette opinion ; je m'expose à me faire reprocher, que par là je m'oppose ouvertement au témoignage de Chares de Mitylene & à celui de Quinte Curce ; j'avouë que j'ai de la peine à me rendre à ce qu'ils nous rapportent des Indiens, & si je ne rejette pas entierement ce qu'ils en ont dit ; je ne puis au moins m'empecher de dire, que je crois le passage de Quinte-Curce trop general, & que ce vice qu'il leur reproche ne regardoit assurement que quelques petits cantons particuliers des Indes, qui, comme je viens de dire, étoient probablement, ceux qui confinoient avec la Perse. On doit même remarquer que dans les Indes, Alexandre s'écarta peu de l'Indus & de l'Hydaspe, & qu'il ne lui fût pas par consequent si difficile d'avoir du vin de Perse, & entr'autres de celui de Schiras, qui est vers les confins de la Perse. Ce vin est renommé dans toutes les Indes, & c'est celui qu'on y boit le plus communement. Il y a quantité de

Vaiſſeaux qui en vont chercher, & qui l'apportent vendre dans tous les endroits où les Européens ſont établis.

ARTICLE. XXX.

De leur negoce & de leur mauvaiſe foy.

ILs s'appliquent beaucoup au commerce, & ils y reuſſiſſent aſſez bien; mais l'on doit être ſur ſes gardes, lorſqu'on fait quelque marché avec eux; car quand ils ne vous trompent point; c'eſt qu'aſſeurement ils ne peuvent pas le faire. Quelque déraiſonnable que ſoit la propoſition qu'ils vous font ſur quelque marché, & quoi qu'ils vous ſurfaſſent une choſe, de plus de la moitié, c'eſt avec un ſang froid qui démonte ſouvent les Européens: vous avez beau vous emporter contr'eux, ils ne vous repondent que des honêtetez, & vous laiſſent jetter tout vôtre feu, ſans vous dire le moindre mot deſobligeant; quand auſſi d'un autre côté vous ne leur offririez que cinq ſoûs d'une choſe qui vaudroit dix piſtoles, ils ne s'emporteroient point, & ne releveroient point avec aigreur la propoſition déraiſonnable, que vous leur faittes, ils vous diroient ſeulement d'une maniere fort tranquile, que ce n'eſt pas aſſez; mais inſenſiblement ils vous amenent

nent toûjours aprés à leur point ; ils aiment même à avoir affaire à des gens prompts, & disent que ceux la sont ordinairement plus aisez à reduire que les flegmatiques ; enquoi ils ne se trompent pas.

Ils sont outre cela grands usuriers particulierement à l'égard des étrangers : & peut-être est-ce chez eux un point de Religion, ou tout au moins une chose permise par la Loy, comme elle l'étoit autrefois chez les Juifs, à qui Dieu avoit permis de donner à usure, à tout autre qu'à ceux de leur nation. *Non fœnerabis fratri tuo ad usuram, pecuniam nec fruges, nec quamlibet aliam rem. Sed alieno, fratri autem tuo, absque usurâ id quo indiget commodabis.* *Deuter. c. 23. v. 19. 20.*

Messieurs les Juifs n'ont pas oublié cette permission, & s'en servent encore fort exactement ; mais les Indiens ne leur cedent en rien sur ce chapitre.

ARTICLE. XXXI.

Du rang qu'ils donnent aux arts, & du sentiment des anciens sur la soie.

LEs arts ne sont estimez chez les Indiens, qu'à proportion, qu'ils sont necessaires à la vie, ainsi le metier de labourer la terre, & celui de garder les

troupeaux, y ſont les premiers, pendant que celui d'Orfevre y eſt des plus vils, & des plus ravalez.

Ils ſont trés ignorans dans la Sculpture, & dans le deſſein ; mais tout le monde ſçait la maniere dont ils travaillent en ſoie, & en cotton ; & il y a bien des ſiecles, qu'ils ſont renommez pour la delicateſſe de leurs ouvrages.

Kation. temp. Le Pere Petau, aprés pluſieurs autres rapporte, qu'environ l'an vingt-cinquiéme du Regne de Juſtinien ; c'eſt-à-dire, vers le cinq cent cinquante deuxieme du ſalut ; quelques Moines qui vinrent des Indes à Conſtantinople, y apporterent des œufs de vers à ſoie, & y enſeignerent la maniere de la travailler.

Ce ſavant Chronologiſte & tous ceux qui ont tenu le même langage, nous ont ſeulement voulu faire entendre par là, que juſqu'à Juſtinien l'on ne faiſoit point de ſoie dans l'Empire d'Orient, mais non pas, qu'elle n'y fut pas en uſage, car l'on l'y connoiſſoit, & l'on s'y en ſervoit longtemps avant lui.

Nous liſons dans l'Ecriture, que, lors qu'Ezechiel (voulant deplorer le miſerable état, où la fameuſe ville de Tyr devoit ſe trouver dans peu) rapporte tout ce qui contribuoit à ſa grandeur ; il dit quelle trafiquoit avec les Syriens & qu'entre autres choſes, elle en tiroit de ſoies. *Syrus negotiator tuus ..... & Sericum propoſue*

Ezechiel. c. 27. v. 16.

posuerunt in mercatu tuo. Ce que les Syriens pouvoient avoir facilement des Indes, descendant par l'Euphrate dans le golfe de Bassora.

Les Perses s'en servoient aussi anciennement, & les habits de soie, étoient chez eux une des marques de la plus grande dignité, desorte qu'un des honneurs, qu'Assuerus fit à Mardochée, fut de lui en donner un manteau. *Coronam auream portans in capite, & amictus serico pallio.* *Esther. c. 8. v. 15.*

L'on ne doit donc pas s'imaginer, que la distance qui étoit entre les peuples voisins de la Palestine, & les Indes, les empêcha d'y negocier, & de sçavoir ce qui s'y faisoit de beau. L'autheur du livre de Job n'ignoroit pas, la maniere dont on y travailloit en toilles peintes, & generalement en toutes sortes de teintures; car lorsqu'il veut montrer, que la Sagesse est au dessus de toutes les choses de la terre, quelques precieuses qu'elles puissent être; il dit, que les teintures même des Indes, ne peuvent pas entrer en compromis avec elle. *Non conferetur tinctis Indiæ coloribus.* *Job c. 28. v. 16.*

L'on pourra peut-être objecter, que ce que les anciens apelloient *Sericum*, n'étoit pas la même chose que nôtre soie; & que par consequent, les Moines qui des Indes vinrent à Constantinople, non seulement y enseignerent la maniere de la travailler; mais encore, que ce furent les pre-

premiers, qui y en apporterent; & qu'avant eux on ne s'y servoit point de soie telle que nous l'avons aujourd'huy.

Plusieurs Autheurs sont encore de ce sentiment, & pretendent, qu'il y avoit une grande difference entre le, *Sericum*, des anciens & la soie d'apresent; mais je ne vois pas que leur opinion soit fondée sur quelque chose de fort solide; car ils ne sont appuiez que sur ce que quelques-uns ont dit autrefois, de la maniere dont se faisoit le *Sericum*, laquelle n'a aucun rapport à nôtre façon de tirer la soie; ce qui, à mon avis, ne conclud rien, pour prouver que l'un n'a pas été la même chose que l'autre; car il est fort possible, que les Juifs, les Grecs, & les Romains, aiant en effet la même soie que celle que nous avons; lui aient donné une origine, que veritablement elle n'avoit pas, par ce qu'ils ne connoissoient pas la maniere dont on la faisoit, ny d'ou elle étoit tirée; étant trop éloignez du païs où l'on la travailloit.

Plusieurs croioient, par exemple, qu'elle se tiroit de l'écorce d'un arbre, que l'on trouvoit le moyen de peigner, & de filer; comme le rapportent Strabon * & Pausanias. †

**Lib.* 15. †*In Eliacis.*

Pline, & avec lui quantité d'anciens ont dit, qu'elle se faisoit d'une espece de laine, qui se formoit sur les arbres des Indes; ce qui d'abord paroît rapporté en l'air,

l'air, & ſans aucune vraiſemblance ; cependant ſi l'on veut bien examiner la choſe à fond, l'on trouvera que Pline, & ceux qui ont ſuivi ſon ſentiment ; ne ſe ſont peut-être pas ſi fort trompez que l'on le penſe ; ou du moins, que ce qu'ils ont dit n'étoit point avancé ſans fondement ; car il y a toutes les apparences, qu'avant que les hommes ſçuſſent la maniere de nourir les vers à ſoie, & de les faire travailler ; il y avoit de ces inſectes dans les bois ; qu'ils y choiſiſſoient les arbres dont les feüilles étoient les plus tendres ; & qu'ils filoient leur ſoie autour des petites branches, comme font encore aujourd'huy les chenilles, avec leſquelles ils ont d'ailleurs beaucoup de reſſemblance : ainſi les hommes trouvant ces petits pelotons ſur les arbres, & ne voiant dedans qu'une eſpece de feve ; s'imaginerent que ces ſortes d'arbres, produiſoient naturellement l'un & l'autre, & qu'ils n'avoient point d'autre origine ; & ce ſentiment quoique faux, avoit au moins un fondement, & étoit plus ſoûtenable que celui qui faiſoit ſortir la ſoie de l'ecorce même de l'arbre.

Ovide dans ſes Metamorphoſes, parle de certains vers qui entourroient les branches des arbres, de filamens, & qui enſuite prennoient la forme de Papillons.

Quæque ſolent canis, frondes intexere filis
Agre-

Agreſtes tineæ, res obſervata Colonis,
Fatali mutant cum Papilione figuram.

Peut-être ce Poëte a t'il entendu par là, les chenilles, qui fillent comme les vers à ſoie, & qui ſe changent auſſi en Papillons; mais peut être auſſi a t'il voulu parler des vers à ſoie, qui dans ce temps là devoient être diſperſez dans les bois, comme le ſont les chenilles; d'autant qu'on n'en tiroit pour lors aucun uſage, & que par conſequent on n'en prennoit aucun ſoin. On pourra objecter à la verité, que ces filamens dont parle Ovide étoient blancs, *canis filis*; ce qui ſemble ne point convenir à la ſoie, que font communement nos vers, laquelle eſt preſque toûjours jaune; mais auſſi je crois qu'on pourroit répondre à cela, que la roſée, & le grand air, lui donnoient peut-être cette couleur. Je ne voudrois cependant pas l'aſſûrer, & je ne donne cecy que comme une conjecture.

Preſque tous les Autheurs conviennent entre eux ſur l'étimologie du mot *Sericum* qu'ils font deſcendre d'un certain peuple apellé *Seres*; mais comme il y a eu pluſieurs nations qui ont porté ce même nom; il eſt trés-difficile de developer, & de connoître au juſte, quelle a été celle dont la ſoie a tiré le ſien.

Il y a eu dans l'Ethiopie interieure, &

vers

vers la source du Nil, un peuple que l'on apelloit *Seres*: un autre occupoit les terres qui sont entre le Gange, l'Hidaspe, & l'Indus; ce qui fait aujourd'huy l'Etat du grand Mogol, & une partie de celui de Perse; & enfin le troisiéme de ce nom, demeuroit au Nort de la Chine, & étoit borné au Levant par l'Ocean Oriental, & au couchant par la Scithie; ce qui compose les Royaumes de Tangut, & de Niuche, lesquels font une partie de la grande Tartarie: la Ville capitale s'apelloit *Issedon Serica* que plusieurs croient être celle qui porte à present le nom de Suchur.

Salmasii, Antiq. Plin. in Solinum. Orozius Strabo. Plinius. Ptolom. &c.

Si l'on vouloit absolument trouver l'étimologie du mot *Sericum* dans un de ces trois peuples; il me semble, que l'on la devroit tirer de celui qui étoit entre le Gange, l'Hidaspe, & l'Indus; ce païs étant trés-abondant en soie; & le trafic étant assez aisé à faire de là en Palestine, par le moien du Golfe de Perse, & de l'Euphrate; mais sans aller chercher si loin; je crois que l'on pourroit fort bien rapporter le *Sericum* aux Siriens, qui, comme je viens de remarquer il n'y a qu'un moment, trafiquoient la soie avec les Marchands de la ville de Tyr, qui la faisoient passer dans toute la Palestine; enfin quoi qu'il en soit présque toutes les Nations Orientales, ont convenu dans le nom qu'ils ont donné à la soie; les hebreux l'apelloient *Sericot*

les

les Siriens *Seriaca*, & les Grecs expriment un habit de soie par le mot *Sericos*, quelques uns ont pretendu, qu'il étoit tiré du mot Arabe *Sarac*, qui signifie être resplendissant.

ARTICLE. XXXII.

De la maniere dont les Indiens écrivent, & de ce dont ils se servent au lieu de papier.

LEs Indiens écrivent sur la feüille d'un arbre, que l'on appelle Latanier, qui est une espece de Palmier, mais dont les feüilles ne sont pas si longues, que celles du Palmier ordinaire: elles sont fortes, & épaisses; & ils écrivent dessus avec un poinçon. Lorsque leurs lettres sont tracées, quelques-uns passent du noir sur toute la feuille, & rempliſſent ainsi leurs caracteres; mais la plus part se contentent des traces, que le fer y a faittes. Ces feüilles ne demandent pas beaucoup de preparation; il suffit de les laisser secher, & de les separer en suite par côtes; car elles sont faittes comme un evantail. Lorsqu'elles sont seches comme il faut, elles ont la couleur de la paille; mais à la longeur du temps, elles bruniſſent fort.

On a parlé anciennement de ces feüilles

les sur lesquelles écrivoient les Indiens, & l'on appelloit l'arbre qui les porte, *Talos*: on avoit pris selon toutes les apparences, *Talos*, pour *Latos*, & entre *Latos*, & Latanier, il n'y a pas une grande difference. Il est vrai, que ce mot n'a point une terminaison Indienne; mais comme il venoit de loin, on a crû apparament, le devoir habiller à la Grecque, & le faire terminer en *os*. Peutêtre aussi, que les Grecs qui l'ont connu, lui ont donné une terminaison, conformement à leur langage. Il paroît cependant, par la description, qu'on a faitte de cet arbre; que l'on ne le connoissoit point du tout; car on a dit, que ses feüilles avoient six coudées de long; en quoi on s'est fort trompé; les feüilles de Latanier allant rarement jusqu'à deux coudées. Il se peut fort bien faire, que l'on ait pris le Bananier, pour le Latanier; celui là aiant souvent des feüilles de dix, & même de douxe piés de long; mais elles sont si minces, que le moindre vent les dechire, & les met en pieces; de sorte qu'il seroit impossible d'écrire dessus.

L'on peut aisément s'imaginer, que dans les commencemens, que l'Ecriture fut trouvée; elle n'étoit pas si commune, qu'elle le fut dans la suite; aussi ne s'en servoit-on pas indifferemment pour toutes sortes de choses; mais seulement pour celles, qui meritoient de rester éternellement

ment dans la memoire des hommes, comme ſont, les commencemens du Monde : les graces ſpeciales, que le Ciel avoit fait aux hommes : les fondemens, l'éclat, & la chute des Empires; & le nom des Chefs des principalles familles.

Comme l'on écrivoit donc ſi rarement, & que lorſque l'on le faiſoit ; on travailloit pour les ſiecles futurs ; les pierres furent probablement la premiere matiere, dont les hommes ſe ſervirent pour cela. L'on pretend par exemple, qu'Enoch grava ſur deux Obeliſques, l'hiſtoire de la creation de l'Univers. Les premieres, & les ſecondes Tables, ſur leſquelles furent tracés le Commandemens de la Loy, & que Dieu donna à ſon peuple, par la main de Moyſe; étoient de pierre. Joſué aprés la priſe de la Ville d'Hai écrivit le Deuteronome, autour d'un Autel qu'il éleva au Seigneur. *Et ſcripſit ſuper lapides, Deuteronomium &c*; & l'on ne doit pas s'étonner, qu'il ait, dans un ſi petit eſpace, écrit tout le Deuteronome, qui contient trente quatre grands chapitres, quoique cependant, les pierres n'étant pas pollies, & le fer n'aiant point paſſé deſſus ; les caracteres dûſſent en être plus grands ; car pour lors, on écrivoit preſque tout par abbreviation, & la plûpart du temps par des notes Hierogliphiques, c'eſt de cette maniere, qu'on à pû écrire l'Iliade d'Homere, ſur la peau d'un

Exod. c. 31. v. 18. *Ibidem. c. 34. v. 4.*

Joſue. c. 8. v. 32.

d'un ſerpent, & qu'on à ramaſſé les actes des Martirs, & écrit juſqu'à leurs dernieres parolles; ſuppoſé cependant, que l'on nous les ait données, telles qu'ils les avoient dittes, & non pas telles qu'ils les devoient dire. Cette coûtume qu'ils avoient, de ne ſe ſervir que d'abbreviations; faiſoit, qu'ils écrivoient avec une viteſſe ſurprenante. Auſone dit, qu'il y avoit certaines gens, dont la main alloit plus vîte que la parolle, & qui avoient plûtôt écrit ce que l'on leur dictoit, qu'on n'avoit achevé de le prononcer, & Martial avant lui avoit dit la même choſe.

Currant verba licet, manus eſt velocior illis;
Nondum lingua ſuum, dextra peregit opus. *Martial. Epigram.*

Dans la ſuite des temps, on ſe ſervit auſſi des Metaux pour écrire, & Job dans ſon malheur ſoûhaittoit avoir quelqu'un, qui put avec un ſtile de fer, tracer ce qu'il diſoit, ſur des lames de plomb, ou les graver ſur le caillou. *Quis mihi tribuat, at ſcribantur ſermones mei? quis mihi det, at exarentur in libro ſtylo ferreo, & plumbi lamina, vel celte ſculpantur in ſilice?* *Job. c. 19. v. 23. 24.* Lorſque Judas Machabée, envoia une Ambaſſade aux Romains, les articles de la ligue offenſive, & deffenſive que cette Republique

publique fit avec les Juifs, furent gravez sur des tables d'airain, & envoiez à Jerusalem. *Et hoc rescriptum est quod rescripserunt in taublis æreis, & miserunt in Jerusalem, &c.* Ceux de Sparte aiant appris, que Jonatas étoit mort, & que son frere Simon lui avoit succedé dans le Souverain Ponficat, & dans le gouvernement de la Judée; lui écrivirent également sur des tables d'airian. *Scripserunt ad eum in tabulis æreis.* Enfin c'étoit ordinairement sur ce metal, que s'écrivoient les Traitez, les Ligues, & generalement tous les actes publics.

1. *Machab. c.8.v.22.*

1. *Macab. c. 14. v. 18.*

Les Tables de bois furent aussi employées à cet usage, quelques-unes étoient enduittes de cire; mais communement on se contentoit de tracer simplement sur le bois, ce dont il s'agissoit: on se servoit quelques fois pour cela de tables de Cedre; ce qui faisoit que ces ouvrages se conservoient si long temps: Quelques fois aussi, on prennoit indifferemment de toutes sortes de bois, que l'on froittoit seulement, d'une certaine eau, qui couloit du Cedre; & cette liqueur, empéchoit les vers de s'y mettre. Pline dit, que c'étoit de ce même suc de Cedre, que l'on se servoit en Egipte pour preserver les corps, de la corruption.

Plin. l. 24 c. 5.

Les Arabes se servoient anciennement d'os d'Epaules de Mouton & de Chameau pour écrire, & plusieurs de ces os liez ensem-

enſemble faiſoient un livre ; d'où l'on peut juger qu'ils n'écrivoient pas beaucoup, car il faudroit une grande quantité de ſemblables os, pour faire un volume de mediocre grandeur. Auſſi dans le commencement du Mahometiſme, & même long-temps avant, ne paſſoient ils pas pour de fort habiles gens. Pocok dit qu'Othman & les premiers Sectateurs de Mahomet, ſe ſervirent des mêmes os de Mouton & de Chameau, pour écrire les reveries de leur faux Prophete. Nous pouvons voir par là quelle étoit leur groſſiereté, qu'ils ne quitterent enfin que par le commerce qu'ils eurent avec ceux de Medine, leſquels étoient de beaucoup plus polis que les habitans de la Mecque, qui ſont ceux dont je veux parler.

Pocok. ſpecul. hiſtor. Arabicæ.

Enfin on trouva en Egypte le *Papyrus* : c'étoit une eſpece de Jonc, dont on tiroit la peau, que l'on battoit bien, & que l'on gommoit enſuite. Toutes les autres nations y en venoient chercher & des ce temps-là, le nombre des livres commença à augmenter de beaucoup, cette plante ne demandant pas tant de preparation, & n'étant pas d'un ſi grand volume, que les tables, dont on étoit obligé de ſe ſervir auparavant ; mais les Egyptiens jaloux de la quantité de livres, que faiſoient les étrangers, & chagrins de voir qu'ils y reuſſiſſoient auſſi bien qu'eux ; defendirent de tranſporter davantage de Papyrus hors d'Egipte

d'Egipte. Cette deffence donna occaſion à ceux de Pergame, de preparer la peau de mouton, & de faire, ce que nous appellons aujourd'huy le parchemin, à qui on donna pour cela, le nom de *Charta Pergamena.* Herodote pretend cependant que ce ſont les Ioniens, qui l'ont trouvé longtemps auparavant.

Herodot. l. 5.

Il ſeroit preſque impoſſible, de dire au juſte, qui ont été ceux, qui ont inventé les caracteres, & la maniere d'exprimer ſa penſée par des figures; & l'on n'a aucune certitude là-deſſus; les Phéniciens cependant ſe flatttoient, d'en avoir été les inventeurs, & Lucain dans ſa Pharſale, nous dit, que communement on les croioit ainſi.

Phœnices primi (famæ ſi credimus) auſi,
Manſuram, rudibus, vocem ſignare figuris.

Ce que Mr. de Brebœuf a ſi heureuſement, & ſi élegament traduit par ces quatre vers.

C'eſt de lui, que nous vient cet art ingenieux,
De peindre la parolle, & de parler aux yeux,
Et par des traits divers, des figures tracées,
Donner de la couleur, & du corps aux penſées.

Mais

Mais, s'il eſt vrai, comme nous avons déja dit, qu'Enoch ait écrit ſur deux Obeliſques, l'hiſtoire de la creation du Monde ; l'on dira, que ce ne ſont point les Pheniciens, qui ſe ſont ſervis les premiers de l'Ecriture.

Il me ſemble cependant, qu'il ſeroit fort poſſible, que les Pheniciens euſſent été veritablement les inventeurs des lettres, quoiqu'on eut, avant eux, élevé des monumens, & décrit des hiſtoires ſur la pierre, ou ſur le metal ; ce qui, pour lors, ne ſe ſeroit fait que par des figures Hieroglyphiques, qui ſignifioient quelque choſe par elles-mêmes & non pas par des caracteres, qui en eux-même n'avoient aucun rapport avec ce qu'ils ſignifioient ; comme furent donc dans la ſuite, les lettres des Pheniciens, & comme ſont encore aujourd'huy les nôtres ; ainſi les premiers hommes auroient trouvé le moien d'exprimer leurs penſées par des Hieroglyphes, & les Pheniciens, par des caracteres, qui, s'ils demandoient plus de place, que les Hieroglyphes ; étoient auſſi-bien plus aiſez à faire ; car ces premiers étoient compoſez de toutes ſortes de figures, de plantes, & d'animaux, de ſorte que pour bien écrire, il falloit ſçavoir bien deſſiner.

Quand on ceſſa de ſe ſervir des Hieroglyphes, pour l'Ecriture ; on en retint toûjours l'uſage, dans les armoiries &

dans les Cachets, & si Clement Alexandrin conseilla aux Chrêtiens de son temps, de prendre pour emblêmes, des figures qui eussent quelque rapport au Christianisme ; il leur laissa aussi l'usage de quantité d'autres dont se servoient les Païens. Voicy les parolles de son Traducteur. *Sintautem vobis signacula, colomba, vel piscis, vel navis, quæ cursu veloci à vento fertur, vel lyra musica quâ usus est Polycrates, vel anchora nautica, quam insculpebat Seleucus, & si sit piscans aliquis, meminerit Apostoli, & puerorum, qui ex aquis extrahuntur.*

Clemens Alexand. in Pedag.

Les Grecs pretendent aussi, que l'art d'écrire à pris naissance chez eux, mais c'est sans aucun fondement, tout le Monde convenant, que Cadmus l'apporta de Phenicie en Grece. Il est vrai que les Grecs inventerent aussi un different caractere, mais ce fut plusieurs siecles aprés avoir reçu celui des Pheniciens, & ils ne s'en servirent même, pendant tres-long-temps que pour des Scholies, & des Annotations qu'ils écrivoient au bas de la Page, ou à la Marge : cependant comme les lettres majuscules occupoient trop de place, & qu'étant presque toutes carées, elles demandoient plus d'exactitude, ils les abandonnerent enfin pour suivre les courrantes, & ne s'en servirent plus, que pour les inscriptions publiques, pour les titres, & pour les commencemens des cha-

chapitres, d'où vient qu'elles furent appellées Initiales. On sçait que les Rabbins ont aussi de ces lettres courrantes, dont ils écrivent leurs commentaires.

Le *Papyrus* d'Egipte à donné le nom à nôtre papier, qui est une des choses les plus utiles & les plus commodes que l'esprit de l'homme ait inventées. Mais quoique rien au monde ne soit plus commun chez nous, que l'est le papier, l'on ne sçait cependant quand il a commencé, ny qui est celui à qui l'on est redevable de son invention. Quelques-uns ont pretendu qu'il étoit en usage dés le temps de Tite-Live, qui mourut la quatriéme année du regne de Tibere; mais il est bien probable qu'ils se sont trompez, & que quand ce celebre historien a parlé de *tela linea*; il a entendu par là, la toile sur laquelle on peignoit; car il est constant, qu'il s'en faut de beaucoup que le papier ne soit si ancien. Melchior Inchoffer Jesuite Allemand, qui fleurissoit dans le commencement du siecle passé; a aussi poussé les choses à l'autre excez, & a dit que le papier ne passoit pas deux cens ans; mais l'on ne sçait comment un homme comme lui, qui n'étoit point neuf dans l'antiquité; a pû ignorer, que nous avons plusieurs manuscrits qui passent bien plus de trois cens ans, & qui sont cependant écrits sur du papier tel que le nôtre; le P. Mabillon dit que Mr. d'Herouval lui a com-

P. Mabil. in re Diplomatica.

communiqué une lettre, que le Sieur de Joinville écrivit à S. Louïs sur du papier ordinaire ; & il juge de là, qu'on ne hazarde rien, en donnant au papier cinq cens ans d'antiquité.

Il est étonnant & en même temps facheux, que des choses comme celle-là, soient ensevelies dans l'oubli, & qu'on n'en puisse raisonner, que par conjectures.

ARTICLE. XXXIII.

De leurs Armées, & de leur maniere de faire la Guerre.

JE ne m'étone plus de ce que les historiens nous rapportent de ces armées nombreuses de Xerces, & de Darius, depuis que j'ai vû proche Balassor un camp des Maures ; en verité ces sortes d'assemblées ne meriteroient pas le nom d'armée, mais plûtôt celui de marché, & de cohüe, car c'est une foule de toutes sortes de gens, entre lesquels on ne remarque presque aucun ordre.

Premierement chaque cavalier y aura toûjours tout au moins deux ou trois valets, & autant de femmes ; & les Omrahs qui sont les Commandans, & les Officiers generaux ; en ont à proportion ; ainsi dans une armée où il y aura cent mil-

le

le ames, ce ſera beaucoup ſi l'on y trouve dix mille combatans ; l'on peut juger de là, dans quel deſordre ils ſe trouvent lorſqu'ils ſont les moins forts, & qu'ils ſont obligez de ſe retirer, & combien d'embaras leur cauſent, leurs femmes, leurs enfans, & une quantité de bagage inutile ; auſſi font-ils rarement des retraites judicieuſes.

Si les Gentils Indiens n'ont pas tant de femmes que les Maures, ils n'ont pas moins de valets, & d'autres gens inutiles : les Faquirs entr'autres, y ſont inſuportables, auſſi bien que dans les armées du Mogol, ils y ſont toûjours en trés-grand nombre, & n'y font d'autre métier, que celui de demander l'aumône ; ſouvent même ils vous fixent ce qu'ils veulent avoir, ſelon vôtre rang, & vôtre qualité, & n'en rabattroient pas un ſoû, ils ſe tiendront pendant quatre ou cinq jours devant la porte d'une tente, & crieront nuit & jours à pleine tête, *donne moy tant, donne moy tant ;* de ſorte que le plus court chemin, eſt d'achêter ſon repos, & de les ſatisfaire.

Lorſque les Maures & les Indiens ſe battent, ils ne ſçavent ce que c'eſt que d'eſcadronner, & chacun donne de ſon côté, ainſi ſi l'on avoit un Eſcadron bien ſerré, il ſeroit trés-facile à un petit nombre de bons Cavaliers, de les mettre tous en deſordre, il s'en trouve cependant de

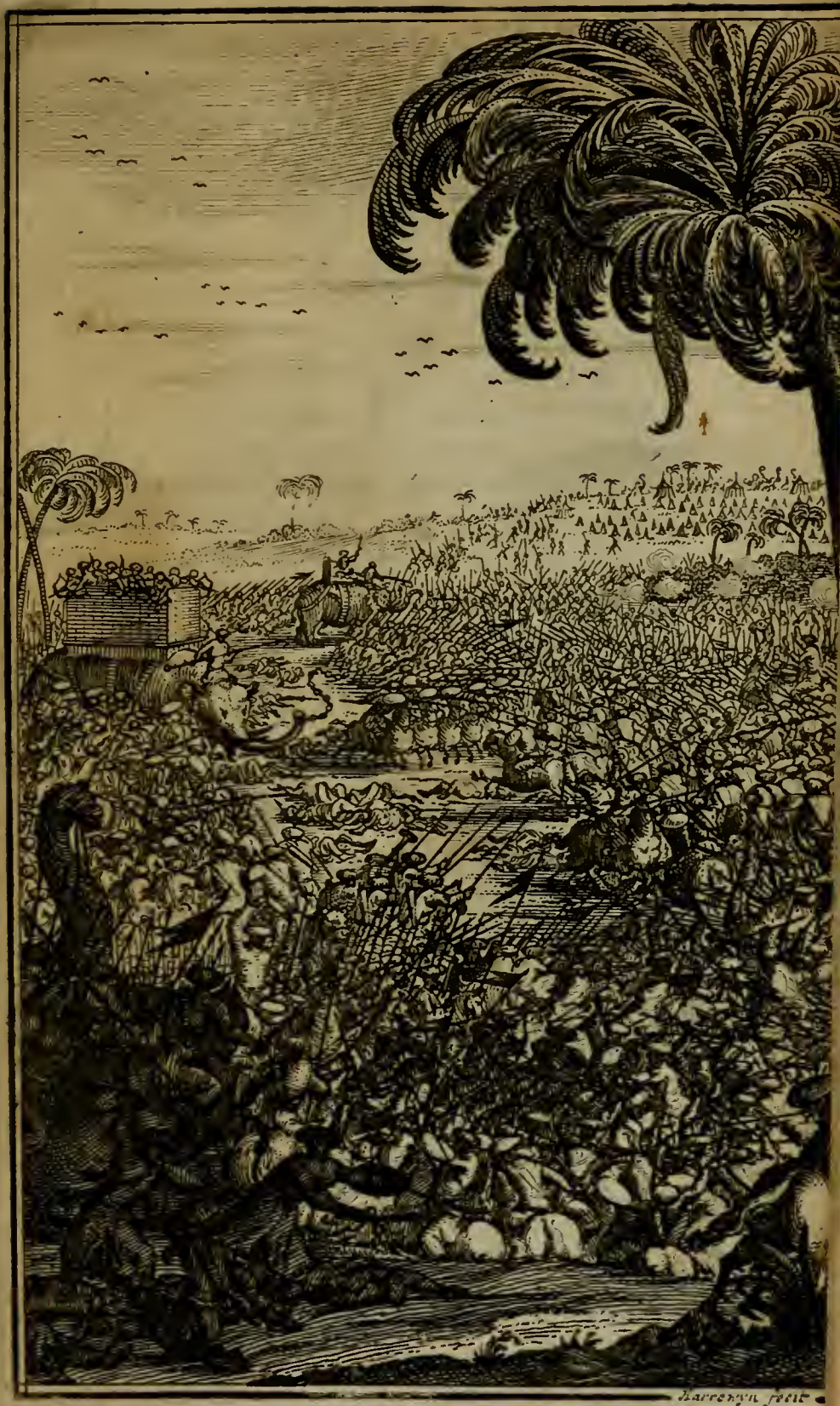
trés braves chez eux, mais ils ne ſont pas en grande quantité, & même preſque tous ceux qui paſſent pour les plus déterminez, prennent de l'opium, avant que d'aller au combat, ce qui les rend furieux, & les empêche de connoître le danger.

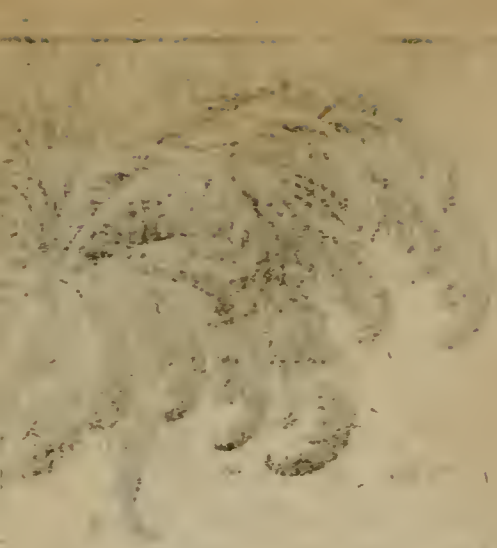
L'infanterie eſt en trés petit nombre dans les Indes, & n'y connoît pas mieux les évolutions, que la Cavalerie. Lors même qu'ils ſont au combat la plus part ſe mettent derriere quelque buiſſon, & de là font feu ſur les ennemis, quelques autres, qui en veulent venir à l'arme blanche, n'ont ordinairement qu'un petit Calçon pour être plus à la legere, & ce ſont ceux qui courent le mieux, qui ſont les plus eſtimez, car il ne faut pas s'imaginer que deux corps bien ſerrez, & en bon ordre, s'approchent pour ſe rompre l'un l'autre, ils trouveroient cela trop perilleux, chacun y donne de ſon côté comme il le juge à propos, & lorſqu'ils ſont dans l'action l'on diroit ſouvent qu'ils joüent aux Barres.

Pour moy je crois, que les Juifs ſe battoient à peu prés de même, par les loüanges que l'Ecriture donne à Aſaël fils de Sarvia, & frere de Joab, qui fût tué par Abner, elle dit qu'il couroit comme un Chevreuil. *Porro Aſaël curſor velociſſimus, quaſi unus de capreis quæ morantur in ſilvis.* Ce qui aujourd'huy ne ſeroit pas fort eſtimé chez nous, particulierement dans le frere d'un general.

2. *Reg.* c. 2. v. 18.

On





On ſçait que les Juifs, tout au contraire des Maures, avoient fort peu de Cavalerie, & que l'Infanterie faiſoit toutes leurs forces, peut-être parce que leur Païs étoit plus couvert, que ne l'eſt celui du Mogol, auſſi avoient ils chez leurs ennemis, la reputation d'être fort mauvais Cavaliers, & on les railloit même ordinairement là-deſſus. Ce fut pour cela, que Rabſaces exhortant Ezechias à ſe rendre, à paſſer ſous la domination de Sennacherib, & à ne faire aucun fond ſur le ſecours des Egiptiens; lui offrit de la part de ſon Prince, deux mille chevaux, s'il vouloit le reconnoître pour ſon Seigneur, & ſe ſoûmettre à lui, ajoutant en le raillant, qu'il ne pourroit pas encore trouver dans tout ſon peuple, d'aſſez habiles gens pour les monter. *Et nunc trade te Domino meo Regi Aſſiriorum, & dabo tibi duo millia equorum, nec poteris ex te præbere aſcenſores eorum.* Ils avoient cependant du temps de Salomon, un corps de cavalerie aſſez conſiderable, & l'Ecriture nous marque, que ce Prince avoit douze mille chevaux à ſon ſervice*; mais l'on ne voit pas que les Juifs en euſſent avant & aprés lui, ainſi l'on peut juger, que cela ne dura qu'autant que ſon Regne; je ne crois pas cependant qu'ils en fuſſent entierement depourvûs, & il y a même bien de l'apparence, que Rabſaces pouſſa la raillerie un peu trop loin; mais enfin

Iſaïe. c. 36. v. 8.

2. Paral. c. 1. v. 14.

il eſt toûjours trés-conſtant que la cavalerie n'étoit pas leur fait. Leur monture ordinaire étoient des ânes, ainſi on a tort de s'étonner & de trouver extraordinaire que JESUS-CHRIST faiſant ſon entrée dans Jeruſalem, ne ſe ſervit pour cela que d'un âne, d'autant que c'étoit la coûtume de la Nation. Un homme même ne paſſoit pour puiſſant & pour magnifique, que lorſqu'il avoit des écuries pleines de ces animaux, de ſorte que l'Ecriture voulant marquer les Richeſſes & la magnificence de Jair le Galaadite qui aprés Thola jugea le peuple d'Iſraël; dit qu'il avoit trente fils, montez ſur trente ânes. *Habens triginta filios ſedentes ſuper triginta pullos aſinarum.* Elle nous dit à peu prés la même choſe d'Abdon, qui fut auſſi un des Juges d'Iſraël.

Judic. c. 10. v. 4.

Judic. c. 12.

Les Indiens ont encore des Elephans dans leurs armées, comme nous liſons qu'en avoient autrefois les Perſes, & preſque tous les peuples de l'Orient; ce ſont des furieux animaux; car outre qu'ils ſont tout couverts de fer, pour parer les coups de flêche, & de mouſquet, que l'on leur tire de tous côtez, c'eſt qu'ils ont encore la trompe armée d'une groſſe chaîne qu'ils tournent avec rapidité, & qui fait un étrange ravage où ils paſſent ſur tout lorſqu'ils ſont conduits par d'habiles Cornacs. On appelle ainſi ceux qui conduiſent les Elephans.

Les

Les Romains éprouverent autrefois la fureur de ces animaux, qui leur tuerent quantité de monde, & les mirent en desordre dans la premiere bataille, qu'ils livrerent à Pyrrhus Roy des Epirotes, & ce ne fut qu'aprés avoir été defaits, qu'ils apprirent la maniere de s'en deffendre, qui étoit de leur tîrer dans la trompe, car comme cet endroit eſt chez eux le plus ſenſible, quand ils s'y ſentent bleſſez, au lieu d'avancer ſur ceux qui les attaquent, ils retournent ſur leurs gens mêmes, qui pour lors n'en ſont plus les maîtres.

La coûtume de ſe ſervir d'Elephans dans les armées, eſt trés-ancienne chez les Indiens : ils en avoient l'uſage dés le temps de Semiramis. Cette Reine, qui porta la guerre juſqu'aux éxtremitez des Indes, voyant le degât que ces animaux faiſoient, s'aviſa, au rapport de Diodore de Sicile, d'en faire faire de bois, & de les faire mettre en bataille à la tête de ſon armée, les Indiens qui ne croioient pas qu'elle en eut aucun, & qui tout d'un coup lui en virent un ſi grand nombre, furent fort étonnez : leurs chevaux ne furent pas moins épouvantez, que s'ils avoient vû de veritables Elephans, parce qu'ils étoient parfaitement bien contrefaits : les Indiens plierent d'abord, les Aſſiriens les voiant en deſordre, les pourſuivirent vivement : mais les autres s'étant apperçûs, qu'au lieu d'Elephans, on ne

Diod. ſic. l. 3. c. 5.

leur avoit opposé que de masses des bois, reprirent courage, se rallierent, & pousserent à leur tour les gens de Semiramis, qu'ils defirent.

Idem. l. 3. c. 10. L'histoire nous parle encore de certains peuples appellez Gandares, qui habitoient les bords du Gange, & qu'Alexandre ne voulut point attaquer à cause du grand nombre d'Elephans qu'ils avoient, ou peut être, parce que les Grecs s'y opposerent comme dit Quinte-Curce, & en effet ils avoient tout lieu de craindre ces animaux, qui pour peu qu'ils soient en nombre, & qu'ils soient bien conduits, font un terrible fracas dans une armée.

On peut voir dans Quinte-Curce, combien les Elephans de l'armée de Porus, ébranlerent les troupes d'Alexandre, & toutes les peines qu'eurent les Grecs, à se deffendre d'abord contr'eux, ce celebre Historien nous parle encore, de l'amour qu'avoit pour Porus, l'Elephant que ce Prince Indien montoit le jour de cette bataille, comment il le releva de terre avec sa trompe, & le remit sur son dos & enfin, comment il le deffendit jusqu'à la derniere extremité, & jusqu'à ce que les coups que les Grecs lui portoient de tous côtez, l'eussent terrassé. On peut dire, que, si tous les Capitaines, & tous les soldats de ce Prince infortuné avoient eu pour lui autant d'attachement, & de fermeté, qu'en eut ce pauvre

pauvre animal, Alexandre n'auroit peut-être pas pouſſé plus avant ſes conquêtes.

ARTICLE. XXXIV.

De leurs Eaux de ſenteurs.

LEs Indiens ont conſervé dans leurs plaiſirs, le goût des Anciens, par rapport aux fleurs, aux eaux de ſenteur, & en general à tout ce qui flate l'odorat. Lorſque les gens un peu diſtinguez ſe viſitent les uns les autres, ceux qui reçoivent la viſite, ont de longues bouteilles d'argent, qui jettent l'eau roſe par pluſieurs petits trous, à peu prés comme nos arroſoirs, & l'on les ſecoüe ſur le viſage, & ſur la tête de ceux, à qui l'on veut faire honêteté, auxquels on preſente en même temps une aſſiette couverte de poudre de ſandal, qui eſt un bois trés odoriferant, ils en frottent leurs habits, & comme cette poudre eſt jeaunâtre, & que la plûpart de leurs habits ſont faits d'une Toile b'anche trés-fine, cela fait deſſus, un effet, qui d'abord me parût bizarre, & me ſurprit, mais un moment aprés m'étant reſſouvenu que nous avions en France bien des gens, qui ſur des habits noirs mettoient trés-exactement de la poudre juſqu'aux baſques; je condamnai ma premiere ſurpriſe.

L'ocu-

L'occupation ordinaire des femmes de distinction, dans leur retraite (car elles ne sortent gueres plus que chez les Turcs) est de faire des bouquets, des guirlandes, & des couronnes de fleurs, telles que les hommes en portent publiquement sur leur tête le jour de leurs nôces; en quoi ils suivent l'ancienne coûtume des Grecs qui étoient un peu delicats dans leurs plaisirs; lesquels, non seulement le jour de leurs nôces, comme l'on peut voir dans presque tous les Epithalames, mais encore pendant la douce saison du printemps, & de l'été, prennoient grand soin d'avoir toûjours des couronnes de fleurs, les plus belles, & les plus nouvellement cueillies.

ARTICLE XXXV.

De leurs Onctions.

PResque toutes les nations du monde ont regardé l'huile, comme une des choses dont on pouvoit le moins se passer, s'imaginant qu'il étoit impossible de se garantir des migraines, ou de toutes les autres douleurs, sans se frotter tous les jours la tête d'huile; ou en mettre sur la partie affligée; mais cette coûtume qu'une espece de necessité avoit d'abord introduite, devint dans la suite des temps, un des principaux instrumens, dont se servirent le

le luxe, & la moleſſe, pour corrompre les mœurs des hommes.

Je dis que cette coûtume commença par une eſpece de neceſſité; car comme je viens de remarquer, elle étoit regardée comme un remede ſouverain contre les migraines, & particulierement dans le païs chauds: ce qui eſt toûjours de trés-certain; c'eſt que l'on n'y voit preſque jamais devenir chauves, ceux qui ont ſoin de ſe frotter la tête d'huile. L'on voit dans L'écriture combien les femmes Jüives entr'autres étoient attachées à ces ſortes d'onctions qu'elles preferoient ſouvent, aux choſes mêmes les plus neceſſaires à la vie; ainſi cette veuve d'un Prophête laquelle s'adreſſa à Elizée, quoiqu'elle fût trés-pauvre, & que d'ailleurs elle manqua de tout, avoit cependant encore de l'huile pour s'oindre. *Non habeo ancilla tua quidquam in domo mea, niſi parum olei quo ungar.* 4. *Reg.* c. 4. *v.* 2.

Les peuples des Indes ſont également attachez à cette coûtume, mais particulierement les femmes; & une de leurs plus grandes peines, ſeroit de n'avoir pas toûjours la tête luiſante d'huile; mais comme elles n'ont point d'huile d'olive, elles ne ſe ſervent que de celle de Coco.

Les onctions n'étoient pas ſeulement emploiées chez les anciens, contre les maux de tête, & pour les bleſſures, ils s'en ſervoient encore pour ſe fortifier les nerfs, & ſe rendre les membres plus ſouples, particu-

culierement aprés quelque exercice penible; ainsi nous voions dans l'Iliade, qu'Ulisse & Diomede étant revenûs de l'armée de Troiens, où ils étoient allé pour examiner ce qui s'y passoit, se laverent, se frotterent d'huile, & se mirent à déjeuner, *Hique loti & uncti pingui oleo, jentaculo assidebant.*

Iliad. l. 10.

Les Indiens en usent de même aprés leurs voiages, ou en general aprés quelque action qui les aura fatiguez, car pour lors ils ne se reposent, & ne mangent qu'aprés s'être lavez, & s'être frottez d'huile.

Autrefois les Athletes s'en servoient aussi, non seulement ceux qui étoient destinez à la lute, pour empêcher que leur ennemi n'éut prise sur eux, mais encore tous les autres, dans la veüe d'en être plus souples, & plus robustes.

Les Hommes ne regardant dabord que l'utilité dans ces onctions, n'y emploierent que des huiles simples, & sans odeur, mais peu à peu voulant joindre l'agreable à l'utile, ils y mêlerent les senteurs, & les aromates; ainsi, ce qui n'étoit dans le commencement, qu'un preservatif, oû un remede, devint à la fin un des plaisirs les plus sensuels, il falut aprés cela pour paroître beau, & galant avoir les cheveux tout humides d'essences, & être tel qu'Anacreon nous represente Bathille, car lorsqu'il donne au peintre les moiens de tracer comme il faut le portrait de ce beau

beau Samien, il lui ordonne de lui faire les cheveux humides.

Nitidas comas fac illi. *Anacr. Ode. 29.*

Virgile nous depeint Turnus de la même maniere, & dit que ses cheveux frisez avec un fer chaud, étoient tout humides de myrrhe.

Crispatos calido ferro, myrrhaque madentes. *Æneid. l. 12.*

On poussa même la molesse, jusqu'à se faire sans scrupule, frotter tout le corps d'essences par des femmes, ce que Telemaque, & Pisistrate, tout sages qu'ils étoient, firent cependant aprés avoir visité le palais de Menelaus, & avant de se mettre à table, comme le rapporte Homere. *Hos autem postquam ancillæ laverunt, & unxerunt oleo.* *Odyss. l. 4.*

D'autres, immediatement avant de se mettre au lict, s'oignoient tout le corps d'huiles odoriferantes, ce que faisoient encore plusieurs Chrêtiens des premiers siecles, & ce que Clement d'Alexandrie condamna dans ceux de son temps. *Coronarum autem & unguentorum usus non est nobis necessarius, ad libidines enim & voluptates impellunt, maximè cum nox prope est.* *Clem. Alex. l. 2. c. 8.*

Les femmes étoient celles qui s'en servoient

voient le plus, & l'Arabie ne fourniſſoit pas des parfums aſſez forts pour ſatisfaire pleinement leur odorat : nos Européenes même étoient dans le même goût il n'y a pas encore fort long-temps ; mais la mode aiant changé, il a été abſolument neceſſaire que le goût changea auſſi, & que pour ſe conformer au temps, celle qui, il y a vingt cinq ans, auroit demeuré ſans aucune peine au milieu d'une douzaine des plus odoriferantes caſſoletes, & qui portoit toûjours des gans de ſenteur, ſe pâme preſentement à la veüe de certaines fleurs, ou à l'aproche du moindre parfum. *Altro tempo, altro guſto.*

Lorſque, chez les Juifs, un homme entroit dans la maiſon de quelqu'un de ſes amis, on lui preſentoit des eſſences, pour s'en frotter la tête, & c'étoit un manque de civilité, ou une marque du peu de cas que l'on faiſoit d'un homme, que de ne lui en point offrir ; ainſi le Phariſien chez qui nôtre Seigneur JESUS-CHRIST fut dîner, aiant trouvé mauvais qu'une femme, & entr'autres une femme pechereſſe vint lui oindre les pieds ; le Sauveur lui reprocha, que ce qu'il devoit faire lui même, cette femme l'avoit fait, lui diſant vous n'avez pas oint ma tête d'huile, & cette femme en a verſé ſur mes pieds. *Oleo caput meum non unxſti ; hæc autem unguento unxit pedes meos.* *S. Luc. c. 7. v. 46.*

Le Pſalmiſte voulant marquer, qu'il n'aura

n'aura jamais de familiarité avec le Pecheur, dit qu'il ne ſe ſervira point de ſon huile, pour s'oindre la tête, *oleum Peccatoris non impinguet caput meum.* C'eſt-à-dire, qu'il ne le viſitera point, & que par conſequent il ne ſe trouvera point en occaſion de recevoir ſes honêtetez.

Les Anciens ne ſe ſervoient pas ſeulement d'huiles parfumées & d'eſſences pour leur uſage, mais ils en frottoient encore les oiſeaux, comme on peut voir dans cette aimable Ode, ou Anacreon fait parler deux colombes dont une portoit de ſa part une lettre au beau Bathille. Sa camarade la felicite ſur ce qu'elle a les aîles parfumées, & qu'elle repand par tout une odeur agreable.

Tot undè nunc odores,
Huc advolans per auras
Spiraſque depluiſque.

Anacr. Ode 9.

Le Grec exprime encore beaucoup mieux.

Les Indiens ne preſentent ordinairement à ceux qui leur rendent viſite, que de l'eau roſe, comme je viens de le remarquer dans l'article precedent : mais lorſque l'on fait quelque ſejour chez eux, ils ne manquent pas de vous offrir de l'huile tous les matins.

A R-

ARTICLE. XXXVI.

De leur Exterieur affecté.

L'On peut dire des Indiens, qu'en general ils ſont trés-propres : ils ont grand ſoin de ſe laver, & je ſuis aſſeuré, que ſur les frequentes ablutions, ils auroient pû diſputer contre les plus ſcrupuleux Pharifiens, avec leſquels ils conviennent outre cela en pluſieurs choſes, comme dans leurs prieres, qu'ils affectent quelquefois de faire en public, mais plus particulierement dans leur exterieur ſerieux, & compoſé.

L'emportement eſt chez eux la marque d'une ame baſſe, & ils ont un mépris tout extraordinaire, pour ceux qui ne ſont pas maîtres d'eux-mêmes, & qui ſe mettent en colere : on a beau leur faire quelque tort, ou quelque injure, ils ne ſortent jamais de leur aſſieté, mais ils ne laiſſent pas pour cela de ſe venger, & lorſqu'ils ont une fois reſolu de nuire à quelqu'un, ils le font d'autant plus ſûrement, & avec d'autant plus de danger, qu'ils ne ſe ſervent pour cela que de leur ſang froid, & qu'ils y emploient toute leur reflexion. Ils cachent même ſi bien leur reſſentiment, quequoi qu'entr'eux ils ſoient toûjours ſur leurs gardes, ſur tout avec ceux qu'ils ſçavent n'avoir pas

ſujet

ſujet d'être contens d'eux : cela n'empeche pas que tous les jours ils ne s'atrapent les uns les autres, & qu'ils ne voient ſouvent partir le coup qui les accable, de la main de ceux, qu'ils croient être leurs plus chers, & leurs plus fideles amis, & lorſqu'ils ſe voient ainſi trompez, ſans penſer à celui qui les a duppez, ils ſe contentent de s'accuſer eux-mêmes de leur malheur, & avoüent qu'ils l'ont bien merité, pour avoir eu de la confience en un homme à qui autrefois ils avoient donné quelque ſujet de mécontement; car ils ont pour principe, qu'une injure ne s'oublie jamais. Quoique dans le particulier ils ſoient les hommes du monde les plus portez à la debauche : ils ſont cependant trés reſervez dans le public : l'on n'entend jamais ſortir de leur bouche, de parole obſcene & leur exterieur eſt toûjours trés-modeſte : enfin on les pourroit propoſer pour des modeles de perfection morale, s'ils penſoient comme ils parlent, & s'ils vivoient de même.

ARTICLE. XXXVII.

De la maniere dont les Mogols diviſent les jours & content les heures.

LEs Mogols diviſent le jour entier, c'eſt-à-dire les vingt-quatre heures, en huit parties, ou quarts, & chacune de

de ces parties ; eſt encore diviſée en pluſieurs autres, ſelon que les jours ſont longs, ou courts. Ceux, par exemple, qui ſont proche la ligne, & chez qui par conſéquent, l'inégalité des jours & des nuits n'eſt pas fort grande, ont trés peu de difference dans leurs diviſions & dans leurs quarts: mais cette difference eſt plus ſenſible ſous les Tropiques, & elle augmente toûjours, à meſure que l'on s'éloigne de la ligne équinoxale.

Ils ont pour connoître les heures, une horloge, à eau mais fort differente de la Clepſydre, qu'on pretend avoir été inventée par un certain Cteſibius d'Alexandrie, environ l'an ſix cens trente quatre de la fondation de Rome. La Clepſydre étoit compoſée de deux baſſins unis l'un à l'autre, dont l'un étoit plein d'eau, & l'autre étoit vuide. Ce dernier avoit dans ſon fond, un morceau de liege, qui l'occupoit entierement, excepté ce qu'il lui falloit, pour monter & deſcendre avec aiſance. On poſoit ſur ce liege, une petite figure qui tenoit une baguette à la main, avec laquelle elle marquoit les heures ſur les lignes qui étoient tracées ſur une petite colonne, qui étoit attachée aux bords du baſſin & qui s'élevoit au deſſus. Il y avoit un petit trou qui communiquoit de l'un à l'autre, & celui qui étoit plein, ſe vuidoit doucement dans celui ou étoit le liege, que l'eau élevoit peu à peu, &

à

à meſure que le liege montoit, la petite figure qui étoit poſée deſſus montoit auſſi, & marquoit ainſi les heures avec ſa baguette.

Celle dont ſe ſervent les Mogols, & qu'ils appellent *Gari*, ou *Gadli*, eſt plus ſimple, mais auſſi demande-t-elle plus de ſoin, parce qu'il faut qu'il y ait un homme qui ait toûjours l'œil deſſus. C'eſt un baſſin plein d'eau, dans lequel on met une petite taſſe de cuivre, qui à un petit trou dans le fond. L'eau entre peu à peu dans cette taſſe, & lorſqu'elle eſt pleine, & que l'eau qui à entré dedans, commence à ſe méler avec celle du baſſin, elle vâ à fond, & le temps qu'elle a mis à ſe remplir, s'appelle un *Gari* qui ſelon l'obſervation que j'en ai faitte, ſe monte à vingt deux minutes, & trente ſecondes, de ſorte que lorſque le jour eſt juſtement de douze heures, chaque quart contient huit *Garis*, qui font cent quatre-vingt minutes, c'eſt à dire trois heures. Quand les jours ſont plus courts, les quarts du jour contiennent moins de *Garis*, & ceux de la nuit en ont davantage, car l'on doit toûjours augmenter à l'un, ce que l'on retranche à l'autre, vû que le jour & la nuit doivent regulierement faire entr'eux, ſoixante & quatre *Garis*, c'eſt-à-dire, mille quatre cens quarante minutes, & ſelon nous, vingt quatre heures. Auſſi-tôt qu'un *Gari* eſt paſſé celui

lui qui en a ſoin frappe avec un mareau ſur une table de cuivre, autant de coups qu'il a paſſé de *Garis*, aprés quoi il en frappe encore d'autres, pour marquer dans quel quart on eſt, ſoit du jour, ou de la nuit.

Quelques-uns (au rapport d'Aben-Eſra) on pretendu que les *Teraphim* dont il eſt ſi ſouvent parlé dans l'Ecriture, étoient des horloges à eau, à peu prés tels que les *Garis* des Maures, mais ils ont avancé cela ſans aucune preuve, & même ſans aucune raiſon de vraiſemblance, car, par exemple, les Dieux que Rachel vôla à ſon Pere Laban ſont appellez dans le Texte *Teraphim*, & il n'y a pas, d'apparence de dire que, ce fut l'horloge de ſon Pere qu'elle enleva, car ce n'auroit pas été quelque choſe d'aſſez precieux pour l'emporter furtivement, & pour meriter que l'on courut aprés comme fit Laban, qui chercha ſoigneuſement dans toutes les tentes de Jacob, ce qui lui avoit été volé. Ces *Teraphim* étoient des Dieux Penates, & non pas des horloges, mais c'eſt une erreur de dire que ces figures aient jamais parlé, & que Rachel ne les emporta, que pour empêcher ſon Pere de les conſulter ſur ſa fuite.

A R-

ARTICLE XXXVIII.

De leur principal Temple.

LEs Juifs regardoient avec raiſon le Temple de Jeruſalem, comme la maiſon du Seigneur, comme un lieu veritablement ſaint, & ou particulierement Dieu vouloit être adoré.

Les Mahometans dans leur erreur penſent la même choſe de la Mecque, & les Gentils Indiens de la Pagode de Jaguernat, qui eſt un grand bâtiment conſtruit ſur le bord de la mer, & aſſez proche de Balaſſor, l'on dit qu'elle eſt trés-riche, & qu'entre autres choſes, il y a une grande ſtatuë, qui a deux gros yeux d'emeraudes, mais comme je n'y ai point été, & que je n'ai trouvé aucun Europëen qui put m'en parler avec certitude, je ne ſçaurois en rapporer rien de poſitif, & dire au juſte ce qui en eſt.

Le Mogol la fait fermer, au moins me l'a-t-on dit de même; & cela pour empêcher le concours d'un nombre infini de Gentils, qui y venoient des endroits les plus reculez des Indes, & dont les Brahmes retiroient beaucoup d'argent.

VOilà les points principaux en quoi j'ai pû remarquer, que les Indiens convenoient avec les Anciens, & particulierement avec les Juifs, mais un homme qui raisonneroit en Paien, trouveroit beaucoup plus de ressemblance entre ces deux Nations. Un Romain, par exemple, qui sous le regne de Titus les auroit connuës toutes les deux & auroit volu decrire leur caractere, l'auroit peut être fait ainsi.

Les peuples de la Judée, & ceux qui habitent les terres les plus reculées des Indes, conviennent assez dans leur genie, dans leurs coûtumes, & dans leur maniere de gouverner.

Tous deux vivent premierement dans une rude servitude, à laquelle ils sont d'autant plus assujetis, qu'ils aiment, & qu'ils adorent même leur captivité; je veux parler de leur Loy, qui est le plus dur de tous les Esclavages.

L'attachement scrupuleux, que ces deux peuples ont à l'antiquité les empêche de faire aucun progrés dans les sciences, & les oblige de rester dans l'ignorance de leurs Peres; car tout ce qui a la moindre apparence de nouveauté les effraye, & c'est un crime chez eux, de rencherir le moins du monde sur ce qu'ont dit les Anciens.

La

La science des uns & des autres ne consiste qu'à retenir par cœur, ce qu'ils disent que les Dieux ont fait pour eux; outre quelques livres de morale, dont ils ont soin d'apprendre les Preceptes, & qu'ils repetent à tout moment avec une gravité affectée, qui n'est pas moins une marque de leur ignorance, que de leur présomption.

Ils ne font la guerre que par boutades, & ne vainquent que de même, ou pour mieux dire, ce ne sont que des machines, que leurs Prêtres mettent en mouvement, & à qui ils inspirent de la hardiesse, ou de la crainte, selon qu'ils les asseurent, du gain, ou de la perte de la bataille.

Ils se batent quelquefois pour la defense de leur Religion avec une opiniatreté, qui étant fondée sur quelque promesse de leurs Devins, ne peut tenir que de la fureur; & ces malheureux ne s'apperçoivent pas qu'ils fortifient leurs fers, & qu'ils appesantissent leurs chaînes, à mesure qu'ils donnent à leurs Prêtres, par leurs victoires, l'occasion de travailler à l'affermissement de la Loy, ou plûtôt de la Tyrannie.

Au reste comme ils traitent tous les autres peuples de profanes, qu'ils refusent d'avoir aucune familiarité avec les étrangers, & qu'en general ils mepriſent tout le monde; il ne faut pas s'étonner, s'ils en sont également mepriſez.

Les premiers ont regardé comme le plus grand de tous les malheurs, la domination des Romains, qui étoit cependant ce qui leur pouvoit arriver de plus avantageux; car le commerce qu'ils ont été obligez d'avoir par là avec les plus polis, & les plus ſçavans de tous les hommes, aiant commencé à leur deſſiller les yeux, les a mis dans la liberté de penſer d'orenavant par eux mêmes, & de n'être plus captivez à ſuivre les ſentimens de leurs Peres; auſſi quelques uns depuis ce temps là ſe ſont ils appliquez à l'hiſtoire des autres Nations, & à l'étude des beaux arts, qui avant leur étoient inconnus.

Les chaînes des autres ſont encore dans leur entier, & ce ſera également un bonheur pour eux, ſi quelque nation civiliſée peut jamais les rompre, en les ſoumettant à ſon Empire.

Ils penſerent du temps d'Alexandre, ſortir de leur captivité; & ſi les Grecs avoient fait un plus long ſejour dans les Indes, ils leur auroient infailliblement communiqué leur politeſſe, & leurs belles connoiſſances; mais ce Heros vouloit vaincre trop de peuples pour oſer ſe flater d'en pouvoir entierement aſſujettir aucun, & lui faire embraſſer les loix du vainqueur; à peine même paroiſſoit-il qu'il eut paſſé dans un païs, auſſi-tôt qu'il en étoit ſorti; ſemblable en cela à ces torrens, qui laiſſent d'autant moins de traces dans un endroit, qu'ils y ont paſſé avec plus de rapidité. Un

UN partisant de l'antiquité, ou un esprit austere parleroit bien autrement des Juifs, & des Indiens, quand même il ne feroit aucune distinction entre leurs Religions, & qu'il les regarderoit sur le même pied; & je crois que du peu de remarques que j'ai faites sur ces deux Nations, il pourroit tirer les reflexions suivantes.

Les Juifs & les Indiens ont conservé, au moins une grande partie de la simplicité des premiers hommes, que l'on voit reluire dans leur nourriture, dans leurs habillemens & dans leurs plaisirs, où ils cherchent toûjours ce qu'il y a de plus naturel; car ce qu'ils aiment le plus, est ce qui se presente le plus simplement à leur pensée, & ce qui flate le plus naturellement leur imagination.

La crainte d'errer, fait qu'ils suivent exactement les conseils des plus sages, & des plus éclairez d'entr'eux; parce qu'ils connoissent combien il est dangereux à tous les hommes, mais plus particulierement à ceux qui n'ont point encore d'experience; de ne se vouloir conduire que par leurs propres lumieres.

Ils pratiquent avec une exactitude ponctuelle, toutes les regles que leur precrit la Religion qu'ils professent, & connoissant que les hommes ne peuvent être entierement à eux mêmes, & qu'ils

ſont en quelque maniere nez pour la ſujetion ; ils aiment mieux ſervir les Dieux, & ſe ſoumettre aveuglement à leur Loy, que d'être les Eſclaves du caprice, & de l'ambition, comme le ſont preſque toutes les autres Nations.

Ils negligent toutes les ſciences, qui ne ſont point neceſſaires à la vie ; les regardant comme des connoiſſances, qui rendent à la verité les hommes plus éclairez, mais ſouvent auſſi plus malheureux, & preſque toûjours plus vains.

Ils ſçavent que le mal ſe gliſſe avec bien plus de facilité que la vertu ; c'eſt pourquoi ils évitent d'avoir aucune familiarité avec les étrangers, de peur de ſe familiariſer auſſi avec leurs mauvaiſes coûtumes, & avec leurs vices ; & c'eſt pour s'empecher d'être obligez de vivre avec eux qu'ils ont fait quelquefois des efforts ſi ſurprenans, pour leur defendre l'entrée de leur païs, ou pour les en chaſſer.

Ils n'occupent point leur eſprit, à rien établir de nouveau, & ne s'en ſervent, que pour leur commerce, ou pour s'exercer dans le métier qu'ils ont appris de leurs Peres ; bien differens en cela des peuples, que nous appellons polis & civiliſez, où les hommes ne ſont jamais contens de ce que leur ont laiſſé leurs predeceſſeurs, où ils appliquent continuellement leur eſprit, à inventer quelque choſe, & à forcer pour ainſi dire la nature ;

& où ils acquierent d'autant plus de reputation, qu'ils ont sçû s'écarter de la route de leurs Ancêtres, & s'éloigner du naturel.

VOicy d'un même objet, deux portraits bien differens, & bien contraires; le Romain nous represente les Juifs, & les Indiens, comme des stupides, l'esprit austere nous en parle, comme de gens remplis d'une profonde, & d'une veritable sagesse, & chacun suivant le penchant qu'il a vers la nouveauté, ou vers l'antiquité.

Ainsi sont presque toutes les choses de la vie, que les hommes ne loüent, ou ne blâment ordinairement, que selon qu'elles conviennent, ou qu'elles sont opposées à leur inclination, y en aiant très-peu de mauvaises, qui ne trouvent des approbateurs; & encore moins de bonnes, qui ne rencontrent quelque censeur.

ARTICLE. XXXIX.

Des Indes en general, & de la maniere dont on y vit.

JE crois que le Lecteur me pardonnera bien, si malgré la resolution que j'avois prise, de ne parler que de la

Conformité des coûtumes des Indiens avec celles des Anciens; j'abandonne cependant entierement l'Antiquité dans ce dernier Article, ſi je prens le ſtile ordinaire des Relations, & ſi je parle un peu des Indes, comme tous les autres Voyageurs en ont parlé; quoique cependant je ne me flate pas de rapporter rien de nouveau ſur ce chapitre, & que je ſois trés-perſuadé, que je ne dirai, que ce que pluſieurs autres ont dit avant moy; auſſi ne m'y arreterai-je que fort peu, & je n'en parlerai même, que pour ne pas paroître trop ſingulier, & trop attaché à mes premieres Idées.

Preſque tous ceux qui n'ont point ſorti de chez eux, ſe font une peinture avantageuſe des Païs eloignez: ils s'imaginent, que l'on y trouve abondamment toutes les choſes neceſſaires à la vie, ils les croient exempts des deffauts, & des deſagremens qui ſe rencontrent dans le leur, & ils les regardent comme des endroits delicieux, parceque la plûpart des Voyageurs les leur depeignent de même dans leurs Relations, & qu'ils font preſque toûjours des deſcriptions agreables, des païs qu'ils ont vû.

Avant que de ſortir de l'Europe, j'avois lû quantité de Relations des Païs étrangers, & ces Relations me les repreſentoient ordinairement, comme des lieux enchantez: tout y étoit beau, tout y étoit aimable, les plaiſirs les plus innocens s'y

preſen-

preſentoient en foûle, & il ne manquoit à ceux qui vivoient dans ces heureux Climats, que d'y vivre éternellement, pour être éternellement heureux. Et je le croiois ainſi, parceque je l'avois lû de même; mais je me ſuis bien detrompé, depuis que j'ai vû ces endroits, dont on m'avoit fait des portraits ſi avantageux, & j'ai preſque toûjours remarqué, que la plû-part de ceux qui en avoient parlé, avoient de beaucoup exageré leurs agremens, & qu'ils n'avoient dit que trés peu de choſes, des incommoditez qui s'y trouvoient, & de tout ce que l'on étoit obligé d'y ſouffrir.

L'Auteur de la nature a partagé aſſez également ſes faveurs à tous les differens païs: chacun a du bon & du mauvais, & lorſque l'on en a vû pluſieurs, il eſt bien difficile de demeurer long-temps dans un, ſans en regretter quelqu'autre, parce qu'il n'en eſt point, à qui il ne manque quelque choſe, que l'on pourroit aiſement trouver ailleurs. Ainſi l'on doit ſe défaire de tous les préjugez que l'on pourroit avoir ſur cet article, & ne pas s'imaginer qu'il y ait dans tout l'Univers, aucun endroit où l'on n'ait rien à deſirer, & où, ſi l'on trouve des plaiſirs, on ne rencontre en même temps des peines.

La côte de Coromandel eſt dans la Zone Torride, auſſi eſt elle expoſée à de terribles chaleurs; il y regne pendant un certain temps de l'année, des vents, que

l'on appelle vents de terre, parce qu'en effet ils viennent du côté de la terre, & ces vents y ſont les plus incommodes du monde; ils durent ordinairement depuis les neuf à dix heures du matin, juſqu'à trois ou quatre heures d'aprés-midi, & il faut être fait au climat pour pouvoir ſortir pendant ce temps là, car à chaque pas que vous faites il ſemble que l'on vous jette du feu au viſage, ſur tout de puis dix heures, juſqu'à deux, ce vent de terre eſt ſuivi d'un vent de mer, qui s'éleve auſſitôt que l'autre a ceſſé, & qui eſt d'autant plus agreable, que la chaleur du jour a été forte : pour lors on peut tout à ſon aiſe, jouir des plaiſirs de la promenade.

On regarde ordinairement comme le plus grand agrement des Païs chauds, le plaiſir d'y voir toûjours les arbres verds, cependant on s'y fait, & je ne ſçai même ſi la varieté des ſaiſons que nous avons en Europe, n'a pas quelque choſe de plus agreable, car ſi l'on n'y reſſent pas la rigeur de nos hivers, on n'y voit rien auſſi, qui aproche de la beauté de nos Printemps, c'eſt un perpetuel été, mais un été trés-chaud qui brule toutes les herbes & deſeche les Campagnes leſquelles ne conſervent leur gazon qu'environ deux mois aprés la ſaiſon des pluies.

Les pluies y ſont reglées, & y durent ordinairement depuis la moitié de Juin, juſqu'à la moitié de Septembre, & elles ne ceſſent preſque jamais pendant ce temps

là, elles ſont moins incommodes à Pondichery, qu'elles ne le ſont ailleurs, parce que, comme le païs n'eſt que de ſable ; elles n'y gâtent point les chemins, qui dans le Royaume de Bengale ſont preſque impratiquables, pendant ce temps là, parce que la terre y eſt fort graſſe, ces pluies ſont abſolument neceſſaires dans les Indes, & lorſqu'elles manquent, comme les ris demandent beaucoup d'eau ; on eſt ſeur d'y avoir la famine.

Le Ris eſt la nouriture ordinaire du païs : aprés qu'ils l'ont fait cuire, ils mettent du beure & du ſafran deſſus, avec quelques herbes, d'autres y mettent de la viande, ou du poiſſon, & ils appellent cela des *Caris*, ils ont toûjours grand ſoin que le poivre y domine, mais à cela prés, ces ragoûts ne laiſſent pas d'avoir leur bonté.

La chaſſe y eſt aſſez abondante : on y trouve du ſanglier, du chevreüil, du lievre, de la perdrix, du ramier, quantité de becaſſines, de canards ſauvages, de cercelles, & de toute autre ſorte d'oiſeaux aquatiques. Je n'y ai jamais vû de lapin.

L'on ne peut gueres manger de meilleur poiſſon qu'à Pondichery ; il y en a entr'autres une eſpece qu'on appelle Pampre, c'eſt un poiſſon plat, & je ne puis mieux le comparer qu'a nôtre Turbot, il n'eſt cependant pas tout à fait ſi gros, mais la chair en eſt auſſi ferme, & il ne lui cede en rien pour ce qui

eſt de la délicateſſe & du goût. On y mange auſſi de fort bon Mulet.

Il y a quantité de fruits, mais tous differens des nôtres, c'eſt la Mangue qui eſt la plus eſtimée ; elle approche aſſez de nôtre Peſche ; elle eſt cependant ordinairement plus groſſe, & le noyeau n'en eſt pas ſi dur à beaucoup prés : ſes fruits les même reſſemblent fort à celles du Peſcher. Quand elles ſont de la bonne eſpece, elles ſont excellentes ; mais excepté celles là, toutes les autres ont la chair trés-fibreuſe. Il ſeroit inutile de rapporter icy le nom de tous les autres fruits qui s'y trouvent, car, outre que cela nous meneroit trop loin, c'eſt qu'il eſt preſque impoſſible d'en donner une idée juſte, à ceux qui ne les ont jamais vûs, & qui n'en ont jamais goûté.

Les Citrons y ſont aſſez communs auſſi-bien que les oranges, mais il s'en faut de beaucoup, qu'il y en ait autant qu'à l'Amerique, qui eſt ſans doute le Pais le plus abondant pour ces ſortes de fruits. J'ai cependant vû dans l'Ile de Moëli une eſpece de petites oranges, que je n'avois pas vûe à l'Amerique. Elles ne ſont pas plus groſſes que nos pommes d'Apis, & ont l'écorce toute rouge ; la ſubſtance en eſt plus aqueuſe que celle des oranges ordinaires ; & à meſure qu'elles meuriſſent leur écorce qui eſt par côte comme nos melons, s'entr'ouvre à peu prés comme celle des grenades.

Il

Il y a dans cette même Ile une grande quantité de Caſſiers, qui ſont les arbres qui portent la Caſſe : on ſçait aſſez communement en Europe, comme ſont faits les batons qui enferment cette eſpece de gomme purgative ; ils ſont longs & ſecs lorſqu'ils ſont dans leur maturité, & quand il fait du vent, ces arbres qui ordinairement en ſont fort chargez ; les agitent & les font s'entrechoquer les uns les autres, ce qui fait un bruit qui d'abord étonne fort ceux qui en ignorent la cauſe, ſur tout, lorſqu'ils ſe trouvent au milieu d'une forêt, ou quelquefois ſans voir des Caſſiers auprés d'eux, ils entendent de loin tout ce tintamarre.

Il ſuffit d'avoir mis le pied dans les Indes, pour avoir entendu parler de Bethel, car aprés le ris, c'eſt la choſe qui y eſt le plus en uſage, & dont les Indiens, & même quantité d'Européens peuvent le moins ſe paſſer.

Ce Bethel eſt une plante, qui monte à peu prés comme nôtre Vigne-Vierge, & on donne ordinairement à chacune de ces plantes, un échalas d'environ quinze pieds de haut. Sa feuille approche aſſez de celle du lilas, mais elle n'eſt pas ſi épaiſſe, & c'eſt cette feuille, dont les Indiens ſont ſi friands, mais ils ne la mangent jamais ſeule : premierement ils la frottent d'un peu de chaux faite de coquillages, & enſuite ils enveloppent dedans,

dans, des petites tranches d'Arreques coupées trés minces. Cette Arreque eſt un fruit qui reſſemble tout à fait à la noix muſcade, & qui ne differe d'elle, que parce qu'il n'a point d'odeur. Ils appellent un Bethel, cet-aſſemblage de feuilles de Bethel, de chaux, & d'Arreque. Ceux qui ſont à leur aiſe, y mettent encore du Cachou, qui eſt aſſez connu en Europe, quoiqu'il vienne des Indes. Toutes ces drogues mélées enſemble, leur rendent les levres & les dents rouges comme du ſang.

Il eſt ſeur, que le Bethel eſt une plante qui a de grandes vertus. Elle eſt exellente pour l'Eſtomach, & l'on ne voit point que ceux qui en mangent regulierement pechent jamais par là, non plus que par les dents, qui ſe conſervent toûjours ſaines, quoi qu'elles perdent leur couleur & qu'elles deviennent rouges.

Les gens du Païs ſe preſentent ordinairement entr'eux du Bethel, comme nous nous preſentons du Tabac en France, & quelque part qu'ils aillent; ils en ont toûjours leur petite proviſion. On dit qu'il eſt dangereux d'en prendre de la main de femmes, à moins que l'on ne les connoiſſe bien, parce qu'on pretend, qu'elles s'en ſervent au lieu de Philtres, & quelles y mettent des drogues propres à cela. La deſſus, je ne repons de rien, mais tout ce que je puis dire, c'eſt que j'ai vû une

fois

fois un de nos ſoldats, qui aprés avoir reſté plus de deux jours ſans vouloir manger; deſerta pour ſuivre une femme, que l'on m'aſſura lui avoir donné un Bethel, quoi qu'aſſurément la femme n'en valut pas la peine, étant fort vieille & fort laide, au lieu que le ſoldat étoit un garçon de trente ans fort-bien fait. Ils ſe ſervent auſſi quelquefois de ces Bethels, pour empoiſonner leurs ennemis.

J'oublios de dire, que lorſque les Indiens ſont bleſſez; ils font macher de la feuille de Bethel par quelqu'un, & ſe la font mettre enſuite dans leur plaie; & ce remede a un effet preſque auſſi prompt, que celui du Baume.

Generalement parlant, les terres des Indes ſont fort deſertes; on eſt ſouvent obligé de faire bien du chemin, pour trouver quelques pauvres chaumieres, ou quelques malheureux Villages qu'ils appellent *Aldées*, dont même la plûpart ſont abandonez. Cette deſolation eſt une ſuite des guerres du grand Mogol, qui à commencé par ruiner le Païs des Indiens, pour s'en rendre le maître, & qui par politique, continue toûjours à les tenir dans l'oppreſſion & dans la miſere, depeur qu'ils ne veüillent ſecoüer le joug, car malgré toutes les pertes qu'ils ont faites; ils ſont encore en bien plus grand nombre, que les Maures. On ne peut s'empêcher d'être touché de compaſſion, lorſqu'on fait reflexion à l'eſclavage

de

de ces peuples, & à l'entiere desolation de leur païs, & qu'on compare l'état dans lequel ils sont presentement, avec celui où ils étoient il n'y a seulement que cent ans.

On a toûjours regardé les Asiatiques, comme des gens mous & effeminez, & en cela on leur a rendu justice, car ils n'aiment gueres le travail, & ils sont au contraire tout à fait amis du repos : lors même qu'ils sont obligez de travailler, c'est avec une certaine indolence, qui fait bien voir qu'ils sont hors de leur centre. Pour moy je l'attribue à la chaleur du Climat, car j'y ai bien vû des Européens qui en trés-peu de temps, avoient contracté la même maladie ; & on a même assez de peine à s'en garantir.

Cette indolence, & cet amour du repos, font qu'on ne neglige rien, pour se donner toutes ses aises ; & on n'y reussit pas mal, pour le peu que l'on veüille en prendre la peine. Il est vrai, qu'on n'y voit pas ce grand monde, & qu'on n'y joüit pas de cette societé, qui fait tous les charmes de l'Europe ; mais aussi faut il avouer que l'espece d'independance dans laquelle on y vit, flate extremement : le qu'en dira-t'on y embarasse moins qu'ailleurs : la liberté y est tout à fait grande, & chacun y vit comme il le juge à propos : outre cela, on y est gros Seigneur à peu de frais, sur tout pour ce qui regarde le grand nombre des valets, qui en ce pais là, sont à fort bonne composition.

On peut diviſer les peuples des Indes, en Maures, en Gentils, & en Topas. Les Maures, comme j'ai déja dit, ſont les maîtres, les Gentils ſont les Eſclaves, & les Topas ne ſont proprement ni l'un, ni l'autre.

Ces Topas, ou Meſtis, ſont deſcendus de Portugais, & de femmes Indiennes: leur profeſſion ordinaire eſt celle de porter les armes, & s'ils n'ont ni les richeſſes, ni le teint de leurs Peres (car ils ſont geux & noirs) ils en ont conſervé au moins la gravité. Je crois qu'on leur a donné le nom de Topas, à cauſe qu'ils portent tous le chapeau, parce qu'en langue Maure, *Topica-log* ſignifie *Gens de chapeau.* Le grand Mogol en a quantité dans ſes armées, & s'en ſert ordinairement pour Canoniers, les François, les Anglois & les Hollandois en ont auſſi à leur ſolde. Ils parlent un mauvais Portugais corrompu, qui eſt la langue de commerce des Indes, & qu'on eſt abſolument obligé d'apprendre.

On ſçait que les Portugais ont été autrefois les maîtres des Indes & qu'ils en ont fait trembler toutes les puiſſances. Francois Almeïda Vice-Roy des Indes pour le Portegal, deffit dans un combat naval, Campſon Sultan d'Egipte; ce fut au commencement du ſeizieme ſiecle; & ſon ſucceſſeur le fameux Alfonſe d'Albuquerque ne ſe rendit pas moins recom-

man-

mandable par la prise de Goa, & par quantité d'autres victoires qu'il remporta sur les Indiens. Mais depuis ce temps là, ils sont bien dechus, & presque toutes les autres Nations de l'Europe qui sont à present dans les Indes ne s'y sont établies que sur leurs ruines; particulierement les Hollandois, qui y sont presentement ce qu'y étoient autrefois les Portugais.

Ils n'ont pas eu seulement affaire aux Européens, mais encore aux Indiens, qui lassez de la dureté & de la tyrannie avec laquelle ils en étoient traittez; se soulevérent contre eux dans quantité d'endroits. Les habitans de l'Ile de Moëli, qui sont tous Mahometans, & qui (à ce qu'on dit) sont sortis d'Arabie; furent du nombre de ceux qui se revolterent, ils massacrerent les Portugais & se rendirent maîtres de l'Ile. J'y ai vû une Mosquée, qui autrefois étoit une Eglise Portugaise.

Outre ces Mestis, qui veritablement sont descendus des Portugais; il y en a encore d'autres qui prennent le nom de Topas; ce sont ces Parrias dont j'ai parlé dans l'article 18. Lorsqu'ils se sont faits Chrêtiens, ils prennent le chapeau & ils passent ainsi en un moment de l'Etat le plus ravalé qu'il y ait chez les Indiens, à la qualité de *Senhnor Soldâd*, qui n'est pas peu de chose parmi les Chrêtiens du Pais. Mais les autres Indiens les mépriſent toûjours, & sçavent fort bien dire, qu'il

qu'il n'y a gueres que les geux qui embraſſent le Chriſtianiſme; ils les appellent pour cela, *Chriſtans d'Aros.* C'eſt-à-dire, *Chrêtiens de ris*; voulant dire par là, qu'ils ne ſe ſont faits Chrêtiens, que pour trouver plus aïſement à vivre, & pour avoir leur ris ſeur, car dans ce Païs là, on ne parle point de pain. Et dans le fond je ne trouve pas que les Indiens ayent ſi grand tort, qu'on le pourroit croire, car il eſt certain, que ces Parias ſont ordinairement gens à faire tout au monde ce que l'on peut s'imaginer de plus bas, & quoi qu'ils ſe faſſent Chrêtiens, ils n'en deviennent pas plus honnêtes gens pour cela. Ils ſont fort ſujets à voler, & quand ils ne peuvent pas ſe ſervir de leurs mains pour enlever quelque choſe, ils ſe ſervent admirablement bien de leurs piéds. Ce que je dis icy ſurprendra dabord le Lecteur; cependant il n'y a rien de plus certain ſi vous laiſſez tomber quelque argent, quelque couteau ou quelque fourchete, & que vous n'y faſſiez pas reflexion ſur le champ; comme ordinairement ils ne portent point de ſouliers; ils relevent fort adroitement avec les doigts du piéd, ce qui eſt tombé, enſuite dequoi ils paſſent une main deriere eux, & trouvent le moien en pliant leur jambe de porter juſqu'à leur main, ce que le piéd a ramaſſé, & tout ce petit manege ſe fait ſans que vous les voiez ſe baiſſer le moins

du

du monde : ils vous parlent même pendant qu'ils font leur coup. Sur tout quand cela arrive le soir.

Il semble qu'aussitôt qu'ils se sont faits Chrêtiens, il soit indigne d'eux de travailler. J'ai entendu dire à une personne digne de Foy, qu'un jour aiant trouvé une jeune fille qu'on avoit arrêtée, laquelle faisoit un métier qui est fort commun dans les Indes, & qui apparamment avoit fait quelqu'autre chose, car on n'y punit personne pour cela ; elle lui demanda, pourquoi elle ne travailloit pas, pour gagner sa vie, & que la jeune fille fort surprise de cette proposition, lui répondit, qu'elle étoit Chrêtienne. Belle maxime!

Je n'en dirai pas davantage sur les Indes, & même le peu que j'en ai rapporté, n'a été, comme je l'ai déja dit, que pour ne pas paroître trop singulier. Ceux qui auront envie de s'instruire pleinement de tout ce qui regarde les Indes, ses habitans, ses arbres, ses fruits, ses plantes, & ses differens animaux ; peuvent consulter quantité d'autheurs de nos jours qui sont entrez dans ce detail.

REFLEXIONS
SUR LES
VOYAGES,
ET
Sur les principales regles, que se doit prescrire un
VOYAGEUR.

REFLEXIONS SUR LES VOYAGES.

LEs Voyages ſont, ce que ſont preſque toutes les autres choſes de la vie ; c'eſt-à-dire, qu'ils peuvent être, ou profitables, ou nuiſibles à ceux qui les entreprennent ; ſelon qu'ils ſçavent s'en ſervir bien ou mal.

Il n'eſt pas au monde, de meilleure école pour la vertu, & pour le ſçavoir vivre ; que les voyages pour ceux qui ſont aſſez heureux, pour les entreprendre avec de bons principes, & aprés de ſerieuſes reflexions ; mais auſſi, n'en eſt il pas de plus dangereuſe, pour ceux qui ont le malheur de s'y engager avec de mauvaiſes inclinations.

Voyager pour avoir ſeulement le plaiſir de dire j'ai vû bien du païs ; pour raconter des choſes qui paroiſſent extraordinaires ; & ſe faire regarder comme un oracle dans ſa Province ; c'eſt ſe donner de grandes peines inutilement, & travailler pour bien peu de choſe.

Cer-

Certains quittent un païs pour entrer dans un autre, changent de climats, paſſent les mers ; & ils appellent cela voyager, quantité de choſes leur paſſent par l'imagination, mais aucune n'y reſte, ſoit par incapacité, ou par nonchalance ; ils reviennent chez eux, comme ils en ſont ſortis, c'eſt-à-dire trés-ignorans : on auroit tort de les interroger ſur les coûtumes des differens peuples qu'ils ont vûs, ou ſur les principales antiquitez des Villes par où ils ont paſſé ; puiſque ſouvent, à peine même ſe reſſouviennent-ils de leur nom.

De tels gens ne doivent pas naturellement prétendre à la qualité de voyageurs, puiſque ce ne ſont pour ainſi dire, que des miroirs ; qui ont reçu pluſieurs objets, ſans en avoir conſervé aucunes traces.

D'autres remarquent exactement juſqu'aux moindres particularitez qui ſont dans un païs, la fertilité du terroir, les differentes eſpeces de fruits qui s'y trouvent, le negoce, & le profit, que l'on y peut faire, & ſur ces ſortes d'obſervations ordinaires, qui font tant de plaiſir à de certaines gens, & qui paroiſſent ſi fades à d'autres. Il ſemble que rien n'a échapé à leur curioſité, mais ils ne paſſent pas outre, ils font des livres, dans leſquels on peut apprendre en deux heures de temps, ce qu'ils ont eu bien de la peine à ramaſſer pendant pluſieurs années ; enfin ils ſe ſont ſacrifiez pour le public ; qui leur doit être infini.

infiniment obligé ; puiſqu ils ont tant travaillé pour lui, ſans avoir rien fait pour eux mêmes.

Le principal but d'un Voyageur, doit être de profiter de ce qu'il trouvera de bon chez les Etrangers, ſoit dans leurs connoiſſances, ſoit dans leurs maximes ; mais comme dans tous les endroits du monde, le bien n'eſt preſque jamais ſans le mal ; il ne doit pas moins prendre de précautions, pour éviter l'un, qu'il en prend pour profiter de l'autre.

Les premiers Voyageurs, qui furent tous des Philoſophes, & des gens d'un âge meur, ne quittoient leur païs que dans cette vûë ; & leur unique pretention en viſitant les terres étrangeres ; étoit de devenir meilleurs, & plus éclairez. Ils ne ſortoient de chez eux, qu'aprés avoir fait des reflexions ſerieuſes, ſur ce qu'ils alloient entreprendre, & qu'aprés s'être mis par une longue étude de la vertu, en état d'éviter les écueils dont le monde eſt rempli, & qui ſont d'autant plus dangereux, qu'ils ſont moins connus ; & ces ſages precautions, faiſoient qu'ils retiroient de leurs voyages, tout le profit qu'ils en pouvoient naturellement eſperer.

Autre temps, autres mœurs ; tout le monde voyage preſentement, & la plûpart le font ſans s'embaraſſer fort du danger qu'ils vont courir, & ſans même le connoître ; & comme ils ne cherchent aſſez

ordinairement, ny à regler leur cœur, ny à former leur eſprit; il arrive trés-ſouvent qu'ils en deviennent pires, & que s'ils retiennent quelque choſe; c'eſt preſque toûjours ce qu'ils ont trouvé de plus mauvais.

Lorſqu'un homme eſt à ſon aiſe; qu'il a de bonnes lettres de change, & des récommandations fortes, pour tous les endroits par où il doit paſſer; il croit naturellement avoir tout ce qu'il faut pour voyager; & cependant il n'a encore, que la moindre partie des choſes, qui ſont neceſſaires pour une pareille entrepriſe.

Il eſt vrai, que pour voir le païs avec agrement, & pour profiter même de ce que l'on y trouvera de bon, il ne faut pas que l'argent manque; cependant, ſuppoſé qu'un homme, qui d'ailleurs auroit pourvû à tout ce qui pouvoit regler ſa conduite; vint enfin à s'en trouver court, il en ſeroit quitte pour regagner ſa Province avec un peu de peine, & le mal n'iroit pas plus loin, mais lorſqu'on voyage ſans autre proviſion, que beaucoup d'argent, on court riſque de ſe faire des maux, auxquels il ſera bien difficile de remedier dans la ſuite.

Quand on veut ſans peril voir les païs étrangers, & qu'au contraire on pretend tirer de ſes Voyages, des reflexions capables de ſervir de regles le reſte de ſa vie, on doit commencer par ſe faire un fondement

dement ſolide de religion, que rien ne ſoit capable d'ébranler; car lorſque l'on voyage ſans cette precaution, & que l'on paſſe chez pluſieurs peuples de differente Religion; l'on ſe fait une eſpéce de coûtume d'entendre parler de Dieu, & du culte qui lui eſt dû, de tant de manieres differentes, qu'il eſt trés dangereux, que l'on ne tombe ſur ce chapitre, dans une certaine indifference, qui tient fort du Deïſme; & c'eſt dans cette vûë qu'un habile homme de nos jours * a dit, qu'un homme ne rapportoit ordinairement de ſes longs voyages; qu'un peu moins de Religion, qu'il n'en avoit auparavant.

* *Mr. de la Bruyere.*

La ſeconde choſe, que doit rechercher un Voyageur, eſt un eſprit docile, & un moien de bien vivre avec les autres Nations, & pour cela, les regles generales de la civilité, qu'il a appriſes chez lui, ne ſuffiſſent pas, il faut encore de la raiſon & du bon ſens, & outre cela avoir de la force ſur ſon eſprit, pour pouvoir ſe contraindre à ſuivre les Coûtumes des autres, & ſçavoir ſe faire à leurs manieres de vivre; car ce ſeroit ſouvent manquer de politeſſe que de ſuivre toûjours celle de ſon païs.

Un homme qui ne ſuit, que les premiers mouvemens de ſon cœur, commence toûjours par condamner chez les étrangers, ce qu'il y trouve de contraire aux Coûtumes de ceux de ſa Nation; & cela fondé ſur la bonne opinion, que preſque tous les hom-

mes ont deux-mêmes, & de tout ce qui a quelque rapport à eux.

Il semble, qu'à mesure que nous nous éloignons de nôtre terre; ses interêts nous deviennent plus chers, & que nous nous sentons plus portez à les soutenir; de là naissent les disputes, & les querelles entre gens de different païs; & souvent quelque chose de pire; c'est un écueil fatal à plusieurs Voyageurs, & contre lequel on se doit bien donner de garde de heurter.

L'on doit autant que l'on le peut honnêtement garder toûjours le silence sur sa Religion, & sur sa Patrie, & si l'on veut, que les peuples chez qui l'on passe; aiant bonne opinion de l'une, & de l'autre; il suffit de faire leur Eloge par sa bonne conduite.

On trouve dans un certain Etat Isolé, une espece d'assemblée de volontaires, ou de gens libres, au moins le pretendent-ils de même: le peuple s'y mêle de decider des affaires d'Etat, d'en parler publiquement, & de condamner ouvertement, ou d'approuver les maximes des Roys; ce qui au bout du compte, est presque l'unique chose, en quoi consiste ce fantôme de liberté dont ils font tant de bruit. C'est là qu'il est dangereux de prendre trop ardamment les interêts de son Païs; car l'impunité dont s'y flatte ordinairement la populace, en de pareilles rencontres; la rend plus farouche qu'en aucun lieu du monde.

Un

Un Voyageur doit éviter, autant qu'il lui eſt poſſible de faire aucune inclination dans les endroits par où il paſſe : il faut abſolument qu'il éleve autour de ſon cœur un rempart contre l'amour, car pour le peu qu'il ſe laiſſe toucher, il voira rompre inſenſiblement toutes les meſures qu'il auroit pu prendre, pour retirer quelque profit de ſes voyages : il deviendra plus ſolitaire : il n'aura plus l'eſprit rempli, que de l'idée de la Perſonne aimée : il ſera inſenſible à tout le reſte, & ſe trouvera par conſequent hors d'état de faire toutes les remarques qu'il auroit faites, s'il avoit été le maître de ſon cœur.

Quelques-uns ſe recrieront peut-être contre cette maxime, diſant qu'il eſt impoſſible d'apprendre la politeſſe, & les belles manieres d'un Païs, ſans y voir des femmes ; ce que j'avoüe avec eux ; mais ce n'eſt pas en faiſant une inclination particuliere ; car dans ces ſortes d'engagemens on neglige bien-tôt l'eſprit, & l'exterieur de la politeſſe, pour y laiſſer agir le cœur ſeul ; ainſi l'on ne peut tout au plus connoître, que la perſonne que l'on aime ; ce qui n'eſt pas une grande découverte, & ſur le chapitre du cœur, il y a bien de l'apparence, que les femmes ſont par tout les mêmes.

C'eſt dans les compagnies, dans les cercles compoſez d'hommes, & de femmes, que l'on peut apprendre à la verité mieux

qu'ailleurs, qu'elle eſt la maniere de vivre d'un endroit ; car l'emulation, & l'envie de briller, & de paroître au deſſus des autres ; fait que chacun s'y étudie, à ſuivre dans toute ſa pureté, ce que ſa Nation a de plus parfait, & de plus poli ; mais tous ces ſoins, & toutes ces précautions s'évanouiſſent, quand l'amour s'en mêle tout de bon, particulierement dans les perſonnes d'eſprit.

Il n'eſt pas, je crois, neceſſaire de recommander à un Voyageur, d'éviter le jeu ; car perſonne n'ignore l'extremité ou cette paſſion jette ſouvent ceux qui en ſont poſſedez.

Un homme qui eſt éloigné de ſon Païs, qui a perdu ſon argent, & qui n'a plus aucune reſource ; eſt dans un grand danger de tomber dans de certains defauts où la neceſſité l'engage, & dont il auroit rougi avant ſa perte ; les premiers pas qu'il fait pour s'éloigner du droit chemin, lui coutent à la verité quelque peine ; mais quand une fois il les a franchis ; il ſe fait inſenſiblement une habitude de n'en rougir plus, de n'y plus penſer, & même de s'en divertir ; ainſi quelquefois une ſeule faute de prudence, fait tomber un homme dans un abime de maux, dont il eſt trés difficile qu'il puiſſe ſe tirer.

Mais ſuppoſé qu'il ait aſſez de vertu, pour s'empêcher de rien faire de bas dans une pareille occaſion ; au moins ne peut-

on

on pas nier, que ce ne soit un grand trait d'imprudence, de se mettre au hazard de perdre ce que l'on a, dans l'esperance de gagner ce que l'on n'a pas, & de risquer le certain dans la veüe de l'incertain; pour moy je le compare au chien de la fable, qui nageant, & tenant un morceau de viande entre ses dens, le lâcha pour prendre une ombre, & se trouva ainsi frustré, & de ce qu'il possedoit, & de ce qu'il esperoit attraper.

Le peu de solides amitiez qui se font dans la vie, doivent generalement nous engager à prendre de grandes precautions, avant que d'en lier aucune; mais plus particulierement dans les païs étrangers, où l'on ne manque pas de trouver de ces gens, qui se jettent à la tête de tout le monde, & qui malgré vous pretendent être de vos amis. Dés la premiere entrevüe ils veulent vous faire des confidences, ou en tirer de vous, ils jurent qu'ils vous ouvrent leur cœur, parce qu'ils trouvent dans vous un certain je ne sçai quoi, qui leur revient; & vous asseurent que vous étes le seul auquel ils se soient decouverts si franchement, mais ce qu'ils ont dit à vous, ils l'ont dit de même à cent autres. *M. de la Bruyere.*

L'on doit donc éviter avec soin ces sortes d'esprits; puisqu'ils ne peuvent avoir pour principe de leurs civilitez brusques; ou qu'une grande legereté, ou qu'une envie de trouver des dupes.

Pluſieurs ſe ſont perdus par de ſemblables liaiſons, qu'ils avoient faites ſans reflexion, & ſans connoître ceux avec qui ils s'engageoient : ils les ont ſuivis, & inſenſiblement ont tombé avec eux. D'autres en ſont quittes a meilleur marché, & n'y perdent que de l'argent, mais les uns & les autres ſont toûjours fort à plaindre.

Il eſt cependant à ſouhaiter pour un Voyageur, qu'il ait avec lui un ami, mais un ami ſincere & qu'il ait eu le temps de connoître à fond, avant que d'en venir avec lui, à une entiere confidence ; car lorſque l'on coure ſeul le pais, outre qu'il eſt dangereux, que le defaut de compagnie, ne nous engage quelquefois dans une mauvaiſe ; c'eſt qu'il eſt bien difficile, que nous remarquions auſſi exactement ce qu'il y a à remarquer, que lorſque nous avons avec nous une perſonne, qui cherche auſſi de ſon côté ; car il ſe fait pour lors une eſpece d'emulation, à qui decouvrira davantage, & à qui fera des reflexions les plus ſolides, & les plus ſçavantes, ſur ce qu'il a vû.

Deux amis qui voyagent enſemble, & qui tous les deux ſe conduiſent par de bons principes, peuvent encore ſe ſoûtenir l'un l'autre dans les occaſions de chute ; car tel à tombé quelquefois dans de certains deſordres, & a ſuccombé à de certaines foibleſſes, qui y auroit reſiſté, s'il avoit eu-

eu avec lui un veritable ami, capable de lui ouvrir les yeux sur le peril ou il se trouvoit.

Les bonnes qualitez du cœur sont à la verité les principales, pour un homme qui veut voyager sans danger, & avec profit; mais elles ne suffisent pas, & il en faut encore de celles de l'esprit, dont les plus essentielles sont l'étude de l'histoire, & une connoissance, au moins mediocre, de la Geographie.

Il faut au moins qu'un homme sçache les points principaux de l'histoire des Royaumes par où il doit passer, car sans cela il s'y trouve tout neuf; il entend continuellement parler de faits nouveaux, qui le surprennent, & sur lesquels il est obligé de garder le silence; & outre cela il est hors d'état de profiter des antiquitez, des reliefs, des peintures, & des inscripitions qui s'y trouvent, lesquelles ne disent jamais les choses qu'à demi, & ne sont par consequent pas capables d'instruire un homme, qui d'ailleurs n'a aucune idée du fait dont il s'agit.

La Geographie est encore neceſſaire à un Voyageur; car enfin doit on connoître où l'on est, où l'on va, & sçavoir sous la domination de quel Prince on vit. Et il seroit honteux, lorsque l'on est sur le point de quiter, un pais, d'ignorer celui dans lequel on doit entrer.

Les

Les Langues ſont d'un grand ſecours dans les voyages; mais il eſt bien difficile d'en ſçavoir aſſez, pour ſe faire entendre ſeuſement dans toute l'Europe; cependant je crois que le François, l'Italien, l'Almand, & l'Anglois, conduiroient un homme bien loin; pour ce qui eſt du Latin, l'on ſçait qu'il n'eſt ordinairement en uſage qu'entre les ſçavans. Et qu'il eſt par conſequent inutile pour le commerce du monde.

Le profit que l'on peut faire en voyageant eſt different ſelon les differens païs. L'on peut, par exemple, apprendre beaucoup dans l'Europe, pour les manieres de vivre, pour les beaux arts, & pour la politique; les Païs Orientaux ſont trés-ſteriles ſur ces ſortes de choſes; nous ne ſçaurions nous approprier leurs manieres & leurs Coûtumes ſans paroître ridicules, car elles ſont trop oppoſées aux nôtres; les beaux arts y ſont fort negligez; & la politique y eſt toute de ſang. Mais d'un autre côté l'on y trouve une infinité de reſtes de l'Antiquité; parce que generalement en tout, les Orientaux changent beaucoup moins que les Européens. Par ces reſtes d'Antiquité, je ne pretens pas parler des ruines & des debris de Palais, qui ſans contredit ſont bien plus frequens en Europe qu'en Aſie, mais je veux parler des Coûtumes, & des manieres de vivre de ces peuples, qui veritablemet ſont bien

bien des restes de l'Antiquité la plus reculee.

Je crois qu'un homme qui avant son voyage voudroit prendre de justes mesures, y pouroit faire une quantité de belles remarques. Et bien applanir le chemin des lettres, mais sur tout celui de l'Ecriture Sainte.

Il faudroit pour cela s'y preparer pendant quelque temps, faire, par exemple, une recueil de tous les passages de l'Ecriture, qui paroissent les plus difficiles, & où il semble que l'on est obligé de recourir aux allegories; voyager, pour ainsi dire, ces memoires à la main, & ne pas manquer d'y marquer tout ce qu'on trouveroit qui pourroit y avoir quelque rapport.

Ces remarques ne seroient pas seulement utiles à l'étude de l'Ecriture; elles serviroient encore à justifier plusieurs endroits des Anciens qui nous paroissent ou ridicules, ou supposés; mais d'un autre côté elles pourroient aussi nous detromper de quantité de choses que nous admirons dans certains Autheurs, & que nous croions fort veritables.

Concluons de tout ceci, qu'un homme qui sçait voyager comme il faut, à de grands avantages; il peut former son esprit par ses remarques regler son cœur par ses reflexions; & polir ses manieres, par le commerce qu'il a avec les honêtes gens de plusieurs païs; il en est bien plus propre aprés cela

la à la vie civile; il a ſçû s'accommoder aux manieres de differens peuples; ainſi il y a toutes les apparences, qu'il ſçaura ſe faire aux differens humeurs de ceux qu'il ſera obligé de voir; & qu'il ne ſe revoltera point contre ce qu'il trouvera dans les autres de contraire à ſon inclination; ce qui eſt preſque l'unique poinct, en quoy conſiſte, ce que nous appellons le ſçavoir vivre.

FIN.

TABLE DES ARTICLES.

ART. I. DEs Etats du grand Mogol. pag. 1
ART. II. De La Circonciſion. 12
ART. III. *Des cauſes principales du Paganiſme & de l'Idolatrie.* 31
ART. IV. *Des Sacrifices des Indiens, & de leur maniere d'honorer les Dieux.* 40
ART. V. *Des lieux qu'ils choiſiſſent pour rendre leurs devoirs à la Divinité, & de la conſtruction de leurs Temples.* 45
ART. VI. *Des Temples dediez à Priape.* 54
ART. VII. *De leurs Dieux Penates, & de l'Origine de ces Divinitez Tutelaires.* 57
ART. VIII. *De leurs Eaux luſtrales.* 65
ART. IX. *Du Fleuve le Gange, & des terres qu'il arrouſe.* 73
ART. X. *De la Metempſicoſe.* 82
ART. XI. *De la maniere charitable dont les Indiens donnent à boire aux Paſſans.* 91
ART. XII. *De leur maniere de manger les ſauterelles.* 93
ART. XIII. *Des endroits fortifiez où les paſteurs ſe retirent avec leurs troupeaux.* 94
ART. XIV. *De leurs Edifices publics.* 98

ART. XV. *Du noir dont se servent les femmes Indiennes pour relever la brancheur de leur teint ; & des miroirs qui sont en usage parmy elles.* 103
ART. XVI. *De leur Coûtume de laisser croître leurs Ongles.* 106
ART. XVII. *De leurs Ceremonies Nuptiales.* 107
ART. XVIII. *De leurs differentes Tribus, ou Castes.* 111
ART. XIX. *Du Chef de chaque Tribu, ou Caste.* 119
ART. XX. *De leurs excommuniez.* 121
ART. XXI. *De leur maniere de construire les jardins, & de les arrouser.* 123
ART. XXII. *De l'horreur qu'ils ont pour tout ce qui est contraire à l'honnêté.* 127
ART. XXIII. *Des mauvais presages qu'ils tirent de la situation, ou du croassement des corneilles.* 129
ART. XXIV. *De l'aversion qu'ils ont pour le rat, que mangent cependant certains d'entre eux.* 133
ART. XXV. *De leurs funerailles.* 135
ART. XXVI. *De leurs Religieux appellez Fakirs.* 140
ART. XXVII. *De leurs Enchantemens.* 150
ART. XXVIII. *De leurs Prêtres appellez Brahmes.* 151
ART. XXIX. *De l'horreur qu'ils ont pour toutes sortes de vins.* 160
ART. XXX. *De leur negoce & de leur mauvaise foy.* 170
ART. XXXI. *Du rang qu'ils donnent aux arts & du sentiment des anciens sur la soie.* 175

ART. XXXII. *De la maniere dont les Indiens écrivent, & de ce dont ils se servent au lieu de papier.* 186
ART. XXXIII. *De leurs Armées, & de leur maniere de faire la Guerre.* 196
ART. XXXIV. *De leurs Eaux de senteurs.* 205
ART. XXXV. *De leurs Onctions.* 206
ART. XXXVI. *De leur Exterieur affecté.* 212
ART. XXXVII. *De la maniere dont les Mogols divisent les jours & content les heures.* 213
ART. XXXVIII. *De leur principal Temple.* 217
ART. XXXIX. *Des Indes en general, & de la maniere dont on y vit.* 223
Reflexions sur les voyages, & sur les principales Regles que se doit prescrire un Voyageur. 239.

Fin de la Table.

ERRATA.

Page	*ligne*	*faute*	*Correction.*
3	8	entreprennent	entreprennant.
5	29	du foible	du plus foible.
17	22	fait	faits.
48	7	eu	eüe.
59	31	pouſſé	pouſſée.
62	4	eu	eüe.
70	21	eu	eüe
77	13	leur	leurs.
77	21	avaleur	avaler.
78	20	reſpet	reſpect.
86	17	experimenté	experimentée.
105	10	eu	eüe.
111	15	arroſé	arrouſé.
112	13	leur	leurs.
114	29	cet	cette.
115	14	offerts	offert.
122	19	contracté	contractée.
129	14	*bominabile*	*abominabile.*
141	4	aimé	aimées.
168	29	fait	faite.
172	addition	*moris*	*amoris.*
171	31	Dieu	Dieux.
180	22	ſoe	ſoie.
205	14	arroſoirs	arrouſoirs.
210	31	*unxſti*	*unxiſti.*
213	13	mecontement	mecontentement.

. Isaac Leonard Baskin .

£ 1151